VOLUME XVIII. — No 29 MONTREAL, DIMANCHE 17 JUILLET 1921

onnements par la poste

CANADA..... $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE..... $3.00

LE NUMERO..... 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7460
SERVICE NUIT :
Administration, Main 5153.
tion, Main 5121.

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

L'ORG DES JEUNES

Bureau des Lecteurs
Chambre de Lecture
1 janv. 22

Que Meighen prenne garde !

Que M. Meighen prenne garde ! La roche Tarpéienne est près du Capitole. L'apothéose est parfois le vestibule de la chute. Que M. Meighen prenne garde !

L'encens de la flatterie et la fumée de l'orgueil ne doivent pas, sans doute, aveugler cet esprit clair sur les périls qui l'entourent. La fortune a porté jusqu'ici cet homme politique dans ses bras. Jeune, il est parvenu en peu de temps au premier poste. L'intrigue ou la chance l'ont débarrassé de rivaux redoutables.

Ailleurs, une phrase malheureuse sur l'idéal national de la banqueroute l'aurait marqué au front du signe des réprouvés. Au Canada, la promesse de sacrifier le dernier sou et le dernier homme pour l'étranger lui a peut-être gagné la faveur de la haute finance, qui crée les gouvernements et profite des aventures impériales. Dans tous les cas, cela ne lui a pas nui.

M. Meighen, héritier et exécuteur des hautes œuvres de l'unionisme, a aussi le bonheur de n'avoir pas froissé, dans le Québec, l'une de ces personnes vindicatives et impolies, dont la rancune mord et empeste. La devise de la province est "Je me souviens", mais nombre de nos compatriotes ont la mémoire plus courte que la panse. Plusieurs, même, ont trouvé une variante au précepte évangélique : quand la race a reçu un bon soufflet, ils tendent la main. Conduite aussi profitable que charitable.

Enfin, la Conférence impériale embarrassait fort le premier ministre. En se livrant éperdument à son amour pour l'Angleterre, il s'aliénait à jamais la province de Québec. En le contrariant par opportunisme, il s'abaissait à ses propres yeux et se brisait le cœur. Ici, encore, sa bonne étoile l'a servi. Ah ! la bonne étoile que celle de M. Meighen ! D'abord, la question épineuse du rajustement des relations entre les Dominions et la métropole a été renvoyée à une autre réunion, donc, au lendemain des élections. Et de la Conférence qui devait le compromettre, M. Meighen tire un regain de prestige. Le voilà médiateur mondial ! Le voilà l'un des chefs de l'Empire ! Le voilà tout à son aise dans les bottes de ministre errant de son prédécesseur ! Le voilà nanti d'un rôle plus éclatant que celui de M. Borden ! M. Meighen, ange de la paix, avec ce visage de puritain nourri au pain et à l'eau !

Que les puissances s'entendent ou ne s'entendent pas à Washington, qu'elles désarment ou ne désarment pas, M. Meighen n'en recevra pas moins le mérite d'avoir inspiré ou préparé un mouvement d'importance. Créature de la politique anglaise, faisant le jeu des intérêts anglais auxquels l'amitié américaine est essentielle, il passera quand même pour un trancheur hardi de nœuds gordiens, pour l'homme d'initiative qui sauve la situation. Les thuriféraires le porteront aux nues. Un journal indépendant par excellence comme la *Patrie* ne le loue-t-il pas hautement de son succès ? Laurier n'a jamais rempli une mission de cette envergure. Beau thème de discours pour les jeunes patriotes de l'idée libérale-conservatrice !

Et remarquez l'élégante solution, — provisoire, mais la politique c'est du provisoire qui dure, — du problème naval et de la défense impériale. Ajourné, le débat sur cette question ! Voyons d'abord ce qui sortira de la conférence pour le désarmement. N'est-ce pas que notre premier ministre a bien manœuvré ?

Je vous dis que le retour de M. Meighen sera triomphal. A ses côtés, ses collègues en contrebande à Londres, Ballantyne, homme joufflu aux yeux de grenouille, et Guthrie, le piaffant arriviste, se gonfleront, se gourmeront, se dandineront. Le spectacle en vaudra la peine.

C'est à ce moment que l'ami capable de révéler la vérité devra répéter à l'*homme d'État mondial* : "Prenez garde, M. Meighen, prenez garde".

HOMME D'ÉTAT MONDIAL

Le rôle d'homme d'État mondial est enivrant mais dangereux. Presque toutes ces grandes vedettes se rompent le cou. Plus elles s'élèvent haut, plus vertigineux est le plongeon. Au dire d'un correspondant, MM. Lloyd George et Briand hésitent à se rendre à Washington, malgré les ovations promises. Le sort de Wilson les inquiète et la crainte superstitieuse d'un maléfice attaché aux chefs d'État voyageurs les trouble. Prenez garde, M. Meighen, vous qui ne craignez pas.

Cela commence mal. Une conférence préliminaire vers le 1er août, à Londres, touchant le désarmement, avant celle de Washington, cela signifie que M. Meighen devra prolonger son séjour outre-mer un mois et demi. Et au lendemain de l'élection désastreuse de Medicine Hat, on a grand besoin de lui, à Ottawa. C'est l'âme d'un parti qui n'a pas d'âme. C'est le pilier principal d'une maison qui menace ruines. C'est le géant qui défend un tas de pygmées contre l'ennemi agressif. C'est le chef qui donne le mot d'ordre, qui ranime la confiance, qui rallie les fuyards et tient en haleine les créchards.

L'absence de M. Meighen paralyse le ministère et pourra précipiter sa chute. Le premier ministre le sait mieux que tout autre. Il grille sans doute d'impatience de revenir au plus vite. Mais la chaine de l'homme d'État impérial et mondial le retient. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il veuille, il est captif, il est victime de son rôle, prisonnier de la gloire. L'homme d'État impérial et mondial se doit aux autres avant son pays, ce à quoi de tristes précédents nous ont accoutumés. Mais il se doit aussi à l'Empire et à l'humanité avant son parti. Cela frôle le sublime et frise l'héroïsme cornélien. Car, le peuple ne tient pas compte à cet être d'élite de planer dans les hautes sphères, d'escalader les sommets des grandes questions, de s'occuper des intérêts supérieurs de l'humanité. Le désordre règne à la *crèche*, le parti est dans le désarroi, les impôts montent, les mesquines petites affaires intérieures paraissent négligées. Tant pis pour l'idéaliste ou le mégalomane qui fait le *premier ministre de l'humanité* à Londres. On s'en prend à lui du détraquement de la machine et on le brise sans pitié. Ou par envie, pour le plaisir de renverser un surhomme, du geste brutal d'un ouvrier qui éventre un aristo dans une émeute, on le jette par terre, on le piétine, on savoure son humiliation.

Que M. Meighen prenne garde ! Il existe assez de motifs de le battre, il y a suffisamment d'hostilité dans le pays contre lui, il y a assez de haine contre l'unionisme et ses héritiers, le peuple brûle assez d'exercer la vengeance de la mule du pape envers les Tistets Védènes qui l'ont tourmenté et berné, le mouvement agraire d'une part et l'isolement du Québec, de l'autre, lui promettent d'assez belles funérailles, sans qu'il ajoute à ses chances de crever la singulière guigne de l'homme d'État impérial et mondial.

Il y a l'exemple de Wilson le pacificateur qui a pacifié le monde en semant un peu partout des causes de guerres en quatorze points. Et M. Wilson, de son piédestal de pape laïque et de messie de la démocratie, a fait une chute plus digne d'un acrobate malchanceux que d'un grave diplomate et d'un flegmatique professeur. Nous connaissons aussi un exemple plus proche de nous, celui de Borden. Cet homme d'État impérial et mondial a ruiné sa santé à force de se dévouer pour les minorités d'Europe, et pour s'être trop occupé des Yougo-Slaves et pas assez des unionistes, il a été mis à la porte.

Que M. Meighen prenne garde ! Moins que tout autre, il ne peut se permettre de perdre contact avec la réalité, de négliger ses affaires, d'abandonner les siens à leur sort, c'est-à-dire à la dérive. Son parti est une vieille barque radoubée à la grosse, toute rongée par les ans, à moitié trouée, qui pue à plein nez le poisson pourri et le vieux gin, et l'équipage n'est bon qu'à manger. Un coup de barre maladroit, un accident au gouvernail, la moindre tempête, et la vieille bastringue s'écrase sur la côte et vole en mille morceaux.

Voilà M. Meighen homme d'État impérial et mondial ! C'est peut-être une manière originale de faire l'apprentissage de chef de l'opposition. Que M. Meighen prenne garde ! Plus une étoile est bonne et plus elle file bien. Le sort qui enrichit un homme lui prépare un beau cercueil.

Jean LEBRUN.

Vu la chaleur, il est encore étonnant, que Hocken et les autres chefs orangistes n'aient pas dit plus de bêtises le 12 juillet.

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 5)

BILLET DU DIMANCHE.

Badauds

Aux abords du palais de justice, il y a foule à l'arrivée et au départ du tramway aux prisonniers, le lugubre tramway noir. En quelques secondes, les badauds s'attroupent, accourent de partout, empressés comme des corbeaux qui flairent un cadavre.

Le spectacle en vaut la peine. Les journaux jaunes ont fait des criminels les plus intéressantes personnes de la société, avec un petit frisson, de l'air goguenard de l'homme en liberté, ou tout simplement avec un air idiot, on dévisage ces prisonniers : des voleurs, des vauriens, des meurtriers, peut-être. Quel dommage qu'au siècle de la rouerie on ne roue plus un homme pour un petit vol et qu'on ne pende plus en public !

La badauderie est prodigieuse d'irréflexion. Les plus grands voleurs ne font pas de la prison. Les plus grands meurtriers se balancent rarement au haut d'une potence. Je parle de certains membres de la Bourse, de certains affameurs publics et de certains ministres prodigues du sang du peuple. Conséquemment, les condamnés ou les prisonniers méritent peu d'attention : ce sont de petits criminels. Selon le mot d'un humoriste, les prisons servent à entretenir l'illusion que les gens en liberté sont honnêtes, comme les asiles d'aliénés répandent l'impression que les fous non enfermés ne sont pas fous.

Et puis, si l'on jugeait non pas seulement les délits contre la société mais tous les crimes contre Dieu, nous verrions peut-être une interversion des rôles. Ce seraient les badauds des abords du palais de justice qui auraient les menottes aux mains, et les autres qui les regarderaient.

Songez-y et repassez en revue vos petits et gros péchés, madame, vous qui faites la méprisante et qui associez votre progéniture à votre débauche de curiosité morbide. Encore si ce défilé de dévoyés imprimait dans l'esprit de vos enfants le dégoût du mal et si vos commentaires leur prêchaient la vertu ! Mais non, vous n'êtes qu'une badaude écervelée, qu'une droguée de jaunisme, et vos petits, déjà cyniques, sont des veules, des mangeurs de chocolats et des habitués de cinémas.

A votre place, je ne pourrais supporter la seule vue du tramway noir, car je me dirais que des enfants mal élevés comme les vôtres y voyageront avant longtemps. Les enfants mal élevés sont des candidats à la Cour d'assises, madame, et la mollesse des parents que ne punit pas la justice humaine fait à beaucoup d'honnêtes gens une conscience plus chargée qu'aux criminels avérés.

Ah ! badauds, vous me tombez sur les nefs mais vous, madame, je vous plains.

Jules PICARD.

TORONTO DONNE L'EXEMPLE

DES CITOYENS DE CETTE VILLE DEMANDENT AU GOUVERNEMENT D'ENRAYER L'IMMIGRATION. — LE BOLCHEVISME ET LE QUEBEC.

Puisque Toronto le demande, nous le demandons à notre tour avec confiance, avec le sentiment de ne pas faire une chose rétrograde. Dans la province de Québec, nous sommes arriérés. Nous le savons. Le bilinguisme, le respect des minorités, la rareté du divorce, une forte natalité, autant d'indices de notre infériorité, bien que la race commence à se familiariser avec le progrès du siècle. Nous sommes arriérés. Le "Pays" le répète tous les dimanches.

Cela nous rend timides. Avant de prendre une attitude, nous jetons instinctivement un coup d'oeil sur le voisin. S'il marche dans le même sens que nous, nous allons de l'avant avec assurance. Ne bouge-t-il pas plus qu'un premier ministre sommé de faire la lumière sur un scandale, nous piétinons sur place ou nous nous asseyons sans gloire, mais confortablement. La politique de l'immigration est un exemple de cette couardise. Ce sont les Canadiens français qui devraient le plus s'opposer à ce que l'on noie le pays d'étrangers. Plus il y a d'immigrants, plus notre influence diminue. Cependant, c'est un gouvernement dirigé par un Canadien français qui a inauguré l'immigration à outrance. Longtemps, on l'a loué de cette politique aussi néfaste pour le pays en général que préjudiciable aux Canadiens français, en particulier.

Encore aujourd'hui, bien qu'un tas d'étrangers viennent accentuer la crise du chômage et du logement à Montréal, dans la province on entend très peu de protestations contre la violation des prétendus nouveaux règlements de l'immigration.

Mais puisque les Torontoniens dénoncent cette absurdité, il sera désormais de bon ton de prodiguer les conseils ou les avertissements aux gouvernants à ce sujet.

Le pays souffre d'une crise économique et d'une crise de chômage. Pour comble de malheur, la récolte manquera dans l'Est. C'est dire que l'hiver sera très dur et que la misère lui fera un lugubre cortège. Nous aurons assez de nos pauvres à soulager, sans importer des chômeurs européens qui soient des vagabonds, des hôtes et des protégés de nos sociétés de bienfaisance et de charité.

Les financiers ont eu pendant un certain temps une peur bleue du bolchévisme. La manifestation préparée à Krassine qui ne se montre pas et le désir d'obtenir de plantureuses commandes de la Russie soviétiste ne devraient pas les aveugler au point de croire à la disparition totale du danger. L'arrivée d'autres colons que les cultivateurs, les valets de ferme et les domestiques leur prépare des inquiétudes pour cet hiver. Aussi, seront-ils bien inspirés d'imiter leurs confrères de Toronto et de demander au gouvernement d'arrêter l'immigration. L'accroissement de la population paraît à bon nombre l'unique moyen de tirer le Canada de son impasse financière, mais les écervelés qui ont conduit le pays sur le bord de la banqueroute en comptant sur cette planche de salut, ressemblent à des automobilistes descendant une côte à toute vitesse vers un lac, forts d'appliquer les freins au dernier moment.

Tant pis, messieurs, pour l'heure, l'immigration ne nous soustraira pas aux conséquences de vos folies, tout au contraire. Et sous prétexte que la province de Québec est immunisée contre le bolchevisme, les Canadiens français ne se gêneront pas de s'élever contre l'importation de citadins d'Europe. Toronto nous donne l'exemple, et Toronto c'est une colonne de lumière dans les ténèbres.

Raoul JOURNET.

RATON TIRE LES MARRONS DU FEU

VOILA LE ROLE JOUE AU PROFIT DE L'ANGLETERRE PAR SMUTS ET MEIGHEN — ET LA RECIPROCITE DE SERVICES ?

Les Dominions tirent les marrons du feu pour l'Angleterre. Quels services l'Angleterre leur rend-elle en retour? C'est un problème intéressant mais dont on ne se préoccupe guère de chercher la solution.

La mère patrie se sert de l'argent, des soldats de ses filles d'outre-mer. Résultat merveilleux si l'on songe au mouvement séparatiste du siècle dernier. Mais il y a mieux. La mère patrie utilise même les hommes politiques des Dominions. On rencontre des magiciens qui font du savon avec n'importe quoi et transforment des guénilles en quelque chose de propre. Qui se serait douté que les jobards coloniaux pussent remplir des missions importantes dépassant les moyens des hommes d'État anglais?

A Versailles ou à Genève, les représentants canadiens, australiens, néo-zélandais et sud-africains ont joué un rôle de second plan, parfois un rôle grotesque par la suffisance, la vanité ou l'ignorance naïvement affichées. On se rappelle les tirades de M. Rowell et le ridicule qu'un journaliste européen a fait suinter par tous les pores de la peau de ce prétentieux bonhomme.

Mais aujourd'hui il ne s'agit plus de cela. Rien de plus sérieux, vous savez, que l'engeance des hommes d'État impériaux et mondiaux. Smuts et Meighen en sont de glorieux spécimens. Smuts et Meighen viennent de rendre un service incalculable à la Grande-Bretagne. Ils ont amorcé une entente avec l'Irlande et avec les Etats-Unis. Eux seuls pouvaient prendre cette initiative, et leur double intervention s'enchaine et se complète, à tel point que l'une prépare l'autre et que la seconde est la conséquence de la première. Le principal motif du revirement de la politique de Lloyd George à l'égard de l'Irlande c'est la nécessité d'un rapprochement avec les Américains. La situation intérieure et extérieure, la crise industrielle, l'énormité de la dette et des impôts font craindre aux gouvernants anglais la rivalité avec les Etats-Unis. Ou la rivalité avec les Etats-Unis avec tout ce que cela comporte de risques de révolution, de haines entre peuples frères, de millions sacrifiés au moloch des armements, ou bien la paix avec l'Irlande. C'est le dilemme qui se pose depuis longtemps et que l'échec de la répression en Irlande rend de plus en plus impérieux. L'intérêt d'une entente avec les Etats-Unis l'emporte sur le vieil orgueil anglo-saxon. L'Angleterre s'abaisse à négocier avec les chefs des "brigands sinn-feiners". Les pourparlers tourneront peut-être en queue de poisson à cause de l'intransigeance de l'Ulster, cet enfant gâté de l'Angleterre qui par ses frasques et ses colères l'a toujours dégagée de promesses embarrassantes, au moment opportun. Peu importe. L'Angleterre veut se donner le beau rôle. L'Angleterre veut faire preuve de conciliation et de bonne volonté envers l'Irlande, afin d'avoir les mains libres du côté des Etats-Unis.

La médiation de Smuts amène ce résultat. Et la médiation de Smuts et le voyage de M. de Valera à Londres étaient à peine annoncés, vous l'avez remarqué, que vlan! le télégraphe nous apprenait la méditation de Meighen au sujet du désarmement, et quelques heures après, le projet de conférence du président Harding. L'intervention de Smuts était la condition de celle de Meighen. Chacun avait son rôle à jouer et l'affaire était arrangée d'avance.

Smuts a tiré les marrons du feu pour l'Angleterre, dans les relations avec l'Irlande, et Meighen, dans les relations avec les Etats-Unis. Les voilà consacrés hommes d'État impériaux, mais on ne vit pas de gloire, et l'Afrique-sud et le Canada restent Gros-Jean comme devant.

Si les pays de l'Empire sont des nations soeurs, il doit exister entre eux réciprocité de services. Quand les hommes d'État anglais vont-ils acquitter enfin leur dette envers le Canada? Quand M. Lloyd George va-t-il gourmander les Etats-Unis et leur faire comprendre l'injustice dont ils témoignent en tondant sur le dos les Canadiens qui ont pris la "direction morale" de l'Amérique durant la guerre? Quand M. Chamberlain s'efforcera-t-il de convertir l'Ouest canadien au protectionnisme, pour combler les voeux de Toronto? Quand M. Curzon nous donnera-t-il des conseils touchant le problème ferroviaire ? Quand M. Carson obtiendra-t-il justice pour la minorité française et catholique au Canada?

Cela ne peut durer. Depuis le régime Borden, les ministres canadiens consacrent annuellement plusieurs journées de leur temps très précieux à l'étude des affaires anglaises. Et les ministres de John Bull ne font rien pour le Canada. Ohé! messieurs du gouvernement britannique, réveillez-vous. Jetez un regard outre-mer, de grâce, et prêtez-nous vos puissants cerveaux, ne fût-ce que pour quelques heures.

Mais j'y pense, nous l'avons, notre compensation, nous l'avons. Le duc de Devonshire, multimillionnaire, gouverneur du Canada durant quatre ans, pour la bagatelle de $50,000 par année, en voilà un fameux service!

Après cela, quel ingrat osera dire que le Canada ne reste pas en dette envers la Grande-Bretagne? Oui, quel ingrat, et surtout quelle ingrate? Un duc, ma chère!

Paul CHARDON.

LA VERTU DE WESTMOUNT

ELLE EST DEFINITIVEMENT SAUVEGARDEE PAR UN REGLEMENT PROHIBANT LA VENTE DES LIQUEURS. — ADMIRATION ET VENERATION.

La vertu est la mère de la prohibition, et prudence est mère de la sûreté. Westmount est une ville vertueuse, c'est connu. Westmount est donc prohibitionniste. Westmount, parce que vertueuse, est prudente, c'est encore connu. Westmount est donc précautionneuse.

Un bon tiens bien vaut mieux que deux tu l'auras. S'il s'agissait de Saint-Henri ou du "Faubourg de Québec", tout le monde devinerait qu'une bonne bouteille dans le cellier vaut mieux que deux bouteilles de commandées chez le mastroquet. (Que les malveillants prompts à flairer ici une injure à l'adresse du gouvernement provincial se détrompent). Mais dans le cas de Westmount, vous comprenez bien, c'est juste le contraire. Deux bons règlements contre ce diabolique excès qu'est la vente d'un petit verre de vin ou d'un petit verre de bière valent mieux qu'un seul. Voilà ce que s'est dit le conseil municipal de cette ville et il a agi en conséquence. Pour mettre la communauté à l'abri des intrigues et des entreprises des méchants, il vient de défendre, encore une fois, l'octroi de tout permis de vendre des spiritueux sur le territoire du petit Toronto montréalais.

Désormais, la vertu westmountoise est sauve. Quoi que fassent les méchants et la Commission des liqueurs, rien n'en ternira la virginale pureté. C'est bien assez que la fumée des usines et des filatures de Saint-Henri vienne souiller l'atmosphère westmountoise. Il importe de protéger au moins cette intéressante colonie contre toute une contagion morale.

Westmount est le coin privilégié de l'île de Montréal, le quartier de l'élite. Rien qu'à passer dans ses rues on se sent figé de respect. On s'imagine qu'à demeurer là toujours on deviendrait meilleur, qu'on mènerait une vie plus digne, tant est grande la force de l'exemple et l'influence du milieu. Le puritanisme y suinte des maisons et y dégoutte des piétons.

Même les chiens ont un air réservé. Et Westmount se reconnait par l'absence de pochards, le petit nombre des enfants et la surabondance de ses chiens. Du toutou le plus efféminé au bouledogue le plus anglais, on en rencontre de toutes les espèces. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme cela fait plaisir de voir tant de chiens dans une ville prohibitionniste. Les pauvres petits, ils peuvent se promener et se délasser à leur aise sans entendre les propos obscènes ou recevoir les coups d'un homme ivre.

Oui, grâce à Dieu, il ne se vendra pas de liqueurs à Westmount, et la vertu ne sera pas expulsée de son dernier refuge, dans cette île. Il ne s'en vendra pas, ce qui ne signifie pas qu'il ne s'en boira pas. Mais les apparences sont sauves. Qu'est la vertu sans les apparences, je vous le demande?

Westmountoise, emplissez vos caves de bouteilles et saoulez-vous à Montréal tant que vous voudrez, je vous admire et je vous vénère. Vous êtes des hommes vertueux. C'est si rare, des hommes vertueux de nos jours.

Antoine DUCHESNE

PICHENETTES

A vouloir trop se rafraichir, bien des hommes se mettent "chauds."

* * *

M. Borden a souhaité la bienvenue à une grande délégation américaine en territoire canadien. Il a prédit une plus grande coopération entre les deux pays.

Hein ! nous sommes loin de 1911. Borden et ses pareils ont fait assez de courbettes à Washington, durant la guerre, pour obtenir de l'argent, qu'ils ne peuvent plus décemment redouter le péril américain. Tas de farceurs !

* * *

Canada is very dry, indeed.

* * *

Il paraît que les manufacturiers canadiens vont demander au gouvernement fédéral de signer un traité de commerce avec la Russie, à l'instar de la Grande-Bretagne. Avec des bolcheviki, avec ces barbares, ces ennemis de la civilisation ! C'est renversant.

* * *

Et Krassine qui ne donne pas signe de vie ! Celui-là, s'il montre jamais le nez au Canada, on lui montrera comment on assassine un visiteur à force d'embrassades.

* * *

Chaque conférence de la paix, à la Haye, a précédé une guerre. Japonais et Américains vont bientôt conférer sur le désarmement, à Washington. Craignons qu'avant longtemps ils ne fassent profession d'amitié à coups de canons et ne s'embrassent dans des corps à corps à la baïonnette.

* * *

Un spécialiste français découvre le caractère des gens à leur respiration. "Montre-moi comment tu respires, et je te dirai qui tu es." La Palice, un précurseur, avait découvert que lorsqu'on ne respire plus, on est mort.

* * *

A San Francisco, un piéton qui avait pilé sur les pieds d'un agent de police s'est fait arrêter pour avoir troublé la paix. Jeunes gens, les pieds d'un agent de police sont sacrés, même lorsqu'ils sont dans les plats ou dans les bottes d'un paresseux.

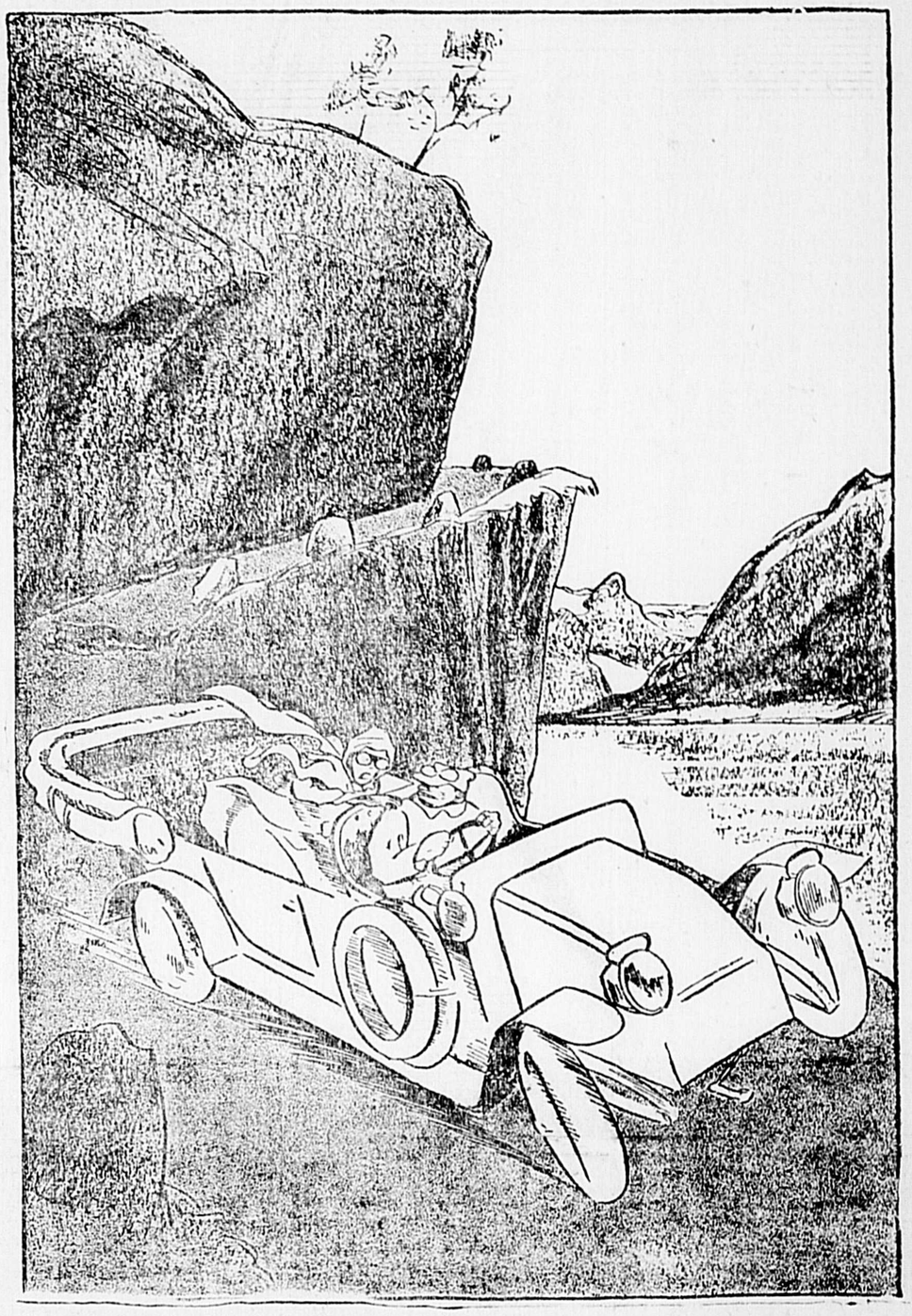
* * *

Ces dames qui ont la manie de se poudrer le nez à tout bout de champ s'exposent au péril d'irriter la membrane qui sépare les deux narines. Au dire d'un médecin de Chicago, les trois quarts des Américaines souffrent de cette maladie du septum. Pourquoi ne se poudrent-elles pas le bout de la langue, de temps à autre?...

* * *

Pour avoir le droit de vote, les célibataires sont tenus de payer d'avance l'impôt qui les apparente aux chiens. Ce sont les seuls contribuables que l'on traite ainsi haut la main. Mais c'est toujours ça, on leur reconnait une supériorité sur le chien : ils peuvent voter.

Les excès de vitesse des automobilistes dépassent les bornes. (Les journaux.)



MADAME. — Tu viens d'écraser un homme.

MONSIEUR. — Ne t'en fais pas. L'auto qui nous précède lui a déjà passé sur le dos.

JOHN BULL ET COMPAGNIE

La "Self-determination", l'une des formes de la déraison. — Les corps de cadets. — Les ouvriers australiens pour l'Irlande et contre la Fédération impériale. — Une délégation féminine et les premiers ministres des Dominions. — La chance de l'Allemagne. — Les Juifs sont mécontents. — Marasme de l'industrie de la chaussure. — Les droits d'auteurs. — L'expansion anglaise.

Les rédacteurs de l'*United Empire*, revue du *Royal Colonial Institute*, sont des gens amusants. Dans la livraison de juin, l'un d'eux fait un facétieux usage d'une phrase de Carlyle. "Il n'est pas vrai, a écrit ce grand écrivain anglais, que l'homme ait jamais vécu du Délire, de l'Hypocrisie, de l'Injustice ou d'aucune autre forme de Déraison, depuis qu'ils habitent cette planète."

Ecoutons maintenant le phénix de l'*United Empire*. "L'Irlande, la Russie, l'Inde, l'Egypte, la grève des houilleurs, tout cela sert à divers degrés à illustrer l'une ou l'autre de ces *formes de déraison*."

De Valéra, Lénine quand il combat l'Angleterre, Gandhi et Zaghloul Pacha sont des fous. Le comble de l'habileté et de l'honnêteté c'est de mettre les mineurs anglais dans le même sac.

O impérialisme, si tu ne servais qu'à inspirer les humoristes, comme tu serais aimable et aimé!

* * *

Ennemis de la déraison, les rédacteurs de l'*United Empire* sont amis du bon sens. La chose s'impose. Comme le principe de la libre disposition des peuples est contraire au bon sens, l'*United Empire* le regarde d'un mauvais oeil. "Plusieurs des troubles de l'après-guerre dans le monde, dit cette revue, proviennent directement de formules généreuses mais malheureuses, inspirées par le sacrifice du temps de la guerre. Nulle n'a été plus néfaste que la *libre disposition*."

Et ces messieurs se réjouissent de ce que la Commission des Ligues des nations ait alloué les îles Aland à la Finlande, bien que les indigènes soient en majorité suédois. "La décision sera utile si elle enseigne à d'autres minorités bruyantes qu'on ne peut démembrer à l'aveuglette les Etats souverains".

Quelle allusion fait donc l'*United Empire*?

* * *

L'*United Empire* revient encore sur la question des corps de cadets, organisation excellente, on se le rappelle, pour la formation d'un "esprit impérial". Les corps de cadets préparent les citoyens à devenir des défenseurs de l'Empire. La Grande-Bretagne n'a pas encore appris l'importance du mouvement à l'égal des Dominions. Les campagnes de recrutement auraient été moins coûteuses, la conscription n'aurait peut-être pas été nécessaire, ou du moins l'hostilité qu'elle a suscitée aurait été moins vive, si la nation avait secondé lord Roberts à cet égard. "En aidant les corps de cadets, a dit Kitchener, par des dons d'argent ou autrement, les particuliers donnent une aide appréciable et contribuent à fournir les meilleurs sujets pour l'armée et la marine". Et le "War Office" ne bouge pas, se lamente la revue.

Un moyen de renforcer les liens de l'unité impériale, ce serait d'envoyer des groupes de voyageurs dans les Dominions, afin que la jeunesse de la Grande-Bretagne fasse des amis parmi la jeunesse des Dominions. Pour faire connaître les possessions d'outre-mer aux écoliers anglais, il faudrait que des histoires de l'Empire, simples et faciles à comprendre, fussent en usage dans les écoles. Il serait bon aussi que les murs des classes fussent couverts de tableaux représentant la vie coloniale ou des actions qui ont contribué à former l'Empire. Pour finir, l'emploi du cinéma dans cette campagne d'éducation. "Des photographies de différentes parties des Dominions éveilleraient la curiosité et l'amour pour l'Empire, —qui, en particulier dans les classes industrielles, est insuffisamment apprécié".

Un groupe, peu nombreux, mais actif et puissant, travaille sans cesse ainsi à répandre l'impérialisme. Quelle réaction entreprennent les nationalistes?

* * *

Suivant une dépêche de l'agence Reuter à la *Westminster Gazette* (25 juin) le Congrès ouvrier de l'Australie a adopté une résolution en faveur de la "libre disposition" pour l'Irlande et du retrait de l'armée anglaise d'occupation. Le Congrès a aussi protesté contre toute forme de Fédération impériale, parce que cela "tendrait à subordonner les intérêts australiens à la volonté d'une autre partie de l'Empire ayant des intérêts différents".

* * *

Suivant la *Westminster Gazette* (25 juin), une délégation représentant l'*Irish Women's Franchise League*, dont le siège social est à Dublin, a vainement tenté d'obtenir une entrevue des premiers ministres des Dominions. La lettre adressée aux premiers ministres était ainsi conçue :

"Représentant comme vous le faites, les colonies de l'Empire britannique, nous considérons que vous aussi, vous avez une responsabilité dans cette affaire et que vous vous devez à vous-mêmes, et devez par-dessus tout aux femmes de ces colonies, de prendre ces faits en considération dans la vue de mettre fin à l'état actuel des choses en Irlande. Les femmes d'Irlande vous demandent de faire vous-mêmes une enquête sur ces faits en inscrivant l'Irlande dans votre itinéraire, de faire vous-mêmes la preuve de la vérité de nos allégations."

Le rapport sur les atrocités d'Irlande envoyé aux premiers ministres est basé sur l'enquête menée par un monsieur de la Croix-Blanche. "Les conventions de la Croix-Rouge et sa protection ne sont pas reconnues en Irlande, est-il dit dans le rapport. Les représailles, l'incendie des maisons et des propriétés, l'emprisonnement sans accusation ou procès, les raids à minuit, tout cela est enduré par les femmes."

Le général Smuts a expliqué que lui et ses collègues sauraient en temps et lieu donner leur avis au gouvernement de Sa Majesté, mais dans les circonstances il ne voyait pas d'avantage à recevoir une délégation.

* * *

La *Westminster Gazette* (1er juillet) fait beaucoup de tapage au sujet du démenti donné par les événements aux prévisions budgétaires du chancelier de l'Echiquier. Le revenu durant le premier semestre a été bien inférieur à ce qu'avait estimé sir Robert Horne. Le chancelier ne veut pas entendre parler de refaire le budget. Il escompte que l'autre une fois repiâtré, la Chambre des communes lui permettra de marcher encore au hasard durant les neuf autres mois. Peut-être *cette* Chambre des Communes le lui permettra-t-il, dit la *Westminster Gazette*, mais aucun homme qui connaît son affaire ou parle sérieusement de pratiquer l'économie n'agirait ainsi. Le discours sur le budget est une promesse que font le chancelier de l'Echiquier et le gouvernement d'équilibrer le revenu et les dépenses. Lorsqu'après un semestre, le gouvernement admet que le revenu ne peut pas égaler les prévisions, la Chambre devrait être en mesure d'insister sur une révision des dépenses correspondant au revenu, pour les trois prochains semestres. Autrement, sauf miracle, le gouvernement enregistrera un gros déficit au bout de l'année.

Ce n'est pas par de petites économies qu'on arrivera à boucler le budget. Le problème dépend de la paix en Irlande, de la paix en Egypte, de la paix dans le Levant, d'une entente avec les autres nations au sujet du désarmement. L'opposition de la *Westminster Gazette* au gaspillage consiste en l'opposition à la guerre et à tout ce qui conduit à la guerre: la rivalité en armements, une diplomatie de coupe-gorge, l'habitude de recourir à la force et de mobiliser des réserves chaque fois qu'il y a une impasse à franchir ou qu'un élément timide de la nation sent la révolution.

Ces procédés des nations victorieuses donneront la victoire de la paix aux ennemis d'hier, si elles prennent garde. Les correspondants des journaux de Londres commencent à brosser d'effarants tableaux de l'Allemagne au travail. Les industries y marchent. Les ouvriers font de longues heures de travail. Si l'Allemagne a une dette énorme de guerre à payer, les Alliés la dispensent du fardeau écrasant des armements. Elle a perdu ses colonies, c'est vrai ; mais elle n'a plus besoin de boucler leur budget, et elle n'a pas pour engouffrer ses ressources et troubler sa politique une Mésopotamie, une Palestine, un Levant, ou quelque autre aventure étrangère.

"L'Allemagne peut concentrer toutes ses énergies en Europe, à l'édification d'une puissance industrielle qui survivra de beaucoup à l'indemnité et qui lui conférera éventuellement la puissance politique correspondante. Entre temps, l'ouvrier allemand a l'avantage que, si dûre que soit sa vie, elle marque au moins un progrès sur la faim et la misère éprouvées durant la guerre, tandis que les ouvriers des autres pays passent d'une condition meilleure à une condition pire. Voici la situation qui s'offre à nous quand nous songeons à l'avenir : d'un côté, concentration, économie, volonté ferme ancrée chez tout un peuple par les coups de ses ennemis ; et, de l'autre, gaspillage d'énergie et d'argent par tout le globe, doutes, hésitations, mécontentements, recours au tarif pour remédier à la faiblesse et éviter la concurrence."

* * *

Les Juifs ne paraissent pas très satisfaits de la situation en Palestine. C'est ce qui ressort d'une lettre de Jérusalem au *Manchester Guardian* (édition hebdomadaire, 1er juillet). La région de Jaffa est encore sous le régime de la loi martiale. Le colonel Byron, qui commandait à Jaffa, a dû expliquer sa conduite devant une commission d'enquête. Il a dit que sa mission c'était de maintenir l'ordre. Il aimait mieux satisfaire les Arabes que les Juifs, vu que les premiers sont plus nombreux. On conçoit que cette manière de voir n'a pas l'heur de plaire aux Israélites.

La lettre se termine ainsi: "On représente la Palestine comme un pays pour les taureaux de race, les étalons et les mulets, mais pas pour les Juifs.

"Les Juifs comptent leurs morts et comptent leurs pertes, et voient le crime et l'outrage récompensés par les concessions politiques les plus étendues. Ils ne sont pas heureux. Ils savent que le gouvernement n'est pas disposé à se départir de sa politique sous la menace de violence. Ils espèrent que le Haut Commissaire a mis pour de bon une borne à l'anarchie, et que désormais le gouvernement gouvernera."

* * *

Suivant la *Westminster Gazette* (28 juin), l'industrie de la chaussure, en Angleterre, est dans le marasme depuis un an. De mémoire d'homme, on n'a pas vu une dépression de pareille ampleur et de pareille durée.

On estime que les fabriques peuvent satisfaire aux besoin locaux en moins de six mois, ce qui signifie que la prospérité de l'industrie dépend surtout de l'exportation. Malheureusement, le commerce d'outre-mer a presque entièrement disparu. Seule l'Afrique-Sud offrait encore un bon débouché, et une proclamation vient d'y prohiber l'importation de chaussures ou de souliers sauf avec un permis. D'où grande inquiétude dans le monde des fabricants de chaussures en Angleterre. Si l'embargo ne vise qu'à protéger l'industrie indigène nouvellement établie, la mesure n'affectera pas sérieusement les fabricants anglais qui exportent des marchandises de qualité supérieure.

* * *

Suivant la *Westminster Gazette* (28 juin), les auteurs et les éditeurs anglais considèrent que l'Acte des Droits d'Auteurs adopté cette année, est une mesure rétrograde. La clause honnie est celle qui autorise la réédition au Canada d'un ouvrage publié en Angleterre ou dans un autre pays etranger, avec un permis du ministre de la Justice.

Le fait le plus important, dit M. Williams, président de l'Association des éditeurs, c'est que voilà un coup à la littérature anglaise. "C'est plutôt triste de découvrir que l'un des Dominions de l'Empire, progressif à plusieurs égards, adopte au sujet de la propriété littéraire une attitude qui le place au-dessous d'un Etat comme Liberia."

* * *

D'un article de Claude Peyras, dans l'*Eclair de Montpellier*, sur "Les conditions de l'alliance franco-anglaise", détachons cet excellent exposé de l'expansion anglaise:

"L'Angleterre a un sol trop pauvre et un climat trop rude pour pouvoir produire de quoi nourrir ses quarante millions d'habitants. Il faut qu'elle achète hors de son île et qu'elle y transporte à peu près les trois quarts du blé, de la viande, du beurre, des oeufs, des légumes qui sont indispensables à la nourriture de ses habitants.

Pour pouvoir acheter cette nourriture indispensable, il faut que l'Angleterre transporte et vende hors de son île ses produits manufacturés. Pour fabriquer ces produits, elle a en abondance du charbon et de la main-d'oeuvre; mais la matière première lui manque. Il faut qu'elle achète hors de son île et qu'elle y transporte du minerai de fer, du pétrole, de la laine, du coton, du lin, du cuir, du bois, etc., etc.

Pour pouvoir acheter, outre l'indispensable nourriture, ces matières premières non moins indispensables, il faut que l'Angleterre transporte et vende hors de son île des quantités très considérables de produits manufacturés. Où et à qui les vendre?

D'autres pays d'Europe et d'Amérique, par le simple développement de leur industrie, ont cessé depuis longtemps d'être des marchés suffisants pour l'industrie anglaise. Restent ces vastes pays d'Asie qui ne fabriquent pas encore, mais dont la population abondante offre à l'industrie anglaise des centaines de millions de consommateurs: la Chine, et surtout, l'empire des Indes.

L'Angleterre a besoin du marché des Indes pour ne pas mourir de faim. Il faut donc que la route qui conduit de l'Angleterre aux Indes soit anglaise, afin que le commerce anglo-indien, duquel dépend la vie de l'Angleterre, soit assuré.

Quand la route des Indes était entièrement maritime et passait par le sud de l'Afrique, au cours des années 1793 à 1815, les Anglais ont occupé et gardé l'île de l'Ascension, l'île de Sainte-Hélène, le Cap de Bonne-Espérance pris aux Hollandais, l'île de France (qu'ils appellent Maurice) prise aux Français, l'île de Ceylan prise aux Hollandais.

Un peu plus tard, lorsque l'Egypte, réveillée de son long sommeil par l'expédition française de Bonaparte, parut capable de rétablir des communications faciles entre la Méditerranée et les Indes, surtout avec les projets du canal à travers l'isthme de Suez, les Anglais, qui avaient depuis longtemps Gibraltar et qui venaient d'occuper Malte, se sont établis à Périm et à Aden, c'est-à-dire à la sortie de la Mer Rouge sur l'Océan Indien.

Dès que le canal de Suez fut ouvert à la navigation — d'ailleurs un peu contre leur gré — ils occupèrent, au nord du canal, dans la Méditerranée, l'île de Chypre. Et ils surent profiter des embarras financiers et des troubles politiques de l'Egypte, comme de l'hésitation des Français à y intervenir avec eux, pour établir dans la vallée du Nil et à proximité du canal de Suez, une occupation militaire et une organisation économique qui sont devenues, en 1914, un protectorat, définitivement reconnu par les traités de Versailles et de Sèvres.

Entre temps, l'Allemagne avait conçu et réalisé le "chemin de fer de Bagdad", c'est-à-dire rendu une importance nouvelle à la grande route des Indes par terre, de la Méditerranée au golfe Persique. Cette grande oeuvre n'est plus allemande, par bonheur, mais elle subsistera. Qui doit en avoir l'utilisation principale et le contrôle?

De Haidar-Pacha, face à Constantinople, jusqu'à Bassorah, le port sur le golfe Persique, la ligne traverse successivement les territoires turcs dépendant de Constantinople; ceux qui dépendent des nationalistes turcs d'Angora; la Cilicie où sont des troupes françaises; Alep, c'est-à-dire le territoire de la Syrie placé sous le mandat français; enfin la Mésopotamie, qui est sous le mandat britannique.

D'autre part, les Anglais ont activement poussé leur expansion en Afrique. Depuis le traité de Versailles et l'attribution aux Alliés des anciennes colonies allemandes, le territoire anglais s'étend d'une façon continue de l'Afrique du Sud à l'Egypte, du Cap au Caire. Et l'on sait que pendant les derniers mois de la guerre les Anglais ont construit un chemin de fer qui, venant du Caire et franchissant le canal de Suez, arrive en Palestine. La Palestine est placée sous le protectorat anglais. De là le chemin de fer rejoint, près d'Alep, en territoire syrien, la grande voie du Bagdad.

Un simple regard sur une carte de l'ancien continent permet de voir que la ligne droite de Londres à Bombay, par Bagdad et Bassorah, passe par la vallée moyenne du Rhin, par la vallée du Danube, par Constantinople et par Alep. Or, le port de Cologne, sur le Rhin moyen, est aujourd'hui, du point de vue économique, un port anglais. Le Danube, dont la navigation est contrôlée par une Commission internationale que préside un amiral anglais, traverse la Bavière et la Hongrie, deux pays où la politique anglaise s'est montrée particulièrement active. Les Anglais dominent à Constantinople. Ils ont pensé un moment que l'offensive grecque les aiderait à rétablir sur la partie du chemin de fer qui traverse l'Asie Mineure le contrôle du gouvernement de Constantinople, c'est-à-dire leur propre contrôle. A l'autre bout ils tiennent la Mésopotamie. Le noeud important de communications d'Alep, avec sa bifurcation vers l'Asie et l'Afrique, et l'excellent port d'Alexandrette à côté, sont encore sous le contrôle de la France.

On voit donc tout l'intérêt que peuvent avoir les Anglais à obtenir que la France leur laisse "les mains libres en Orient".

En échange, ils offriraient, dit-on, à la France, de lui laisser "les mains libres en Europe". Toute la question est de savoir si la France y trouverait des avantages équivalents".

Ernest JUSTEL

L'ART D'ÉCRIRE

On connaît les *Récréations littéraires et historiques* de M. Albert Cim. Notre érudit confrère en publie une seconde série, qui montre que les historiens, les philosophes, les journalistes eux-mêmes, que dis-je? les ecclésiastiques et les femmes-écrivains sont capables de bévues comme les romanciers et comme les poètes. Sil faut en croire Joinville, le Nil est un fleuve qui vient d'Egypte et du paradis terrestre; "on pêche dans ses eaux la rhubarbe, le gingembre, l'aloès et la cannelle, bois sec tombé des arbres du Paradis, quand il fait du vent". Descartes n'avance point de ces choses hasardeuses; mais il écrit, comme M. Pierre Loti: "Je n'ai point de livres et, encore que j'en eusse, je plaindrais fort le temps que j'emploierais à les lire", ce qui déconcerte beaucoup plus chez un savant que chez l'auteur d'*Aziyadé*. Un professeur, cité par Jules Simon, avait pris la peine de traduire en français une version latine du *Discours de la Méthode*, qu'il prenait pour l'original : "Il y en a bien, disait-il, une traduction française; mais elle est détestable."Jules Simon en rougit pour l'Université dont il est le grand-maître; mais, moins bon latiniste peut-être que le professeur, il se fourvoie un jour à conclure dans le *Matin* : "La crise n'avait duré que vingt-quatre heures, comme Floquet l'avait voulu. *Sic Jubuit.*" Il avait oublié qu'au passé *jubeo* fait *jussit*.

Saviez-vous pourquoi le nerf cubital, en style familier, s'appelle le petit juif? De ceci, assure Edouard Brissaud, que, ce nerf étant heurté, oblige les doigts à se fermer brusquement comme pour saisir une pièce de monnaie. Vraie ou non, l'explication vaut mieux que l'étymologie proposée par Guez de Balzac pour le mot *cordonnier*, qui serait ainsi nommé "parce qu'il donne des cors". Dans un volume récent, *les Galéniennes*, "fantaisies rimées en marge du codex", M. Toraude dénonce avec raison un pléonasme trop souvent employé dans les ordonnonces médicales:

Toutes les cuillers sont à bouche
Ou je suis fou.
Si ce n'est pour mettre en la bouche,
C'est pour mettre où?

"Il n'a jamais existé, affirme Joseph de Maistre, de famille souveraine dont on puisse assigner l'origine plébéienne. Si ce phénomène paraissait, ce serait une époque du monde." Cet excellent chrétien douterait-il que les hommes soient tous frères en Adam? ou le sang bleu date-t-il du paradis terrestre? Charles X avait des mots heureux dont le plus célèbre (qui d'ailleurs est de Beugnot) l'a rendu quelque temps populaire; il fut moins bien inspiré le jour où, recevant Berryer, il lui dit: "Jeune homme, vous arriverez; vous avez la parole en main." Tout le monde connaît l'aphorisme de Toussenel dans la *Maison rustique*, sur la truite qui aime à être mangée vive, tandis que le brochet préfère attendre; on lui doit cette autre observation: "Le veau est assez difficile à conduire à l'échaudoir, car il est capricieux et peu intelligent." Combien plus intelligent le voyageur dont il raconte l'histoire, qui, débarquant sur une plage inconnue et apercevant une potence, "tombe à genoux pour remercier le ciel d'avoir conduit ses pas sur une terre civilisée!"

Les chroniqueurs, pressés par l'actualité, ont droit à toutes les indulgences; ce n'est pas amoindrir la mémoire de Sarcey que de lui emprunter ces formules étranges : "On le renvoie de Ponce à Pilate. — Jamais Cora Pearl ne se fût séparée de ses chevaux, qui étaient son gagne-pain, si les huissiers ne les lui eussent arrachés de la bouche. — Je mourrai dans l'impénitence (?) finale d'Auber: j'adore *la Dame Blanche*. — Dans la diction de Marguerite Ugalde, on reconnaît la main de sa mère. — L'action suit deux lignes parallèles qui se coupent à un point déterminé. — Je travaillais dans cette usine (le *Petit Journal*) dont il était le neveu." Au reste, on donnerait le tout pour cette phrase d'Albert Wolf: "Il se retira dans un fromage de Hollande pour y planter ses choux."

Le style parlementaire a aussi ses trouvailles: les ouvrières en chemise ont toutes les sympathies du ministre (M. Pierre Legrand). — Votre main droite sait sans doute ce que fait votre main gauche, mais elle ne le dit pas. (Pourquery de Boisserin). — On m'avait bien dit que vous aviez des voix pour crier, mais non pour écouter (Déroulède). — Les marins sont des hommes utiles et nécessaires sans lesquels la marine n'existerait pas. (Cazauvieilh, père). Et la Belgique n'a rien à nous envier: "Protéger le porc, c'est nous protéger nous-mêmes. — La dynamite frappe non seulement les magistrats, mais même les innocents." L'Angleterre non plus: "Ce sont des gens, s'écriait Bayle-Boche, qui vous passent la main dans le dos par devant et qui, par derrière, vous crachent à la figure."

La morale de ce recueil, où figurent les noms les plus augustes, c'est que pour écrire le talent ne suffit pas: il faut beaucoup de courage. Heureusement les bévues n'empêchent pas le succès: qui a remarqué que Robinson, avant de nager vers le vaisseau, se dépouille de ses vêtements et ensuite, puisant dans la soute, emplit ses poches de biscuits? La postérité est moins sévère qu'on ne pense. D'ailleurs comme l'a fort bien dit Bayle-Boche, le député irlandais nommé un peu plus haut: "Qu'est-ce que la postérité a jamais fait pour nous?" — Z.

COUPS DE PLUME

Les souverains d'Angleterre et de Belgique ont dansé ensemble au palais de Buckingham. Gare au volcan!

* * *

Le roi d'Angleterre a tout de même encore un certain prestige. On dit qu'il a semoncé vertement David Lloyd George, il y a quelques semaines, alors que ce dernier posait au petit maitre en Europe et était en train de rompre l'entente anglo-française cimentée dans le sang, au cours de la dernière guerre. La Silésie a failli en effet être le tombeau de l'Entente, à cause de l'intempérance de langage du petit Gallois.

* * *

George V parait valoir encore plusieurs petits Lloyd Georges. Son appel à la conciliation prononcé à Belfast le 22 juin a fait plus pour rapprocher Irlande et Angleterre que tous les grands discours du premier ministre, et les coups de fusil de sir Hamar.

* * *

La frousse des Etats-Unis est le commencement de la sagesse pour la Grande-Bretagne. L'Angleterre a ameuté le monde entier contre l'Empire allemand, un jour puissans. Elle craint de ne pouvoir, malgré son service de presse officieux, son or et les ramifications de son système de propagande verbale, monter la tête de l'univers contre les Américains. En présence de cette impuissance dans une tactique qui lui a réussi contre d'autres peuples, il faut avoir recours à un autre procédé, celui de l'amadouement. Dans le cas présent, les caresses et la flatterie sont censées avoir plus de chances de succès que la dénonciation et la calomnie. Donc, silence de la presse sur l'imbroglio silésien, qui menaçait de séparer la France de l'Angleterre et qui mettait les Etats-Unis en devoir d'opter entre l'amitié de la France et celle de l'Angleterre. Donc, essai de règlement de la question irlandaise, afin de calmer les éléments irlando-américains. L'Angleterre semble vouloir une entente anglo-franco-américaine qui pourrait défier le monde entier.

* * *

On ne voit presque plus de casquettes et de pantalons kaki dans les rues de nos villes et sur les trottoirs de nos villages. Les coquettes et d'autres personnes versent des larmes de tristessee

* * *

Il me souvient toujours de cette corpulente Québécoise dont l'oeil s'enflammait à la vue d'un certain capitaine ou major qui venait se reposer de "là-bas" sur les rives canadiennes pendant la guerre. C'était un véritable culte. Hélas! Pauvre bourgeoise, pour avoir follement adoré le kaki, il arriva qu'elle avait prodigué ses compliments et ses flateries au plus fin voleur de l'armée canadienne, rayé des cadres de la milice quelque temps après. O sotte admiration, ô emballement stupide de la femme à la mode pour l'officier de salon!

* * *

Que de "patriotes" eurent la bouche bée le 11 novembre 1918, date de l'armistice! Plus de guerre, ô malheur, nos enfants avaient une si bonne "job" chez le registraire et quelques-uns de nos amis avaient de si bons salaires comme "spotters".

* * *

Une bonne bourgeoise, remarquablement faible en géographie, en politique, et en histoire, s'écriait en apprenant la débandade allemande de l'automne de 1918: "Hein! Borden, il l'a finie la guerre!" Pauvre insensée, elle pensait que c'était le Canada qui était le premier pays en guerre avec l'Allemagne. Il est vrai que le sieur Borden avait fait voter une loi de conscription, l'année précédente, mais les conscrits n'étaient pas encore rendus sur le champ de bataille, sauf les plus ardents qu'on avait lancés sous le feu, sans leur donner un entraînement assez prolongé. En quoi, je vous le demande, le sieur Borden a-t-il gagné la guerre?

* * *

Vivent les vacances... pour ceux qui en ont!

Albert FRONTENAC

Rudyard Kipling reporter

On ignore assez généralement que Kipling, au début de sa carrière, fut modeste informateur dans la presse américaine. M. Charles Kenmore Ulrich qui fit du reportage avec le futur auteur de la "Jungle" vient de rappeler le court passage de l'illustre écrivain à la "San Francisco Chronicle":

"Un matin de l'été 1889, un jeune homme solidement bâti, d'environ vingt-quatre ans, avec des sourcils en broussaille, un accent britannique, des vêtements d'une coupe étrangère, entra dans les bureaux de la "San Francisco Chronicle" et y obtint une situation. Pendant deux ou trois semaines, le jeune Anglais donna exactement sa copie; il écrivait lentement avec une plume qui semait l'encre autour de lui. Ce reporter, c'était Rudyard Kipling, alors totalement inconnu.

"Le chef des informations envoyait Kipling aux enterrements et lui faisait écrire des articles nécrologiques, alors qu'il eût préféré, selon son propre aveu, faire le compte rendu d'un combat de coqs. Mais il visitait avec intérêt la ville, trouvant du plaisir à se promener dans le quartier chinois.

"Il ne demeura pas longtemps attaché à la "Chronicle". Trois semaines environ après son arrivée, il prit part à une expédition de pêche et ne revint pas. On eut de ses nouvelles indirectement, longtemps après, au journal. On apprit que le jeune reporter était devenu rapidement une des gloires littéraires de Londres."

PICHENETTES

Le ministre fédéral de l'hygiène estime qu'il y a au moins 8,000 individus adonnés aux drogues, au Canada.

Vous entendez, Paul Gury, 8,000 "dopés" ? Les jaloux qui ont reproché à Paul Gury de n'avoir pas fait du véritable théâtre canadien sont couverts de confusion. C'est un joli chiffre, 8,000 "dopés" ? Y avait-il autant de Tartufes et de George Dandins en France, à l'époque de Molière ?

Pauvre Paul Gury ! s'il n'avait pas fait d'argent comme un fou avec la représentation des "Dopés", des "Esclaves Blanches" et du "Mortel Baiser," je le trouverais bien à plaindre.

* * *

Si la colonisation progressait rapidement comme les feux de forêt, ce serait magnifique.

* * *

Comme l'enfer, les bureaux des ministres sont pavés de bonnes intentions.

* * *

On spécule sur la faim. On spécule aussi sur la soif. N'est-ce pas, vendeurs de citrons, de sorbets et de liqueurs douces ?

* * *

Il n'y a plus qu'un endroit en Irlande où la paix soit troublée, c'est dans la province chérie de l'Angleterre, dans le foyer de l'orangisme, dans la patrie de ce phénomène de largeur d'esprit et de ce parangon de justice qu'est sir Edward Carson, dans l'Ulster.

* * *

"La contradiction est chose britannique", a écrit Jacques Bardoux.

* * *

Il fut un temps où nos élégantes se pâmaient d'admiration devant le kaki, sans porter attention à quel type d'hommes il recouvrait.

Mort accidentelle

Le coroner Besner, de Valleyfield, a tenu une enquête par jury, hier, sur la mort de Samuel Pugh, 52, rue Rozil, Pointe Saint-Charles, conducteur à l'emploi du Grand-Tronc, qui a été tué vers six heures, hier matin, entre deux wagons en mouvement. Après avoir entendu les témoignages, les jurés ont rendu un verdict de mort accidentelle.

DUT QUITTER SON TRAVAIL

ALMER SEGUIN AVAIT TELLEMENT MAL AUX REINS QU'IL NE POUVAIT RESTER A SON BANC DE TRAVAIL. — RIEN NE LUI REUSSISSAIT PLUS, DECLARE-T-IL.

"Le fait de monter l'escalier me laissait aussi essoufflé qu'un coureur après la randonnée de marathon. Mais depuis que je prends du Tanlac, je fais n'importe quoi sans me fatiguer," déclara Almer Séguin, 1353, rue Clarke, à Montréal. M. Séguin est un habile tailleur à l'emploi de la Fashion Craft Co.

"Il est certain qu'avant de prendre du Tanlac, ma santé, pendant deux ans, laissa sérieusement à désirer. J'avais tellement mal dans les reins que je ne pouvais plus travailler. Il m'était impossible de rester assis à mon banc et de coudre. Mes douleurs étaient parfois si vives que je ne pouvais me retenir de crier. Je perdis l'appétit et je passai bien des jours sans prendre une seule bouchée. Je savais bien, en me mettant à table, que tout ce que je mangerais me fermenterait dans l'estomac, m'occasionnerait des gaz qui me gonfleraient jusqu'à me donner de terribles palpitations de coeur.

"Sachant de source sûre que le Tanlac avait fait du bien à beaucoup de gens, je me décidai à en faire l'essai. Je dois dire que dès les premières doses je commençai à me porter mieux. J'en ai pris jusqu'ici huit bouteilles et il m'a donné les résultats que j'en attendais. J'ai un superbe appétit et je mange de tout ce qui me plaît sans être incommodé par la suite. J'ajoute qu'il m'a débarrassé des maux de reins qui me faisaient tant souffrir. Je me porte très bien, je travaille régulièrement. Je ne demande qu'à dire à tout le monde ce que je sais par moi-même du Tanlac."

ANTIKOR-LAURENCE
CURE RADICALE DES CORS
SÛRE. EFFICACE. SANS DOULEUR.
EN VENTE PARTOUT 25c
FRANCO PAR LA POSTE
A. J. LAURENCE MONTREAL

SERVICE DE LIBRAIRIE
du "DEVOIR"

Les lecteurs du "Devoir" trouveront les ouvrages suivants au service de librairie du "Devoir" :

	l'unité, franco
RESISTANCE AUX LOIS INJUSTES (LA) par le R.P. A. M. Mignault	.78
SEMAINE SOCIALE DU CANADA	1.60
CHEZ NOS ANCETRES par l'abbé Lionel Groulx	.55
AU COEUR DE L'HISTOIRE par L. R. de Lorimier	2.08
BRINS D'HERBE par Monique	.80
NOS VOYAGEURS par le R.P. E. Lecompte	1.30
LENDEMAINS DE CONQUETE par l'abbé L. Groulx	.95
SILHOUETTES PAROISSIALES par le R.P. Louis Lalande	.80
AUTOUR DE LA MAISON par Michelle LeNormand	.55
COULEUR DU TEMPS par Michelle LeNormand	.80
LETTRES DE FADETTE 3e et 4e séries (chacune)	.55
MANUEL DE LA GARDE-MALADE DE L'HOTEL-DIEU	2.08
THE BIRTHRIGHT par Arthur Hawkes	3.25
CHOC (LE) (traduction du CLASH) par Ernest Bilodeau	1.60
RECITS LAURENTIENS par le R.F. Marie-Victorin	.70
CROQUIS LAURENTIENS par le R.F. Marie-Victorin	.80
NAISSANCE D'UNE RACE (LA) par l'abbé Lionel Groulx	.80
JEAN-DANIEL DUMAS par Francis J. Audet	.80
UNE MAITRISE D'ART EN CANADA par Emile Vaillancourt	1.05
ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS par Fournier et Asselin	1.32
POUR QU'ON AIME LA GEOGRAPHIE par Emile Miller	1.31
COMEDIENS ET AMATEURS par Eugène Lassalle	1.06
VADE MECUM DE L'EMPLOYE DE BUREAU par J. A. Fradette	.65
QUESTION OUVRIERE AU CANADA (LA) par Arthur St-Pierre	.55
CHASSE AUX MILLIONS (LA) par J. Chs. Harvey	.27
CE QUE DIT LA JEUNESSE	1.06
EMBALLEMENT (vers) par l'abbé Apollinaire Gingras	.27
NUANCES (billets du soir) par Yvonne Charette	.65
HISTOIRE DU CANADA par l'abbé A. Desrosiers et C. Bertrand	1.60
CHEZ NOUS par Adjutor Rivard	.65
GLANURES CANADIENNES	.45
QUESTION SCOLAIRES par Mgr Ross	.25
BILLETS DU SOIR (3e série) par Albert Lozeau	.55
CAP ETERNITE (LE) (vers) par Charles Gill	.80
EN VEILLANT AVEC LES PETITS DE CHEZ-NOUS par l'abbé Gélinas	.80
REFRAINS DE CHEZ-NOUS	.12

Le prix indiqué comprend les frais d'envoi, par poste, pour chaque unité.

Adresser toutes les commandes, avec remise par chèque au pair, mandat ou bon-poste, au

SERVICE DE LIBRAIRIE

"LE DEVOIR"

43, RUE SAINT-VINCENT, MONTREAL.

Pour vous, Mesdames

LE PIN DES LANDES

On ne voit, en passant par les Landes désertes,
Vrai Sahara français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eau vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc ;

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon !

Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poète est ainsi dans les Landes du monde :
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or.

Théophile GAUTIER.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

MOUCHE A FEU. — Trop d'imagination et une sensibilité un peu maladive compromettent le jugement; ma correspondante regarde presque toujours avec des verres grossissants et elle voit rarement juste. Délicate et tendre, mais jalouse et susceptible. L'énergie ne fait pas absolument défaut, mais la volonté est mal formée et trop livrée à la fantaisie. L'activité est inégale et procède par à coups. Elle est capable de résolution et elle a parfois de la ténacité.

Elle est bonne, compatissante et très dévouée pour ceux qu'elle aime. Elle aurait besoin d'une direction sérieuse et ferme.

LAURETTE. — Jolie petite nature modeste, douce, conciliante et souple. La tendresse est vive mais très retenue. La timidité est grande et va jusqu'à la gaucherie. Elle est active, pratique, économe, adroite et vive, toutes les qualités d'une bonne ménagère. L'esprit est enjoué et sensé, ce qui assure la bonne humeur. Elle est toute simple, sans vanité ni détours, et sa grande sincérité est l'une de ses grandes qualités. La volonté n'est pas très forte et je crois que la facilité à subir les influences peut devenir un danger contre lequel elle fera bien de se tenir en garde.

LOUIS-PAUL. — Positif et pratique, précis, correct, il parle peu: c'est un homme d'affaires et aussi un homme d'argent, c'est-à-dire un homme qui a la tendance à tout estimer à la valeur monétaire. Il n'entend guère le sentiment et s'y arrête peu. Il ne manque pas de générosité et ses actes de bonté ont une certaine allure ostentatoire, mais cette bonté existe ainsi que le sens de la justice.

Honnête, sincère, très prudent. Il est taciturne, défiant mais pas d'humeur désagréable. La volonté est énergique, résolue, inflexible et d'une rare ténacité. C'est un frane autoritaire, mais il n'est pas tyrannique. La santé serait mauvaise que je n'en serais pas surpris. Je n'avais pas assez d'écriture pour ma satisfaction personnelle.

Jean DESHAYES

CONTE DU DIMANCHE.

LE COUSIN ANTOINE

Mme Dauvray n'avait point coutume de sortir de sa chambre avant d'avoir sanglé sa cinquantaine fléchissante en des corsets fortement baleinés et des robes roides comme des armures. Aussi M. Dauvray fut-il surpris de voir apparaître sa femme, ce matin-là, en jupon léger et chemise molle. Il s'actionnait lui-même à se faire la barbe dans le cabinet de toilette. Son saisissement fut tel qu'il manqua de s'estafiler le cuir. Avec angoisse, il demanda:

—Que se passe-t-il?

Mais Mme Dauvray ne faisait pas figure d'enterrement. Souriante, au contraire, exultante et triomphante, elle brandissait un papier. A la question de son mari, elle répliqua:

—Ca y est! J'ai l'adresse de ton cousin Antoine!

Cette fois M. Dauvray faillit réellement se couper la gorge. Il laissa tomber son rasoir et, tournant vers sa femme un visage à demi mousseux de savon, il demanda encore:

—Où habite-t-il?

—A Paris, parbleu, comme nous le soupçonnions! Et la rue de la Paix, tout bêtement!

—Tout bêtement! Peste! Mais alors il est riche...

—La lettre de l'agence ne le dit pas, mais c'est probable. Rue de la Paix! Ton cousin ne peut être que bijoutier!

Les émotions d'ordre différent de M. et de Mme Dauvray s'étant mêlées l'une à l'autre par le principe — ou à peu près — des vases communiquants, ils durent, également troublés, se laisser choir face à face sur des chaises. Et comme ils avaient trop de choses à se dire, ils se turent.

Le ménage, depuis trente ans qu'il durait, ressemblait à tous les ménages. Lui, fonctionnaire exact et morne; elle, provinciale assoupie à la vie parisienne, ne rêvant de luxe ou de mieux-être que par imagination pure, sans désir trouble de réalisation, ils s'étaient aimés sans savoir pourquoi, ils avaient été heureux sans savoir comment. Et cette existence quiète se serait prolongée si M. Dauvray ne s'était vu contraint à la retraite.

Dès lors, la pension du gouvernement et leurs maigres rentes eurent peine à lutter contre le prix sans cesse croissant des choses. La question d'argent devint le grand sujet de discussion, voire de dispute. Un jour, M. Dauvray eut le tort de lâcher ces mots:

—Nous n'aurions pas à nous préoccuper de la sorte si j'avais imité mon cousin Antoine!

C'était la première fois que Mme Dauvray entendait ce nom. Elle s'informa. Son mari lui conta alors que ce cousin inconnu était parti, tout jeune encore, pour faire son tour de France. Personne ne l'avait revu. Mais une légende s'était peu à peu créée dans la famille: le parent vagabond passait pour être devenu millionnaire.

—Il faut retrouver sa trace! déclara Mme Dauvray impérative.

—Mais il est peut-être mort, dit l'autre. D'ailleurs, s'il a des enfants, qu'aurions-nous à espérer de lui?

D'une chiquenaude, Mme Dauvray rejeta toutes les objections. Le mot de million lui avait subitement tourné la tête. Elle voyait déjà son mari héritant du cousin Antoine ou en recevant, tout au moins, des subsides. Elle arrêta que cela devait être ainsi, que cela serait. En vain la timidité, les scrupules de M. Dauvray protestèrent. Elle l'obligea à se mettre en campagne sans tarder.

M. Dauvray ne découvrit pas l'objet cherché. Alors Mme Dauvray prit l'affaire en main. C'était une femme énergique. Elle sut dépenser l'argent nécessaire et s'adressa à des agences de renseignements. Ce matin, enfin, elle venait de recevoir la lettre de l'une d'elles: le cousin Antoine était découvert.

—Qu'allons-nous faire? demanda M. Dauvray, ayant recouvré un peu de calme.

—Tu vas finir ta toilette, répondit sa femme avec décision, et voir aussitôt à cette adresse!

—Mais, ma chère amie...

—Allons! dépêche-toi! Nous tenons la fortune, je te dis. Seulement, pour ne pas faire honte à ton cousin, tu me feras le plaisir de mettre ta jaquette neuve et ta cravate du dimanche.

Et, pour être bien sûre que rien ne clocherait dans la tenue de son mari, elle l'aida de ses conseils et de ses soins à parachever son élégance.

Tout le temps que M. Dauvray fut absent, Mme Dauvray ne put tenir en place. Elle se promena, traînant les savates, à travers les pièces. Elle bouspilla la bonne. Elle ne put se résoudre à se corseter et à se calamistrer. Midi était passé quand M. Dauvray revint. Elle reconnut son pas dans l'escalier et courut ouvrir. Elle s'attendait à tout sauf au visage désolé qu'elle aperçut. Avec angoisse, elle s'écria à son tour:

—Que se passe-t-il?

Alors, d'une voix toute honteuse, M. Dauvray balbutia:

—Je l'ai vu... Il habite dans un galetas, au sixième... Il vient de faire sa troisième faillite...

Mme Dauvray s'apuya au mur du vestibule pour ne pas chanceler.

—C'est tout? fit-elle.

—Non... Il m'a tapé de trois cents francs!

L'excès du désespoir ne permit pas à Mme Dauvray d'exhaler ses sentiments. Mais quand elle se retrouva à table, en face de son mari, elle redressa la tête et conclut du ton le plus naturel:

—Quel besoin aussi avais-tu de courir après ce cousin Antoine? Ce sont bien là des idées d'hommes! Si tu m'avais écoutée, tu n'aurais pas fait cette bêtise...

Roger REGIS

(*Traduction réservée*).

Chronique

LE FLÉAU DE L'AMÉRICANISATION

"No speak French, Madam"... Et après un effort visible de prononciation, la jeune fille, l'air satisfait de son exploit linguistique, se replonge dans la lecture d'une revue américaine, sans plus se préoccuper de la voisine à qui elle eût pu être utile en lui donnant les renseignements demandés ou du moins en lui indiquant le moyen de se les procurer. La pauvre femme, qui avait cru s'adresser à une compatriote — et c'en était une, aussi, Madame — s'éloigna confuse. Fort heureusement qu'un monsieur la voyant dans l'embarras, eut la complaisance de lui fournir les indications désirées. Cette jeune fille était canadienne, avez-vous dit, qu'en savez-vous?... Voici, son accent bien canadien, tout d'abord, cet accent du terroir qui est notre caractéristique, à nous surtout qui sommes les enfants des campagnes laurentiennes; puis l'expression de sa figure, que les artifices d'une mode insensée n'avaient pu transformer, au gré de sa volonté, ne laissaient nul doute sur son origine. Elle avait bien pu vivre dans l'atmosphère américaine, essayer de se façonner, depuis deux ans aux coutumes et aux modes déplorables en vogue chez nos voisines; l'air natal prévalait et les parfums du terroir rejetaient loin l'odeur artificielle — et artificieuse — des poudres de riz, quelque nom pompeux qu'on leur donne. Cri vainqueur de la race, admirable revanche de la nationalité contre ceux qui trouvent de bon goût de renier leur pays et leur langue qui ne sont pas éloignés par là même de renier leur foi. Et il n'y a pas que certaines de nos jeunes filles vivant aux Etats-Unis qui ont la manie de s'américaniser; ici même dans notre ville cosmopolite, il n'est pas rare de rencontrer de jeunes Canadiennes françaises ouvrières ou employées de magasin, qui affectent de parler exclusivement l'anglais,— qui le parlent avec un accent pitoyable, de fréquenter les théâtres anglais, prétendant y apprendre ainsi plus facilement la langue de la race supérieure (?) Comme si la langue française n'était pas la plus belle, la plus harmonieuse, et comme si les Anglais eux-mêmes, parmi les gens bien pensants, ne s'appliquaient pas à l'étude de notre doux parler français! Qui donc réagira contre ce regrettable fléau de l'américanisation sous toutes ses formes qui ravage notre population féminine et comme un parasite, augure des plus désastreuses ruines tente de s'introduire, par la jeune fille, à nos foyers? Quel remède opposer à ce mal, qui menace de devenir endémique? Quel autre plus efficace que l'éducation familiale? l'éducation foncièrement chrétienne et bien française, éducation qui fait les âmes grandes et fortes, en même temps que les caractères qui, instinctivement s'éloignent de tout ce qui ne porte pas le cachet de la distinction et du bon goût Il y en aurait long à écrire sur ce chapitre, l'espace nous manque. Qu'il suffise, joignant notre humble concours à celui de milliers de voix ayant autorité en la matière, d'énumérer comme moyens antiéducationnels avec le reniement de la langue, les cinémas, les salles de danses, l'habitude de fumer la cigarette, etc., qui feraient pâlir d'indignation ces femmes fortes que furent nos aïeules. "Autre temps, autres moeurs", objecteront quelques-unes... Peut-être! mais il n'est pas de siècle, hors les âges reculés du paganisme, qui ne répudie tout ce qui blesse la vraie distinction.

PAULE.

A L'ACADEMIE

C'est M. René Doumic qui a répondu au discours de réception de M. de Flers à l'Académie. Dans la péroraison de son discours, il s'est permis de faire légèrement la leçon au nouveau titulaire:

"La guerre récente, s'écria-t-il, la révolution voisine, les difficultés d'une paix laborieuse, tant de bouleversements, et si rapides, nous ont fait un monde nouveau qui semble séparé de l'ancien par un abîme. Comment la littérature n'en serait-elle pas, elle aussi, renouvelée? Le pays a souffert, il a besoin d'être distrait de ses maux; il compte sur ceux qui, comme vous, Monsieur, ont reçu le dépôt de la belle gaîté française. Vous êtes dans la plénitude de votre talent. Vous nous devez encore et vous nous donnerez bien des oeuvres. Permettez-moi de les souhaiter pareilles à celles de jadis, et pourtant un peu différentes. Les notes qui tintaient si joliment dans l'air léger d'autrefois, qui sait si elles rendraient tout à fait le même son dans l'atmosphère d'aujourd'hui? Est-ce trop demander que dans vos prochaines pièces les Français de maintenant aient moins de peine à se reconnaître, qu'on y trouve autant de gaîté et moins d'insouciance, et que l'indulgence, par où s'excusent trop de faiblesses, y soit remplacée par la bonté, qui est une force? Si je vous le demande, Monsieur, vous savez bien pourquoi: c'est que nous ne sommes pas seuls dans le monde. Nos pièces de théâtre font le tour du monde: nous formons le souhait que la France y conserve sa figure de victoire.

"Vous y pouvez beaucoup, Monsieur..."

LE GOUT DU JOUR

PAPILLONS

Après avoir emprunté le charme éclatant et nuancé des plumes d'oiseaux, les femmes s'attaquent aujourd'hui aux ailes diaprées des papillons.

Voici toute une école d'ornementation nouvelle qui porte le nom charmant de "L'épidodécor".

On imaginerait difficilement toute la grâce éclatante, et le vif agrément réalisés par ces ailes de papillons combinées, apposées, offrant toutes leurs nacrures, leurs moires sombres, leurs irisations irréelles sur des couvercles de bonbonnières, au creux des coupes à bijoux, des cendriers ou des boîtes à poudre.

Un artifice ingenieux a même pu réaliser des lampes électriques où, parmi les patines riches de bois rares, des transparences cristallines laissent entre-apercevoir les fines nervures des ailes des Vanesses, des Sphinx, ou des Pyrales.

La difficulté, c'est d'assurer à nos artisans la variété merveilleuse des ailes des papillons exotiques.

Tout un commerce curieux, une suite d'échanges actifs s'établissent ainsi au Brésil, en Argentine, dans la Guyane.

Des chasseurs de papillons s'emploient à rechercher les espèces les plus rares. Les papillons artistiques aux nuances riches ou fastueuses proviennent de la Guyane française.

Et c'est ainsi que notre colonie sud-américaine sert à nos productions distinctes et variées; des forçats et des papillons.

Qui donc reprochait aux Français leur faible esprit colonisateur?

Pierre de TREVIERES.

LA PEUR DE VIVRE

Il parait qu'une véritable épidémie de suicide sévit actuellement en Allemagne. Rien qu'à Berlin, dans le cours d'une semaine, vingt personnes se sont jetées dans la Sprée. Et l'on constate que, parmi ces désespérés, les jeunes gens, voire les enfants, sont en majorité.

La raison de cette fièvre de désespérance?... C'est qu'en Allemagne plus que partout ailleurs, peut-être, l'éducation supprime l'enfance. Sous prétexte d'armer tôt les jeunes gens pour les combats de la vie, on leur rebat la cervelle d'idées pratiques, de philosophies décevantes. On leur enseigne qu'ils devront toute leur existence lutter, lutter sans cesse, s'ils veulent triompher. Alors, ils se disent: "C'est ça la vie?... Ça n'est pas drôle!..." Et ceux qui ne se sentent pas de force à l'aborder, les faibles, les irrésolus, aiment autant s'en aller tout de suite.

Ces causes de dépression morale existent chez nous aussi bien qu'en Allemagne: seulement elles y aboutissent plus rarement à de tragiques résultats; les suicides de jeunes gens sont rares en France. Cela tient à la qualité de la race. L'âme française est un terrain moins favorable que l'âme allemande à la culture du pessimisme. Mais méfions-nous tout de même: les épidémies ne s'arrêtent pas aux frontières.

Pour éviter celle-ci, gardons-nous d'étouffer, chez les petits Français, l'insouciance, cette fleur de la jeunesse. Ayons des enfants gais: la vie ne leur fera pas peur.

Jean LECOQ.

L'ESPRIT DE HENRI HEINE

— Une choucroute arrosée d'ambroisie: telle est mon image.

A la veille d'un duel, la pluie ayant détrempé le sol:

—Les chemins de l'honneur sont bien sales.

— Même après les pleurs les plus sublimes on finit toujours par se moucher.

— Dans l'absurde il n'y a pas d'escaliers. Le haut et le bas s'y touchent.

— J'ai été un mauvais comédien. Je n'ai, certes, pas donné la mesure de mes forces. J'ai pris le monde pour un bal masqué et m'y suis promené avec un faux nez pour dire des vérités aux dominos de toute couleur.

Le jour de son mariage:

— En sortant de l'église j'ai fait mon testament. Je lègue tous mes biens à ma femme, mais à une seule condition, savoir: qu'elle se remarie tout de suite après ma mort. Je veux être sûr qu'il y ait au moins un homme sur terre qui regrettera ma mort tous les jours en s'écriant: "Pourquoi ce pauvre Heine est-il mort. S'il n'était pas mort je n'aurais pas sa femme !"

— Je ne me représente pas l'égoïste Angleterre comme une énorme panse à bière, ainsi qu'on nous la fait sur la caricature, mais bien sous la figure d'un long, maigre et assez vieux garçon qui rattache à sa culotte un bouton décousu et se sert d'un fil roulé en peloton autour du globe du monde... Il coupe tranquillement le fil à l'endroit où il n'en a plus besoin, et laisse, avec le même calme, tomber dans l'abîme le monde entier.

— Les hobereaux hanovriens sont des ânes qui ne savent parler que de chevaux.

— Quand je parle de la populace j'excepte 1o tous ceux portés au livre d'adresses ; 2o tous ceux qui ne s'y trouvent pas.

— Mme de Staël était une Suissesse. Les sentiments des Suisses sont élevés comme leurs montagnes, mais leur façon de considérer la société est étroite comme leurs vallons.

— La musique à une cérémonie de mariage me fait toujours penser à celle qui accompagne les soldats pour la guerre.

Henri HEINE.

LES ARCHIVES D'ONTARIO

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées."
Charles Nodier.

Cette parole du charmant conteur français nous revient spontanément à la mémoire en parcourant le XVe rapport annuel de M. Alexander Fraser, archiviste provincial d'Ontario. Ce volume de près de 800 pages, grand in-octavo est d'un intérêt plus qu'ordinaire pour nous Canadiens français. Il contient en effet une reproduction en fac-simile de trois manuscrits du P. Pierre Potier, s.J., qui fut durant trente-huit ans (de 1744 à 1781) en charge de la mission huronne de l'Assomption du Détroit, maintenant Sandwich.

M. Fraser nous apprend dans son introduction, que le P. Potier naquit au petit village de Blandain, Belgique, le 21 avril 1708. Il étudia à Tournai, puis à Douai. A l'âge de 22 ans il entra au noviciat des Pères Jésuites à Tournai et fit son juvénat à Lille deux ans plus tard (1731). Il enseigna ensuite durant six ans à Béthune, village près de la frontière française (1732-1738), puis retourna à Douai où il fit sa théologie, et fit sa troisième année de probation à Armentières. Le P. Potier prononça ses derniers voeux au mois de février 1743.

"L'on a dit avec raison, commente M. Fraser, que la paroisse d'un missionnaire jésuite embrassait le monde entier. Les distances, le climat, le danger ne l'effrayaient point; à l'appel du devoir il endurait avec une égale fortitude les rigueurs d'un hiver arctique ou la chaleur équatoriale, il risquait la zagaie ou le tomahawk. Mais nul pays ne présentait probablement à son apostolat autant d'attraits que le Canada, dont le sol avait été consacré à la Croix par le sang de plusieurs missionnaires martyrs. L'histoire de l'héroïque Brébeuf, de Lalemand, de Daniel, de Garnier et de Chabanel, était connue dans les chaumières, aussi bien que dans les cloîtres de France et de Flandre; la pensée de plus d'un jeune homme était tournée au delà des mers, vers la Nouvelle-France. Les jours du couteau à scalper n'étaient pas encore entièrement disparus, mais les événements d'un siècle avaient bien changé les conditions de la vie, et ce fut d'un Canada bien différent de celui de Champlain et des pionniers du pays des Hurons que vint, en 1743, l'appel au P. Potier dans le recueillement de sa cellule à Douai. Il se rendit à La Rochelle où il s'embarqua, le 18 juin, à bord du *Rubis*, commandé par le capitaine de Rossel. Après une traversée de 105 jours, il débarquait à Québec le 1er octobre. A son arrivée, le P. Potier fut placé sous la direction du P. Daniel Richer, missionnaire à Lorette, pour apprendre la langue huronne..."

Le P. Potier fut ensuite envoyé au Détroit pour aider le P. de la Richardie, qu'il remplaça l'année suivante, lorsque celui-ci devint supérieur à Québec.

Le P. Potier était d'une taille haute et imposante et avait l'air vénérable. Il mourut subitement d'un accident en 1781. On le trouva baignant dans son sang. Depuis quelque temps il souffrait du vertige et l'on croit que durant une de ses attaques il tomba à la renverse et se fractura le crâne sur un chenet.

Les manuscrits reproduits par M. Fraser sont conservés aux archives des RR. PP. Jésuites à Montréal, où ils furent apportés de Sandwich par le R. P. Félix Martin, premier archiviste canadien de cet ordre.

En terminant son introduction, M. Fraser exprime ses remerciements à tous ceux qui lui ont aidé à préparer ce volume, et en particulier, à feu le R. P. Jones et à son successeur le R. P. Melançon, archiviste actuel du collège Sainte-Marie.

Le quatrième manuscrit n'est pas le moins intéressant de ce volume. C'est un livre de comptes de la mission des Hurons du Détroit; il couvre les années 1742 à 1751. Ce journal est traduit en anglais. L'index contient près de quatre cents noms, presque tous Canadiens. Parmi ceux qui reviennent le plus souvent, mentionnons les Campeau, Caron, Courtois, Cuillerier, Chauvin, Saint-Aubin, Valet, Saint-Martin, Rhéaume, etc., etc.

M. Fraser fait remarquer en terminant que la première et la dernière entrées de ce journal contiennent le nom d'un Campeau; les membres de cette famille avaient en effet, dit-il, de fréquents rapports avec les missionnaires qui les comptaient parmi leurs meilleurs amis.

En résumé, disons que ce rapport d'archives est l'un des plus intéressants au point de vue canadien-français qu'ait publiés M. Fraser. C'est un supplément intéressant à la monographie de l'érudit P. Jones, s.J., intitulée: *Old Huronia*, publiée dans le rapport annuel des Archives d'Ontario de 1908.

Ce volume est aussi une nouvelle preuve — s'il en était encore besoin — du droit de cité qu'ont les Canadiens français dans cette province d'Ontario, qui fit autrefois partie de la Nouvelle-France qui fut découverte, explorée et colonisée par nos ancêtres. Il convient donc, en terminant, de remercier l'homme éminent qui dirige depuis bientôt vingt ans le bureau des archives de cette province avec tant de talent, de tact et d'impartialité.

La Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU NUMERO DU 25 JUIN

Georges Lechartier—Le point de vue des Etats-Unis.

Ceslas Poznanski—Stanislas Wyspianski, peintre et poète national de la Pologne (avec une introduction de Paul Claudel).

Commémoration de Verdun. (Cinquième anniversaire du combat de Fleury).

Pour l'oeuvre de l'ossuaire de Douaumont.

Préambule, par François Le Grix

Notice sur l'Oeuvre de Douaumont avec un texte inédit du maréchal Pétain.

Maurice Barrès—Le mausolée du coeur français.

Comtesse de Noailles—La glorification de l'espérance.

Roland Dorgelès—Pèlerinage.

Georges Duhamel—Trois jeunes hommes.

XXX—Un mort du 23 juin.

Henry de Montherlant—Le reliquaire de la vie meilleure.

Chroniques et documents.

MAGANER

Quel joli mot sauvage vous venez de prononcer, là, madame ! Permettez que j'en prenne note.

— Mais quel mot sauvage ai-je dit ? fit la "dame du logis," rougissant un peu de confusion, mais piquée surtout dans sa fierté de femme canadienne-française bien née.

— Mais le mot *maganer*. C'est *maganer*, n'est-ce pas, que vous avez dit ?

— En effet ; mais, j'ignorais que ce fut un mot sauvage.

— Du plus pur, chère Madame, et du plus beau.

Le "maître de céans" intervint, piqué à son tour.

— Mais êtes-vous certain, Monsieur, que *maganer* soit un mot sauvage?

—Du dernier certain, mon cher hôte. *Maganer* est le pendant de *boucaner*, de *tabaganer* et d'une foule d'autres jolies expressions du terroir américain, dont j'ai enrichi mon calepin. Vous êtes épatants, vous autres Canadiens. A vous ouïr parler votre belle langue, on se croit transporté au milieu du Grand siècle.

Le compliment ne parvint pas à faire passer le mot, encore moins le ton légèrement protecteur de celui qui en avait fait la trouvaille exotique. Certains Français de France, parfaitement aimables d'ailleurs, ne cessent de trouver du *sauvage* dans tout ce que nous faisons et disons.

Le lendemain, on eut recours au dictionnaire. Le mot n'est pas dans l'Académie. On ne le trouve pas non plus dans Littré, ni dans Larousse, ni dans Hatzfield, Darmesteter et Thomas, ni dans Bescherele, ni, en remontant plus haut, dans Trevoux, ni dans Ménage .

Pour ne se trouver point dans les dictionnaires, *maganer* n'en est pas moins un bon mot français très excellent Les dictionnaires ne constitue pas la langue; ils enrégistrent tout simplement les vocables. C'est le peuple qui fait la langue. Comme tout être organique, les langues naissent dans l'obscurité, après avoir été conçues dans la corruption. Les mots, à leur naissance, sont des paquets de choses débiles et souvent difformes. Il leur faut, pour vivre et se développer, les soins maternels et le lait fortifiant de la femme du peuple. Ceux qui ne s'en nourrissent pas, comme le *Volapük* et l'*Esperanto*, sont des créations artificielles et laides, auxquelles il manque une âme.

La preuve certaine que *maganer* est un mot français, c'est que les Canadiens, représentent plus particulièrement la Normandie et la Picardie et les Acadiens, dont la langue reflète celle du Berry et du Poitou, l'emploient. Ni les Canadiens, ni les Acadiens n'ont créé le mot. Il existait quand ils sont venus en Amérique, il était couramment parlé en langue d'oïl, au milieu du "grand siècle", par les maitres de la langue, le peuple de France.

Le malheur pour maganer et pour un grand nombre d'autres mots d'origine saxonne, scandinave, et germanique, c'est que les scribes n'ont pas trouvé dans l'alphabet français, le plus incolore de tous les alphabets, de signes capable de les noter et de les rendre tels qu'ils étaient prononcés dans leurs pays d'origine première. Beaucoup de phonèmes étrangers sont intraduisibles en sons français.

Cotsgrave, XVIème siècle, s'y prend à cinq ou six reprises pour le transcrire, et n'y parvient pas. Voyez le mal qu'il se donne:

Mehaigner: *o maim, or make lame with blows ; to weaken, bruize or founder by extreme care, stripes or toil.*

"Mehaigné... *much weakened by extreme hurts received*, etc.

"Mehaing": *A maime*, etc.

"Meshain" *idem.*

"Magagnat," *maimed*, etc., *as mehaigne*" et, enfin,

"Magaigne, *as mehaing*" : *Languid or as the Italian magagna (whence il comes), defect, imperfection, want, fault*, etc.

Voilà notre mot *maganer* tout craché, mais "sans la plus petite rosée" de sauvage indigène d'Amérique: c'est un mot saxon venu du nord, dont les Anglais ont fait *to maim*, blesser.

Lorsque le scribe moyen-ageux ne savait comment rendre un son étranger à la langue, surtout un son guttural, il le traserivait par un *h*, ou un *g*.

Au moins cela est-il arrivé souvent. De son côté, le peuple qui n'écrit pas et ne sait pas lire, l'adoucissait et lui donnait un timbre analogique et familier. C'est ainsi qu'avec quelque chose d'inarticulable et d'intradaisable en écriture francaise, il a fait *maganer*, rimant avec ricaner, maçonner, etc.

D'autres que Cotsgrave ont attelé l'orthographe à ce mot, sans plus de succès. Monstrelet, par exemple, qui nous dit : "Qu'ils tuèrent et *Mehaignèrent* la plupart des dits archers."

Avant Monstrelet et Cotsgrave, Alan Chartier avait écrit : "L'ung adoucist, l'autre *mehaigne* :" et bien avant Alan Chartier, l'auteur du *Roman de la Rose* avait fait entrer le mot récalcitrant dans son grand poème:

"Faibles et vieux et *mehaignez*
Par qui pains ne sont plus gaignez."

Maganer signifie maltraiter. L'idée de sévices, de coups, de souffrances, entre dans le mot: Il ne faut pas *maganer* cet enfant. Ce cheval a été *magané* : je me sens *magané* ce matin.

Qui veut la guerison du mire
(par le médecin),
Il lui convient son méhaim dire,

Est un dicton connu de tout le moyen âge.

En Acadie, le mot ne s'applique qu'aux être animés.

Il se dit aussi des choses, dans le pays de Québec, à ce que l'on m'assure.

Parcourez toute l'Amérique, depuis Halifax jusqu'à Vancouver, depuis Montréal jusqu'à la Nouvelle-Orléans, vous entendrez dans la bouche de ceux qui ont conservé la vieille *parlure* de France le mot *maganer*, avec l'invariable signification de dur traitement. Si le mot n'est pas au dictionnaire de l'Académie, il devrait y être ; qu'on l'y mette au plus tôt.

Pascal POIRIER.

(La Revue Trimestrielle.)

ANTIQUITÉS

LEUR VOGUE EN ANGLETERRE

Il est intéressant de signaler la vogue de plus en plus vive des meubles anciens. Le goût des antiquités est chez nous qualité de race.

Est-ce un caractère nettement français? On ne sait. En Angleterre, la reine, la princesse Béatrice, lady Patricia Ramsey, toutes les soeurs, cousines ou tantes de la famille royale sont des chercheurs infatigables de meubles de style.

Le prince de Galles est également passionné d'antiquité. Il a rassemblé quelques trouvailles intéressantes à York-House, résidence préférée du jeune prince.

Car, chose curieuse, le prince de Galles, très sagement, possède peu de résidences personnelles. Il collectionne volontiers les automobiles et conduit avec adresse des voitures de marques diverses. Mais ayant, comme déclarent les Anglais, "une tête gaisonnable et mûrie sur de jeunes épaules", il ne veut pas, jusqu'à ce qu'il soit marié, accumuler un nombre élevé de résidences. Sagesse curieuse chez un esprit si jeune; sait-on jamais à l'avance quelle est la maison qu'une femme aime ou déteste?

Les antiquités napoléoniennes sont fort recherchées aux Iles Britanniques — réplique de la mode française du Directoire et de l'Empire qui sévit à Paris.

Les collections napoléoniennes de lady Ardilann, de la duchesse de Wellington, à Apsley-House, de lady Turner à Carlyle-House, celle de lord Northcliffe et de lord Curzon à Hackwood comptent parmi les plus célèbres.

Une note très particulière en Angleterre c'est la vente par les antiquaires londoniens de vins anciens et classés, achetés à la vente des propriétés de lords connus. Et l'on assure qu'il est aussi difficile, Outre-Manche, de découvrir un Meursault authentique qu'un fauteuil Louis XIII de l'époque.

En France, nous collectionnons plus sagement nos grands crus dans nos caves.

LA RENTREE DE M. LE BARGY

A LA COMEDIE-FRANÇAISE

M. Le Bargy a fait, le 19 juin, à la Comédie-Française, dans le "Duel", de M. Lavedan, la plus triomphale des rentrées.

Trente secondes d'applaudissements à son arrivée en scène!

Quatorze mille sept cent soixante-quinze francs de recette!

Double maximum, à dire d'ouvreuses et de acissier!

M. Le Bargy est radieux: M. l'administrateur général ne l'est pas moins, et M. Henri Lavedan exulte, qui a retrouvé le plus parfait interprète d'une oeuvre que certains estiment être son chef-d'oeuvre.

On a bien raison de dire que tout s'arrange au théâtre. Pour M. Le Bargy, si ce n'est pas tout à fait arrangé, cela ne saurait tarder à l'être, car nul ne peut croire que les jeunes ou vieux sociétaires qui le boudent encore ne lui ouvriront pas bientôt tout grands les bras : quatorze mille sept cent soixante-quinze francs de recette!

—Je vous dois tout, je vous dois mes deux meilleurs rôles, disait M. Le Bargy à M. Lavedan, au premier entr'acte.

—Je vous dois bien quelque chose, moi aussi, mon cher grand ami, répondait M. Lavedan. Tenez, mettons que nous sommes quittes.

Quatorze mille sept cent soixante-quinze francs de recette!

Des pourparlers rompus

Paris, 12. — (S. P. A.) — Suivant une dépêche de Constantinople, les pourparlers entre les délégués anglais et kemalistes ont été rompus, les conditions des kemalistes étant exhorbitantes.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
17 JUILLET 1921 *Bon pour un mois*

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

COMMENT JE FUS ASSASSINÉ

J'ai couru, il y a dix ans, le tour de France dans la catégorie des *isolés :* c'est ce qui détermina ma vocation

Je suis resté toute ma vie un isolé : je viens d'en mourir, ainsi que vous l'apprendrez par le véridique récit suivant.

Après m'être acquis une certaine renommée, comme joueur de *single* au tennis, je formais la généreuse ambition de m'adjuger le titre de *champion du monde de shadow-boxing :* mettre mon ombre knock-out, n'eût-ce pas été pour l'isolé irréductible que j'avais toujours été, la consécration suprême ?

Pour m'entraîner à mon aise, j'avais loué, dans la banlieue parisienne, une petite maison éloignée de tout voisinage importun, bien entendu, un charmant *isoloir*, pourrais-je dire, si ce terme n'était maintenant déprécié par la politique... Je m'y étais donc endormi l'autre soir, harassé par une séance pénible, au cours de laquelle mon ombre avait copieusement encaissé, sans vouloir s'avouer vaincue, et j'avais, naturellement, l'idée de me réveiller le lendemain matin; or, au milieu de la nuit un bruit anormal me tira de mon sommeil. A la faveur d'un rayon de lune complaisant, je pus distinguer assez clairement ce qui se passait; mes volets, que j'avais fermés avant de me mettre au lit, étaient ouverts; une main se promenait le long du carreau de la fenêtre, qui fut bientôt détaché de son cadre et lancé au dehors : le bruit de la chute s'amortit sur un remblai de terre placé auprès de la maison.

J'aurais mauvaise grâce à nier que j'éprouvai d'abord quelque surprise et même quelque effroi : mais la réflexion m'ôta vite toute inquiétude : l'inconnu, qui, sans en être prié, pénétrait aussi hardiment chez moi au milieu des ténèbres, ne pouvait avoir que de mauvaises intentions. J'étais donc fixé et je me tins coi. J'observais, mais, chose étrange, avec le calme d'un spectateur désintéressé : et, pour dire le vrai, je me croyais au théâtre : cette scène me rappelait trop de mélodrames pour que je pusse croire à sa réalité. J'attendais un trémolo à l'orchestre.

Cependant, l'autre ne perdait point de temps : par la brèche qu'il avait adroitement pratiquée, il passa une jambe, puis la tête, puis le corps, puis l'autre jambe : tout en admirant son agilité et la silencieuse rapidité avec laquelle il travaillait, j'eus le temps de le bien voir.

Il avait aux pieds des chaussons de lisière que, sans doute, il avait fabriqués lui-même : il pouvait ainsi marcher sans faire de bruit, et je lui sus gré de sa discrétion; il était coiffé d'une casquette de soie qu'il ne retira pas en entrant; mais je l'excusai de cette impolitesse sur le courant d'air venant de la fenêtre, qui risquait de l'enrhumer; il portait enfin une casaque noire très simple et un pantalon collant, dont je ne me rappelle pas au juste la couleur, peut-être indécise, mais qui me sembla du plus mauvais goût.

* * *

Il parcourut tout d'abord la chambe d'un coup d'œil circulaire, d'un de ces coups d'œil qu'ont accoutumé de jeter les agents de police faisant leur ronde, quand ils sont consciencieux.

Je pus dès lors surveiller tous ses mouvements. Il crocheta avec une dextérité merveilleuse la serrure de mon armoire à glace qui jugea superflu de résister; il entassa dans un linge tout ce qu'il trouva sur les rayons, en fit un paquet qu'il jeta par la croisée; un tabouret et une étagère, préalablement délestée de tous ses bibelots, prirent le même chemin. Je regrettai de ne pouvoir les suivre et cependant je ne me plaignais point trop de rester là, car mon homme m'intéressait vivement.

Je le laissai commettre sans mot dire quelques autres menus larcins; mais quand, dans le dessein, sans doute, de s'approprier mon argent, s'étant dirigé vers mon bureau, il se mit à bouleverser ma correspondance, son sans-gêne me parut excessif Ce qu'on m'écrit ne regarde personne, n'est-ce pas? Je crus devoir intervenir : certes, d'un coup de poing j'aurais facilement étendu à terre mon individu; mais ce geste eût été un démenti aux principes directeurs de mon existence : on ne se donne pas d'adversaire quand on est un isolé; quand on prétend au noble titre de *champion des boxeurs d'ombre*, on ne se mesure pas avec un homme en chair et en os.

Je me contentai donc d'interpeller mon indiscret visiteur.

—Pardon, lui dis-je, si vous laissiez un peu mes affaires tranquilles !...

Dérangé dans sa besogne, il sortit de sa poche un couteau et bondit sur moi.

—Doucement, m'écriai-je ; rentrez votre outil : je n'ai pas envie de compromettre mon entraînement par une rixe maladroite !

— Alors, où est votre argent ? fit-il.

—Dans le premier tiroir de gauche du secrétaire : j'ai là quelques billets de mille, mes économies ; vous trouverez la clef dans le troisième tiroir de droite du bureau... Non... pas celui-là... l'autre... Vous y êtes... N'empêche que vous n'êtes point poli : vous auriez pu me dire bonjour.

—Je suis poli quand j'ai le temps, répondit-il brusquement; et le temps me presse. Vous en avez beaucoup de billets de mille ?

—Peuh ! Huit ou dix.

Il les comptait.

C'est bien ça. Charmante soirée ! murmura-t-il en empochant.

Il se déridait : mais un scrupule lui vint.

—Sont-ils bons au moins ? interrogea-t-il d'un air soupçonneux.

—Comme du pain, répliquai-je.

—C'est, m'expliqua-t-il, que je n'aime pas les filous.

Ayant à nouveau vérifié, par prudence, l'authenticité de la liasse il la considéra avec un évident plaisir : je sentis qu'il s'amadouait et j'essayai à nouveau d'entrer en conversation.

—Vous avez dû pratiquer la culture physique ? lui demandai-je.

Il répondit avec modestie :

—A peine. Ce n'est qu'un jeu de se hisser sur votre balcon grâce aux conduites d'eau et aux moulures du bâtiment : il est plus facile de monter aux croisées que d'en descendre.

—Eh mais, lui dis-je, vous faites des mots et vous ne vous exprimez point mal.

—Je sais mon monde : j'ai servi dans de bonnes maisons, d'où m'ont chassé des mésaventures qu'il serait trop long de vous conter.

—Allez toujours, insinuai-je.

—Impossible, je ne suis pas ici pour badiner. Je vais partir; mais il me reste encore quelque chose à faire.

—Quoi donc ?

—Vous tuer.

Je sursautai, puis je risquai une observation timide.

—Est-ce bien utile ?

Il repartit gravement :

—Absolument indispensable. J'en suis au regret, car vous me paraissez un brave homme; mais vous n'aurez qu'à bavarder...

—Je vous donne ma parole...

—Gardez-la : je ne crois pas à la parole des honnêtes gens. D'ailleurs, si les assassins, qui ont tout intérêt à ne rien dire, éprouvent le besoin de se confesser au premier venu, pourquoi les victimes se tairaient-elles ?

Le raisonnement était solide : je voulus cependant protester.

Il ne m'en laissa pas le temps : il me plongea son couteau dans la poitrine, deux ou trois fois, c'est là un point sans importance...

Mais je nourris contre lui une rancune éternelle; car, en ne prenant pas soin de l'ouvrir, il a taché la chemise de soie que je porte habituellement et je n'ai point laissé sur terre de famille où faire laver mon linge sale. L'Écriture l'a dit : *Vae soli !* Malheur à l'isolé !

LE VOISIN DE MAUCUIT

Par Henri Jousset

Quand mon ami Maucuit loua au 120 de la rue des Martyrs un petit appartement au cinquième sur la cour, il loua, comme vous loueriez, vous et moi, parce que la maison et les locaux lui plaisaient, et pas pour autre chose. Mais, vraiment, il était à cent lieues de soupçonner ce qui l'y attendait dès le jour de son emménagement.

Cet emménagement (entre nous, hein ?) ne lui demanda guère plus d'une demi-heure. Maucuit, en effet, a fort peu d'*impedimenta*. Un lit de camp, deux chaises, une table boiteuse et une vingtaine de bouquins, parmi lesquels trois dictionnaires de poche : voilà pour les meubles. Deux paires de draps, cinq serviettes et demie, quelques faux cols, chemises, mouchoirs, flanelles et chaussettes : voilà pour le linge... Mais il me semble que tout ça ne vous intéresse que médiocrement ? Aussi, je passe...

Je passe, et, tout de suite, j'arrive au malheur qui fondit sur Maucuit quand il eut transporté ses pénates au 120 de la rue des Martyrs.

Il faut vous dire que le brave ar on travaille la nuit à écrire des feuilletons pour un romancier illustre dont j'ai oublié le nom. C'est son droit. Il dort le jour, car il lui est complètement impossible d'écrire une ligne si ce n'est la nuit. C'est également son droit. Et, dame, quand il dort, il tient à dormir tranquille. C'est de plus en plus son droit. Aussi n'ai-je pas besoin de vous dire quelle fureur s'empara de son être, le jour même de son installation, lorsqu'il fit cette navrante découverte : à l'étage situé immédiatement au-dessous du sien logeait un cordonnier !

Et lui qui avait donné congé de l'appartement qu'il occupait précédemment rue des Saules, pour cette unique raison que la locataire du dessus faisait fonctionner chaque soir, pendant deux heures, une lancinante machine à coudre !

C'était tomber de Charybde en Scylla, comme dit l'autre.

Car ce cordonnier, voisin imprévu de Maucuit, n'était pas, je vous prie de le croire, un cordonnier amateur. De huit heures du matin à six heures du soir, en effet, sans un instant de répit, le misérable tapait sur ses semelles avec une ardeur prodigieuse. A tel point que la maison résonnait de haut en bas des violents coups de marteau qu'il assénait sur ses *crépins* et que l'infortuné Maucuit, ne pouvant clore les paupières de la journée, connaissait, pour la première fois de son existence, les affres douloureuses de l'insomnie obligatoire.

* * *

Lorsque, au bout d'une semaine de cette vie lamentable, le pauvre diable ne fut plus que l'ombre de lui-même—si j'ose dire,—une idée d'une simplicité *œuf de Christophe-Colombesque* — si j'ose encore dire — lui surgit à l'esprit.

—Ah ! vieille canaille, s'écria-t-il, le poing tendu, tu m'empêches de dormir le jour ? Eh bien ! attends un peu ! Moi, je vais t'empêcher de dormir la nuit ! Et nous verrons bien lequel de nous deux se lassera le plus vite d'embêter l'autre !...

Là-dessus, il descendit quatre à quatre l'escalier et courut emprunter à un de ses amis, entrepreneur de travaux publics, un de ces instruments élégants que messieurs les paveurs ont accoutumé de nommer *demoiselles*.

Le soir même, à sept heures précises, il s'attelait à la tâche pénible d'enfoncer les lames du parquet en un fracas épouvantable. Il ne s'arrêta de cogner que le lendemain matin, quand il entendit sonner sept heures.

—Je veux être pendu, murmura-t-il en poussant un long soupir de satisfaction, si ce chameau-là a pu fermer l'œil de la nuit !...

Il faut croire, pourtant, que l'artisan ainsi qualifié de chameau était doué d'une force de résistance peu commune, puisqu'il reprit à huit heures juste sa besogne de la veille et se remit, avec une ardeur quasi juvénile, à ressemeler ses godillots, comme si rien ne s'était passé au-dessus de sa tête durant la nuit.

Trois soirs de suite, avec une fureur et une énergie croissantes, Maucuit recommença ses opérations de pavage artificiel. Hélas ! cent fois hélas ! le cordonnier ne bronchait pas, et chaque matin, à huit heures, il recommençait, héroïque, à taper sur ses éternelles chaussures. Aussi le pauvre Maucuit en vint-il à se demander si son misérable bourreau n'était pas doué, par hasard, d'une surdité complète.

Il voulut en avoir le cœur net et, le matin du quatrième jour, il alla en toucher deux mots à la concierge.

—... Mande pardon, madame, lui dit-il d'un ton hypocrite, mais il m'est arrivé ces nuits dernières de faire du bruit chez moi. Est-ce que ça n'aurait pas gêné un peu mon voisin du dessous ?...

—Le cordonnier ?

—Oui, le cordonnier... Le pauvre homme doit avoir bien besoin de ses nuits... C'est un métier si pénible que le sien !...

—Dame ça, oui, monsieur Maucuit, c'est un métier pénible... Mais je vous en prie, ne vous gênez pas pour votre voisin, faites tout le bruit que vous voudrez, je vous assure que ça ne lui fera ni chaud ni froid...

—Pourquoi donc ? Serait-il sourd, le malheureux ?...

La concierge se mit à rire, puis :

—Pas le moins du monde, répondit-elle... Seulement, je m'en vais vous dire, monsieur Maucuit : il ne couche pas dans la maison, il n'y a que son atelier !...

Henri Jousset.

LES MILLE ÉCUS DE VIOZOLANGE

Léonard Viozolange, meunier au moulin de Vertaugy, et sa femme, la Suzou n'étaient pas en goût de parler ce soir-là et prenaient silencieusement le frais devant leur porte. Saint Laurent, ramené sans doute au souvenir de son supplice du gril par la chaleur de l'été, pleurait devant eux dans le ciel profond ses larmes de feu. Sous le banc où ils étaient assis, presque entre leurs sabots, un petit grillon, télégraphiste de nuit, passait sans répit ses dépêches aux étoiles; et, derrière la maison, l'eau de la Couze, traînant et brisant des reflets, chantait en sautant l'écluse.

Le meunier et la meunière goûtaient béatement cette fraîcheur tombant sur le chaud du jour. Lionardou, fatigué de sa tournée, fermait parfois les yeux et par petits coups laissait plonger sa tête. Son valet étant parti pour le service, il se trouvait depuis bientôt un an seul pour faire à travers le pays le tour de ses pratiques. Du matin au soir, tandis que la Suzou surveillait la trémie, lui trottait par les chemins montants derrière le dandinement des gros sacs de farine amarrés sur le dos des mules. Et, comme il n'était plus jeune, le père Viozolange, pour la première fois de sa vie peut-être, il commençait à trouver que le métier devenait dur. Quand il songeait surtout qu'il allait être bientôt sur le bout de ses jours, que, n'ayant pas d'enfant, il ne laisserait après lui personne pour faire marcher le moulin, plus rien n'était capable de nourrir son ardeur. Aussi, il pensait quelquefois à vendre Vertaugy et prendre sa retraite : l'argent de son petit bien, placé au revenu, pouvait les faire vivre, lui et la Suzou, et, brochant sur cela, n'avaient-ils pas encore mille jolis écus, mille écus bien sonnants placés chez le notaire ?

Ces écus, il les avait un jour, sur la volonté de sa femme, retirés du grenier où ils dormaient, éparpillés et cachés dans un coffre d'avoine, les avait mis par poids égal dans les deux poches de la même besace, en avait chargé sa plus belle mule et, l'homme suivant la bête, et tous deux contents, ils étaient partis du même pas fier porter cette belle charge au notaire. Il allait y avoir cinq ans de cela et depuis, régulièrement, quand les châtaignes tombaient, vers la Saint-Martin, mon Lionard allait toucher chez Me Laitue, à raison de quatre du cent, ses douze bonnes pistoles. Si bien que le vieux, qui s'était d'abord opposé à ce qu'on se défît de l'argent, trouvant plus agréable et plus sûr de l'avoir dans son coffre, commençait à présent, devant un aussi joli revenu, à donner raison à sa femme.

— Tu n'as pas entendu dire que chez not' notaire, demanda tout à coup la Suzou, ça n'irait pas très bien ?

Lionard, qui sommeillait à demi, ouvrit un œil pour dire :

—Qui t'a dit ça ?

—Ma foi, dit la Suzou, le bruit en a couru; mais, pour moi, c'est des menteries.

—Faudrait voir tout de même, déclara le Lionard.

—Oui, rapport à l'argent, opina la Suzou.

Et ils s'en tinrent là. Mais le jour d'après et les jours qui suivirent, cette idée que les mille écus placés chez le notaire pouvaient courir quelque danger, trotta séparément dans leurs deux têtes, et, dans l'une comme dans l'autre, remua toujours plus d'inquiétude. En voyant les voisines, en recevant les pratiques, Suzou s'évertuait à éclaircir les paroles de crainte, qui étaient tombées dans ses oreilles, un soir, en portant ses tourtes au fournil. Tandis que de son côté, en allant de borde en borde, et en parcourant en tous sens le finage, Lionard s'employait à découvrir où en étaient exactement les affaires de Me Laitue, le notaire.

Et ainsi ils apprirent ensemble que le petit clerc avait été renvoyé de l'étude, que les trois domestiques de la maison étaient réduits à deux, que le tilbury avait besoin de réparations et de peinture qu'on ne lui offrait pas, que le maréchal se plaignait d'une note impayée.

A ces révélations, la Suzou fut la première à prendre peur; elle rumina longuement dans sa cervelle de femme sur le parti qu'il convenait de prendre, et finalement, affolée et résolue, s'en ouvrit un jour à son homme :

—Lionard, fit-elle en clappant de la langue et hochant de la tête, chez notre M. Laitue, ç'a m'a tout l'air de se gâter : il faudrait retirer notre argent.

Lionard, auquel devait tout naturellement incomber le soin de la démarche, ne se souciait pas autrement de la faire; quel motif invoquer pour ce retrait d'argent ? Il avait été régulièrement payé du revenu; tout le monde savait qu'il était bien dans ses affaires. Il fallait donc paraître, selon la vérité, tenir en suspicion Me Laitue, et cela le gênait. Sans compter que tout cet émoi était peut-être injustifié, et que douze pistoles par an, c'était, ma foi, bon à toucher. Les écus retirés iraient trouver leur cachette, parmi les grains d'avoine, et désormais, comme des arbres morts, ne porteraient plus rien.

—Ta ! ta ! ta ! bougonna-t-il. Il y en a bien d'autres que moi, pas plus bêtes, qui ont des sous dans l'étude !

Et il fit valoir que le petit clerc semblait bien étourneau et ne devait pas servir à grand chose; que Me Laitue, ayant marié ses deux filles, restait seul avec sa femme et n'avait plus besoin de tant de domestiques; qu'il achevait sans doute d'user son tilbury pour s'en payer ensuite un qui serait tout neuf, et que le maréchal au fond n'était qu'une mauvaise langue.

Mais la Suzou, de plus en plus pressante et tracassée, revint maintes fois à la charge, et Viozolange, de guerre lasse et en fin de compte assez peu tranquille à son tour, résolut d'aller trouver le notaire.

Il arriva chez Me Laitue un matin, en commençant sa tournée du bourg, planta ses deux mules à la porte et entra dans l'étude, assez ennuyé.

Dans son embarras à aborder tout de go l'objet de sa visite, il se mit à parler d'autres choses : des menaces de guerre, de la rumeur qui s'en faisait dans le pays, de la recherche et de la rareté de l'or, tournant autour du pot et traînant en longueur, tellement que le tabellion, qui avait un contrat à passer ce jour-là et était occupé à préparer ses actes, finit par s'impatienter et coupant au plus court :

—Je suis très pressé, aujourd'hui, Viozolange; dis-moi ce qui t'amène.

Viozolange, tout intimidé, aurait peut-être encore biaisé ou même, cédant décidément à ses hésitations, rengaîné son discours, si, dans un rayon de soleil aux poussières dansantes qui venait du jardin, le visage de Me Laitue ne lui était apparu tout à coup vieilli, préoccupé, chagrin, jaune et ridé comme une figue sèche. Cette étude, qui sentait le moisi, lui sembla du même coup respirer une odeur de misère. Et tout cela vint le fortifier à propos dans l'idée que les inquiétudes de la Suzou, après tout, pouvaient être fondées; on avait vu des choses plus extraordinaires !

Aussi bien, enhardi, il laissa sans peine échapper ce qui depuis si longtemps lui démangeait la langue :

—Les femmes, maître Laitue, vous savez comme c'est : toujours peur que la terre leur manque ! Or, figurez-vous que la mienne s'est piqué dans la tête que si on avait la guerre avec l'Allemagne... Et patati et patata !... Bref, elle n'en mange plus, elle n'en dort pas. Et pas à essayer de la raisonner : elle veut retrouver ses écus.

Le notaire parut avoir une minute d'hésitation et fronça le sourcil. Puis :

— Peuh ! La guerre avec l'Allemagne ! fit-il; et, dédaigneux, il haussa les épaules.

Trouvait-il sa raison ridicule ? Le jugeait-il benêt de céder aux lubies de sa femme ? ou bien, non dupe du mensonge, avait-il percé sa malice ?

— Enfin, dit-il en se levant, tu tombes bien, Viozolange; j'ai précisément mille écus qui me sont rentrés hier. Un autre ne sera pas fâché de profiter de ton bon placement.

Et il alla à son coffre-fort, qu'il ouvrit lentement, espérant peut-être que Viozolange réfléchirait pendant ce temps et reviendrait sur sa détermination. Mais le meunier, content de penser qu'il allait enfin entrer en possession de ce fruit de toute sa vie, qu'un instant il avait cru perdu, se maintint en silence. Et Me Laitue, ayant retiré du coffre la corbeille à compartiments où était rangé son argent, lui compta, en billets et en or, ses trois mille francs sur la table, sans que l'autre manifestât d'autre sentiment que sa joie.

Les yeux éblouis et dorés comme par le reflet de cet or, la main heureuse, Viozolange prit en tremblant cette petite fortune, la recompta à son tour avec application, non sans difficulté, et la rangea dans la grande bourse de cuir qu'il avait apportée. Puis, toujours silencieux et toujours appliqué, il laça la bourse soigneusement, la mit au chaud sur son cœur, entre sa chemise gonflée et sa peau broussailleuse; enfin, se levant et ayant pris congé du notaire, il alla rejoindre ses mules.

Quand il regagna Vertaugy sur le coup de midi, ayant un peu écourté sa tournée, ce fut Suzou qui fut contente ! Tout le temps de la matinée, tic tac, tic tac... le moulin lui avait chantonné aux oreilles : "Adieu les écus, mille écus !" Menteur de moulin, que chantais-tu là ?... Est-ce qu'à son tour elle ne pouvait pas les voir, les compter, les palper, ces écus, ces billets ? Tout n'était-il pas bien en vie de ce que le moulin lui disait mort ? Il lui sembla qu'avec son argent son cœur ressuscitait. Et, toute la fin de la journée, elle couvrit de sa voix joyeuse la voix taquine du moulin.

Cependant les pièces d'or avaient rejoint au grenier le bahut à avoine; cependant le papier de banque avait été couché dans un vieux portefeuille, sous des piles de draps. Les jours passèrent : aucun fait nouveau ne vint donner créance aux soupçons que les Viozolange avaient nourris contre Me Laitue. Si bien que Lionard, le premier, commença de s'impatienter à voir que ses économies ne lui rapportaient plus d'intérêt. Que faisaient-elles chez lui, sinon courir le risque d'être volées ? Cela durait depuis déjà trois mois : trois bonnes pistoles perdues ! Tout bas, puis tout haut, il vint à accuser sa femme, qui avait pris peur si vite et si à la légère. Suzou, de son côté, se faisait bien en elle-même quelques reproches sans l'avouer. Il se fâcha; elle n'osa pas se rebiffer. Comme terrain de conciliation, ils cherchèrent ensemble, sans le trouver, quel emploi utile on pourrait bien donner à cet argent, dont la présence leur pesait. Un de leurs voisins ne demandait qu'à emprunter; mais il avait déjà pas mal de dettes pour un tout petit bien ! Un autre offrait de le leur prendre en première hypothèque; mais il aurait fallu pour cette inscription l'office du notaire !

Ne valait-il pas mieux retourner tout bonnement chez Me Laitue et, sous prétexte que la Suzou, heureusement, avait changé d'idée, le prier de reprendre l'argent pour le placer ? Justement, dans l'intervalle, la situation politique s'était détentue : l'or, mis en réserve depuis quelques mois, circulait de nouveau. Cette circonstance, jusqu'à un certain point, ne pouvait-elle pas justifier la démarche ?

Viozolange reprit donc un matin le chemin de l'étude, l'estomac chargé sous la chemise du poids de ses économies, de nouveau, fit attendre ses mules à la porte, remit en cause la Suzou et implora du notaire qu'il voulût bien se charger comme devant du soin de ses affaires. Il fit, pour plus de sûreté, accompagner sa supplique d'une paire de poulets en offrande, que la meunière avait choisis tendres et gras entre tous, bien en chair, forts en plumes, et même quelque peu chaponnés.

Me Laitue, heureux d'accepter argent et cadeau, sourit finement dans sa barbe et se contenta de répondre :

—Cette fois, du moins, je crois que c'est pour longtemps, Viozolange !

Ce fut pour longtemps, en effet.

Huit jours après, le notaire prenait la fuite, laissant deux cent mille francs de créances impayées. Les mille écus de Viozolange servirent au voyage, ainsi d'ailleurs que les chapons.

THE OTHER SIDE OF THE MEDAL

To the English readers — News and information the press and the news agencies at large hide from their patrons.

NEWS LETTER OF THE FRIENDS OF IRISH FREEDOM NATIONAL BUREAU OF INFORMATION

LLOYD GEORGE'S EXTREMITY

Oppressive legislation, armed occupation, tireless propaganda, and the hoax of a Bill for "better government" have failed, one and all, to bring victory to England's war on the Irish people. The duly elected Ministers of the Irish Republic calmly asked the world to accept gislation of English imperialists and established a government in Ireland acknowledged and functioning solely by the consent of the Irish people. To save itself from the laughter of the world, which was not slow to appreciate the situation, the military terrorism of the imperial military forces in Ireland, at no time inactive, was redoubled. England exerted all her might to crush out of existence what was purely a matter of principle. She calmly aske the world to accept frightfulness as a reputable method of government. But her Prime Minister did not forget the attack by propaganda and hoax. Accordingly, he brought forth a "Bill for the Better Government of Ireland", spent a large amount of his taxpayers' money in advertising it as the very thing which the Irish people most wanted, and, on an "Appointed Day", launched it against Ireland. Mr. Lloyd George and his Bill have been ignored by the Irish Republic. His defeat at the hands of the Irish people is complete. The hoax has not worked. The alternative to the acceptance of the Bill has been announced as Crown Colony Government — that is, exactly the kind of thing which Ireland had been suffering for the past months with, perhaps, an extension of the martial law areas. But the English Prime Minister has already publicly admitted that his reign of terror in Ireland has been a failure. His remaining weapon against the unassailable right of national freedom is one which has already failed him.

* * *

This paper is glad to see in the current issue of Pearson's Magazine an article which well emphasizes an altogether too little discussed factor in the present English Occupation of Ireland. Its author, Warre B. Wells, points out that, "by practical demonstration", the Irish Republic has "shown that the Irish people could not only set up and work effectively the machinery of government, but that, in doing so, they were supported by all classes of Irishmen. Their governmental institutions enjoyed a popular sanction which was denied to the British administration in Ireland. * * * The credit they won was not confined to Ireland. In foreign countries, this constructive work was accepted at its real worth. The Irish people were admitted to have the ability, as well as the will to govern themselves. * * * Force had contributed comparatively little to this result. It was due chiefly to the Sinn Fein policy of defeating Imperial authority in Ireland by the simple process of ignoring it and setting up, inside its framework, a rival authority deriving its power wholly from the consent of the people."

* * *

As the NEWS LETTER has repeatedly pointed out, the Republic established by the consent of the Irish people has been making the British Imperialists ridiculous in the eyes of the world. There is no question that Ireland has been winning her fight. Brute force is England's only weapon, and, in the words of the article quoted above, "it was decided to wrench the issue back to a contest of force." England could not impose a government on Ireland and she is therefore attempting to prevent the functioning of the government which is sustained by the will of the people. The Black and Tans may have set Irish Republicans "on the run", but, despite the reign of military terror, the government established by the will of the Irish people is the only one which exists in Ireland today. As Mr. Wells points out, "the only alternative to government — or attempted government — by force is a government by consent. The facts of the situation have got to be faced. It has to be conceded that Ireland is a nation, the great majority of whose members desire and have a right to demand that their nationhood shall be recognized and respect paid to it."

* * *

As a further example of the kind of warfare Lloyd George is conducting in Ireland, the fatal shooting of a woman, nearly 80 years of age, named Mrs. Foley, is reported from Carriglea, near Dungarvan. She was gathering firewood in a grove by the roadside when a lorry passed with Crown forces. It is said, according to the official excuses, a man was seen running away. On his failing to answer a cry of "Halt", a shot was fired, and struck the poor woman, who succumbed to her injuries within a few hours.

* * *

The appointment of Sir Edward Carson as Lord Justice of Appeal, a political honor no little prized in England, will come as no surprise to those who remember that the erstwhile Galloper Smith is now Lord High Chancellor. To the political cynic, it may be interesting to note that these and other gentlemen among the famous Covenanters of Ulster, who were once "persons in rebellion to the King", are now recipients of the highest honors under that very Crown, because their rebellion happened to be a useful pawn in the English political game of the moment.

Irish Journal on Northern Elections

If ever a Pyrrhic victory has been achieved Lord Carson's covenanters have achieved it, and Sir James Craig, like the King of Epirus, after his success at Asculum, would be justified in exclaiming: "Another such victory and we are lost." It is not good for Ulster any more than for Ireland as a whole that the country should be divided. Sir James Craig, who is endowed with common sense, must realise now that the heat of the electoral conflict is over, that while unrest and discontent prevail in 26 counties—while waste and ruin and decay represent the condition of affairs outside the six-county area—the Northern Parliament, burdened with an exceptionnally heavy tribute to the Imperial Treasury, and handicapped with financial conditions that expert opinion believes must lead to bankruptcy—there is little probability of attaining either stability or progress.

The elections in the Northern Parliament being completed, inspired paragraphs are appearing in the Press as to the course that the Government intends to pursue in the immediate future. Though the story that 50,000 additional troops to reinforce the Crown forces in this country has been denied—economy being said to limit a huge effort in that direction—still, it is asserted that reinforcements are coming, but in lesser numbers. Further, it is stated that the question of placing the whole country under Martial Law is being considered. Furthermore, it is alleged that in the event of the Southern Parliament not coming into being, the suspensory clause of the Government of Ireland Act sets up what is equivalent to Crown Colony Government, which places additional powers in the hands of the Military Commander, and there are rumours, too, of the creation of a system of block-houses, a comprehensive system of searches of town and country areas, naval cooperation in military operations, and other measures on a large scale, particularly in the South. Presumably this forms part of the crusade that Sir Hamar Greenwood recently declared was more important than Home Rule. Meanwhile, the Government seems still to cherish the hope that the leaders of Sinn Fein will make some offer relative to the conference that Mr. George suggested, though the Premier has not receded, and apparently does not intend to recede, from the preliminary conditions he laid down. The feeling in official quarters appears to be—if the inspired paragraphs to which we allude represent the Government's real attitude—that some form of agreement may yet be reached on the basis of the Partition Act (possibly with an extension in the direction of fiscal autonomy), but if Sinn Fein refuses to meet the Government on the conditions laid down by the Premier, and the Southern Parliament does not materialise, the more severe measures contemplated will follow in due course.

The situation, therefore, no matter how it may be viewed, is not hopeful, or calculated to make the victorious Ulster impersonators jubilant if they could only see a little beyond their prejudices.

From *The Cork Weekly Examiner.*

Paying way

COUNTY COUNCIL DOES WITHOUT GRANTS.

On his re-election as Chairman of Dublin Council on Monday, Mr. H. J. Friel said they had come into office under circumstances of no little difficulty and it was certainly a matter for which he had reason to express congratulation that they had surmounted those difficulties successfully.

It was a notable and agreeable reflection that every single contributory body in the county found itself in a satisfa tory position, so far as their dealings wit that Council was concerned, and were paid in full for 1920-1921. In the old days grants were available, and to-day they we e not, but despite that, they were able to pay in full solely and entirely owing to the exercise of economy in their various departments hear. hear.

Mr. James McNeill was re-elected Vice-Chairman.

REPORT OF A COURT-MARTIAL

Freeman's Journal.

The death of District-Inspector McGrath, R.I.C., at Kilshrewley, Co. Longford, on January 7, was recalled at a Field General Court-martial in Dublin City Hall on Tuesday, when John Jos. McKeown, of Ballinalee Co. Longford, stated to be a Commandant of the Irish Republican Army, was charged with his murder.

Mr. J. Bewley (instructed by Mr. Michael Noyk) appeared for the defence.

Accused declared, when asked to plead, that he was a soldier of the Irish Republic and had committed no offence against the National law. Entering a protest against being charged with murder, he pleaded "Not guilty."

The story of accused's at empted escape, and recapture on March 7, when he was wounded was relateo by another Crown witness. A member of an escort who took charge of MacKeown at Mullingar Station.

On the way to the barracks he escaped, was wounded in the chest with a revolver shot, and recaptured, the witness stated. He was taken to the barracks, where he asked for a priest and doctor, who were called in. After they left accused was sitting on a form near the window. He appeared very weak and pale, and was apparently in a dying condition.

"I FIRED A SHOT."

The accused made a statement after the priest and doctor left, saying (witness stated): "I shot District-Inspector McGrath. I was in the kitchen of the house. I had a revolver in my right hand and a bomb in my left. When the District Inspector knocked at the door I opened it slightly and fired a shot at the District Inspector. I threw the bomb at the police, and then ran away."

The witness went on to say that the accused told him that he escaped and one of the police followed and kept firing at him. When his ammunition was gone he went away. The accused then said that he went to where the D.I. was dying, and he whispered an Act of Contrition in his ear.

MacKeown further told witness that he was the leader o an ambush at Ballinalee.

MacKeown was handcuffed when he escaped from an escort of 18 or 20 police, witness stated in cross-examination. Some of the police followed and fired at him.

"A MURDERER."

The Crown case having closed, the Judge Advocate asked the prisoner if he had any statement to make. "Yes," he replied, and asked that the handcuffs should be removed from his wrists while he was speaking.

The handcuffs were then removed, and MacKeown, standing up and squaring his shoulders, addressed the "officers and gentlemen of the courtmartial."

At the opening of the Court that morning he told them he was an officer of the Irish Republican Army and claimed the treatment due to an officer, he said. But they were there not to try him as an officer, but as a murderer—and why? It was because he took up arms in defence of his native land.

"PRIVILEGE OF ALL NATIONS."

Defence of one's native land had ever been the privilege of the peoples of all nations, and all nations had demanded the service of their sons in their defence, as a right. He took his stand on that principle, which had been fully approved by the people of Ireland, and he was glad to feel that in carrying out his duties to his country he had always acted in accordance with the usages of war. The acts committed by him and the officers under him could stand any test by an impartial tribunal. The prisoners who had fallen into his hands had been treated in a fair way. The wounded had been treated to the best of their ability. Some of these prisoners were now going to be asked to prove that, not that any punishment which the Court intended to inflict should be mitigated, but just to show his words were true.

The treatment he had meted out to the Crown forces was different from what he received when wounded in Mullingar. He broke away from the police—he did not deny it—and many of them were knocked down. They opened fire on him—the fortunes of war were against him, and he was struck down. As he was on the way to the barracks he was beaten with rifles. In the day rooim in Mullingar barracks, he was called a murderer, it could be understood that there would be a hub-bub when it was said in his presence, "MacKeon, the murderer, is in."

The Court was trying him for the murder of Mr. McGrath, District-Inspector of the R.I.C. On that occasion he was in a small labourer's cottage, having called there only a few minutes previously, and it was surrounded by this Crown force—an alien force.

ODDS AGAINST HIM

There were two very old ladies in the house, and, naturally, it would not be reasonable or right for him to start a row inside. So he rushed out on the street and met them, even though the odds were heavily against him. The D.L. had a revolver and the other ranks had rifles at the ready. Fire was opened simultaneously by both sides. After the first exhange he noticed that the officer had fallen and that his men were running away down the road. "All," he proceeded. "I wish to emphasise is that I fired at enemy forces, not at any particular person—I fired at them as they appeared before me. Two sergeants swore that they fired at me. The officer was between those men and me, and is was as reasonable to suppose that the officer was killed by one of them as by me. He simply fell in the fight."

The accused further said it was alleged that he made certain statements at Mullingar. He did not know if he made them or not.

"I CRAVE NO MERCY."

"I am not," he went on, "guilty of the foul offence of murder, and the people of Longford, who have elected me and the men and the officers with me, believe and know that. They have full confidence in me, and I take this opportunity of thanking the people of Longford for their confidence in me. That confidence is my justification, as it was my authority for what I have done. I wish to pay a tribute to the gallantry and loyalty of the comrades who fought by my side They have stood up to superior numbers and equipment and they have come out victorious. From you I crave no mercy, but as an officer of the Irish Army I claim the same right as I would be prepared to give you if you felt into my hands. If you don't give me that right, and if you execute me instead, then there is one request that I make.

"It is", he went on, "that you give my dead body to my relatives, so that my remains may be laid to rest amongst my own."

The handcuffs were now replaced.

CADET WITNESS FOR DEFENCE.

A cadet of the Auxiliary Division, called for the defence, stated that he was in the ambush at Ballinalee on February 2. The fight went on for some time, and eventually the Crown forces surrendered.

Witness spoke to accused at the surrender and asked who was in charge. Accused said, "I am; Commandant McKeown, of the Irish Republican Army."

Defending Council — After the surrender did the Commandant say anything about the fight?

Witness — Yes. He congratulated me on the fight we put up, and said he was sorry that we had so many people hit.

With regard to your wounded—what about them? — I asked who was in charge for the purpose of dressing the wounded, and accused said he would have them attended to. Some of the Republicans proceeded to attend to the wounded. Some of the wounded called for water, and accused sent men for water to a neighbouring house.

Did you see any of his men attempting to commit an act of violence on any of your party?—One of the man went to strike me on the face, and he was stopped by the accused, who said he would not allow any of our party to be attacked when wounded or unarmed.

The decision will be promulgated.

ORANGEMEN AND PROTESTANTS

Seumas MacManus.

There is so much misapprehension in America regarding the term "Orange" that the fact should be emphasized that the terms Orange and Protestant are not remotely synonymous. Less than one third of the Protestant population of the North of Ireland is Orange—and hardly any of the Protestants in the other three provinces. The Orange Society is a secret oath bound Society of intolerant Sectarians, who consider that the highest ideal of religion is to hate their neighbor and curse the Pope. Their respectable co-religionists, disgusted with the Orangemen, are particularly bitter against the Orange mob—but most of them are held in terror by the aforesaid mob.

A PROTESTANT'S EXPER ENCE

After the recen elections in Belfast, The Irish News published a letter from a prominent Protestant showing how he was used by Orange intimidators who mistook him for a Catholic when he approached the polling booth.

"When I got into Saunders Street, Belfast, a dense crowd gathered round me. I was then set upon, and knocked down. I received several blows in the face and was then asked was I a Catholic. I said I was not, and they tore open my collar and shirt to see if I wo e scapulars. During all this time I was still being beaten. Then someone who appeared to be a Unionist agent, and wearing a Unionist badge, came over and asked me was I sure I was a Catholic. I said again I was not. Then he gave me a limited amount of protection, and, followed by a large crowd, I was put on board a tramcar and got away. If I were a Catholic, I believe I would have been killed. I do not say what happened to the two voters who accompanied me. After I had been kicked, two police with rifles came on the scene, said it was a shame, and went away again."

Major Compton Smith's Farewell letter

It is one of the worse ironies which add so infinitely by their apparent unreason to the horror of the Irish situation, writes Mr. Stuart Hodgson in the "Daily News," that it should have been Sir Hamar Greenwood who has published to the world the last letter of Major Compton Smith.

"I leave my cigarette case to the regiment, my miniature medals to my father, and my watch to the officer who is to execute me, because I believe him to be a gentleman, and mark the fact that I bear him no malice for carrying out what he sincerely believes to be his duty." It is necessary to go back to the story of Capt. Oates stumbling out into the snow to save his companions to find another example of a leave-taking quite so gallant and quite so touching.

SIR EDWARD CARSON

Sir Edward Carson's appointment to the $30,000 a year post of a Lord of Appeal, with a seat in the House of Lords, marks his disappearance from that political arena in which he has played so very disturbing a role for the last thirty years or more. For as Lord Carson he will by nature of the judicial impartialiby imposed upon him as a member of the highest appellate tribunal of the land be debarred from taking any active part in the partisan discussions of that upper chamber of the Legislature to which he has now been elevated.

With most lawyers elevation to the office of a Lord of Appeal, with its peerage and its salary of $30,000, would mean the crowning of an extremely successful professional career. In Carson's case it signalizes a bitter disappointment. An extremely ambitious man, the climax of his aspirations was the Premiership of the realm. But his brief term of office as Attorney-General and then as First Lord of the Admiralty, during the war, furnished abundant evidence of the fact that while a marvelously successful lawyer and a resourceful politician, especially when in the Opposition he possessed no real knowledge of or genius for statesmanship, and none of the administrative qualities needed for the Cabinet executive of a great Government department.

WAS NOT FITTED FOR MINISTERIAL POST

His amazing and fantastic proposals put forward while First Lord of the Admiralty were sufficient to prove, alike to friend and to foe, in the most convincing fashion that he was totally unfitted for the position of Minister of the Crown and that it was idle to dream of him as a possible Premier.

Carson seems to have become convinced of this himself, and when Ulster accepted the form of home rule in which it has been offered to Ireland by the Lloyd George administration — that home rule which he had so solemnly pledged himself never to accept in any shape or form—he felt that his political career had come to an end.

Although he has until now been sitting in Parliament for an Ulster constituency, namely for the city of Belfast, he is not an Ulster man. He is wholly free from that religious bigotry which is so intense in the North of Ireland. His brogue is not that of Belfast, nor yet of Dublin, but that of Galway, where he was born and spent most of his childhood and boyhood, and where he may be said to have imbibed it with his mother's milk. For his mother was one of the Lamberts of Castle Ellen, Athenry, County Galway, and his manner, his speech and his appearance, with those melancholy eyes and saturnine face and humorous mouth, are far more suggestive of Galway than of any other county of the Emerald Isle.

That he has been the stumbling block, nay, even the principal obstacle, to the autonomy of Ireland is so well known that it need not be repeated her. His admission to the Coalition Cabinet in 1915 destroyed the faith of all Irish on both sides of the Atlantic in the pledge of Premier Asquith to put into force the home rule law which had been enacted by both houses of Parliament in the summer of 1914, and that had received the sign manual of the sovereign in the face of the fiercest opposition of Carson. That is why his retirement from the political arena now shows that Irish self-government in becoming an established fact.

Dail Eireann's emphatic denial

The Publicity Department of Dail Eireann, on Saturday, issued the following statement for publication in reference to Trinity Week :-

A statement has appeared in the public Press to the effect that Trinity Sports had been abandoned in consequence of a threatening letter received by the Provost of Trinity from the I.R.A. If any such communication was received by the Provost it was a forgery. The authorities of the Irish Republican Army have not prohibited the holding of the sports. We desire to state expressely that the authorities of the Irish Republican Army do not send "threatening letters." Any person who receives threatening letters purporting to come from the "I.R.A." may safely rest assured that, whether they emanate from some anti-Irish body or from private individuals, they do not come from the source from wihch they purport to come.

The "accomplished fact"?

The newspaper, Liberal and Tory, at the time of writing are doing their best to invest the opening of the engregious Belfast "Parliament" with as spacious an appearance of importance and realty as a complete suppression of the fundamental facts of the Irish situation made possible. The result is of course not very impressive. There was much talk about the "accomplished fact". Time will, however, soon show whether Craig's circus is an accomplished fact or only just one other Act of repression by the English Parliament —or rather by the Coalition section of it—with the object of riveting the shackles on the Irish Nation. The London leader-writers should wait and see. These scribes, however, still seem to entertain such a superstitious credulity in the power of the printed word to dope even a spiritually and intellectually emancipated people like the Irish, that in face of the plain facts of the situation they go on hoping against hope that their idle incantations will have some "magical" effect on Ireland.

PRIESTS SENT TO PRISON

Two County Clare priests, Fathers Gaynor and McKenna, have been sent to prison for six months on the charge of having seditious documents in their house—documents regarding the Dail Eireann. There are now about a half score Irish priests in jail and in internment camps. The number of murdered priests is three, Canon Magner of Dunmanway, Father Griffin of Galway, and Father O'Callaghan of Cork City. At the court martial trial Fathers Gaynor and McKenna deserihed how the soldiers who arrested them indulged in gross sacrilege, jeeringly handling the sacred objects of the church.

These acts of sacrilege on the part of the soldiers are becoming rather common. The "Special Constables" of the North, sworn in from among the Orangemen, are indulging much in it. A sample is the newspaper report describing how, when worshippers were worshipping at the church in Claudy, County Derry, a band of Specials invaded the place. One of them keeping on his hat like the others, and smoking his pipe, ascended the altar, opened the tabernacle, ransacked it, took out and contemptuously handled the chalice, and then went through the mock displaying of imitating the priest saying Mass. When we reflect that these are the gentlemen with whom Premier Sir James Craig will force "law and order" upon the minority in Carsonia, we may appreciate the state of feeling among that unfortunate minority.

Seumas MacManus.

Ulster bigotry armed by government

Most Rev. Dr. MacRory, Bishop of Down and Connor, dwelt at length on the appaling position of Catholics in Belfast, in the course of an interview.

His Lordship began by declaring that he hesitated about saying anything lest his words might do more harm than good. He hated all quarrelling, especially quarrelling in the name of religion. He regarded the feuds and riots in Belfast between Catholics and non-Catholics as a disgrace to Christianity.

BIGOTRY GROWING

His Lordship then went on to say that the condition of the city was deplorable. Unemployment was painfully widespread, riots of almost daily occurrence, and religious bigotry, he feared, was growing in intensity, and there was no security for human life, as was made only too clear by the tragic events of a week ago, and many similar tragedies during the past few months.

TO SUCH A PASS!

To such a pass had the policy and methods of the British Government brought a city which ought to be a peaceful home of industry, his Lordship commented.

"Does your Lordship consider," asked our representative, "that the Catholics ofBelfast are in any worse condition than their neighbours ?"

"I consider", replied his Lordship, "that the present condition of Catholics in this city is simply intolerable. Thousands of men had been expelled from their work nearly a year ago, their houses burned, and their furniture burned or looted, and they and their families — in all nearly 30,000 souls—had been forced to subsist during the past ten months on the generosity of the civilised world.

THE "SPECIALS"

They had also been, as far as possible, disarmed, and they were left largely at the mercy of the special constables, who differed entirely from them in religion and politics, and who patrolled the streets at night fully armed, some of them in uniforms, some in civilian clothes.

Considering the acute religious and political differences for which Belfast is notorious, his lordship said he regarded this arming of one section of the people against another as one of the most iniquitous and indefensible things of which any Government could be capable.

THE "PARLIAMENT".

Asked if he thought the new "Parliament" was likely to be a success, Dr. MacRory said he had no desire to pose as a prophet, but didn't mind saying that he could not see how either the little "Parliament" or the city of Belfast could flourish if the rest of Ireland stood firm against them.

A few politicians and placemen would benefit, perhaps, but the great business carried on by Belfast with the rest of Ireland was face to face with ruin, nor was it merely th business with Southern Ireland that might suffer. He was aware that many people believed that the great staple industries of Belfast—ship-building, ropemaking, the linen industry, the foundries—were independent of every attempt at a boycott.

He believed that this was true to a certain extent, but only to a certain extent. He understood the Belfast shipyards turned out much shipping for the Catholic States of South America, and that a large quantity of Belfast linen and ropes also found a market there, and he was informed that the foundries of the city did a great deal of work to the order of Catholic Belgium and France. Hence it was quite possible, if Belfast persisted in refusing to come to any terms with the rest of Ireland, and persisted in victimising its Catholic citizens, that a good deal even of ts foreign trade might be hit. But he hoped it would never come to that for he wanted to see Belfast as well as any other part of Ireland prosperous and flourishing.

This he firmly believed it could never be under the new conditions, and for this and many other reasons he was steadfastly opposed to Partition and to this new "Parliament"

CROWN FORCES ACT LIKE BLACKHAND

Archbishop Clune of Australia, who during the World War signalized himself by his wonderful recruiting activities—and who last December came into the limelight again when as intermediary between Lloyd George and DeValera, he had practically arranged for a truce in Ireland (till Lloyd George, at the last moment, went back upon his word)—this Archbishop, now returned to Australia, addressed a great meeting in Melbourne upon the subject of the Atrocities in Ireland. His words, printed in the Melbourne papers, are important, and tell of some of the fearful tortures and murders committed there by the Crown forces, giving fearful instances which he said he had drawn to the attention of the Prime Minister and other Cabinet members—yet he said many of the Australian public will not believe that such things could happen.

"I do not blame people for not believing," he said, "I would not have believed it myself had I not actually witnessed what took place. I have and you have read of the Black Hand Society in Italy and Sicily. I cannot give you a better illustration of the forces in Ireland than the Black Hand and secret societies there. They had a list of names of persons who were to be murdered, and whenever one's name got on that list that person disappeared. You have the same in Ireland. Forces of the Crown are going around at night with blackened faces and false moustaches assassinating and killing all those whose names are on that list. (Shame.) That has been going on since the start."

The domestic question

Mr. Chamberlain said Mr. O'Connor expressed the hope that the Dominions representatives might raise a dicussion upon Ireland. His principal hesitation about making a suggestion of that kind himself would be lest the invitation to the Dominions to meddle in Britain's domestic affairs would be taken by them as the first step on Britain's part towards attempting to meddle with theirs.

But if they desired to do so, and certainly if they were no better informed about the law which established the present Government for Ireland than Mr. O'Connor, he thought such a discussion would be very valuable. The hon. member implored them to give Ireland Home Rule.

GREATER THAN ANY OTHER!

They had given Home Rule to Ireland (cries of "No, no," and an hon. member: "Partition is not Home Rule") more liberal than had ever been proposed before in any of the Bills from Mr. Gladstone's downwards.

If, as he could not believe, the Dominion representatives thought that Mr. O'Connor gave a correct picture of the prospects of government in Ireland, the powers of the Irish people to manage their own affairs, then indeed a discussion would be very interesting and illuminative.

AN IMPERIAL QUESTION

Col. Wedgwood (Lab., Newcastle-under-Lyne) said the Leader of the House was wrong when he jeered at the idea of bringing the Irish question before the Premiers' Conference. When the right hon. gentleman suggested that it was a domestic question, and when he suggested that the Dominions themselves might resent the British Government's interference in their domestic questions, he missed the whole seriousness of the Irish situation.

The Irish question was not a domestic question; more than any other question it was an Imperial question; and if there was one matter more than another which should come more directly before any conference of the Dominions, it was surely that of adding a new Dominion to take its place in that conference.

THE FREEMAN'S EDITORIAL COMMENT FOLLOWS:

THE "DOMESTIC" QUESTION

Was there ever a more absurd hypocrisy than that the Irish question is "a domestic question ?" All the peaceworkers in the United States, who are labouring to remove for ever the possibility of war between the Republic and Great Britain, plead to have the obstacle removed. Their plea is treated as an impertinence. Now it is the turn of the Dominions. General Smuts holds that if Ireland is not satisfied the maltreatment of Ireland will destroy the Empire. He is not entitled to speak. He is interfering with British domesticity. He knows that his own difficulty in securing the allegiance of Dutch Africa to the Empire is enormously increased by the spectacle of what that Empire means in Ireland. All his eloquence is wasted in the endeavour to prove that the Empire which the study Dutch Boers are invited to support stands for justice and liberty. To the Canadian statesman any question that disturbs or imperils the good relations of the British Empire and the American Republic is a question of life and death. But Mr. Meighen has no locus standi in discussing "the domestic question", which if it were really domestic, could have no imperial reactoins. No one need ask Mr. Hughes what the Irish question means in Australia. It defeated him and destroyed his policy in the most perilous crisis of the Great War. Its disturbing influence has been intensified since, and he has had to put limitations on Australian liberty in the endeavour to combat its effects. And when Mr. T. P. O'Connor suggests that Imperial statesmanship should be consulted, Mr. Austen Chamberlain trots out the old tag, and points it with a cheap sneer. The Irish question is not a domestic question; that it is imperial in its essence, and international in its significance, is clear to all the world.

LA QUESTION RANCÉ

M. Julien Benda a placé une préface très intéressante et fort bien venue en tête de la *Vie de Rancé* qu'a rééditée la librairie Bossard. Bien qu'il ne soit d'ordinaire pas tendre pour le romantisme, M. Benda s'indigne du discrédit où est tombé auprès des critiques patentés un livre qu'il considère comme un des chefs-d'oeuvre de Chateaubriand et de notre littérature. Et il n'est pas le seul de cette opinion. M. Barrès, qui a nommé la *Vie de Rancé* dans un des beaux passages du *Greco*, M. Beaunier, qui lui a aménagé une place d'honneur dans ses *Extraits* de Chateaubriand, M. Vandérem, qui en a conseillé, comme bibliophile et comme critique, une édition de luxe à M. Helleu, et qui lui a consacré quelques pages enthousiastes dans *la Revue de Paris*, en parlent avec la plus grande dévotion.

Ce mouvement de hausse est assez récent. Faguet déclarait le style de *Rancé* franchement mauvais. Jules Lemaitre est à peu près du même avis. Et Sainte-Beuve ? "Véritable bric-à-brac que cette *Vie de Rancé*, dit-il; l'auteur jette tout, brouille tout, vide toutes ses armoires." Et M. Benda, à qui j'emprunte cette citation, y ajoute: "Ainsi s'écrie Sainte-Beuve, dans un article anonyme de la *Revue Suisse* (celui qu'il signa dans la *Revue des Deux Mondes*, et inséra dans les *Portraits contemporains*, est au contraire un dithyrambe); Sainte-Beuve pratiquait la critique et l'hypocritique". Le jeu de mots n'est pas mauvais; mais je laisserai à l'homme intègre qui n'a pas dû tondre parfois de la largeur de sa langue le pré de l'hypocritique le privilège de s'indigner contre Sainte-Beuve. Il était alors reçu familièrement chez Mme Récamier, approchait de près le grand homme, et ce poste d'écoute ne pouvait se garder au prix de quelques dithyrambes qui allaient moins à René qu'à la dame de l'Abbaye-au-Bois. La critique des contemporains est une danse des oeufs. S'il y avait sur les bords du Léman quelques roseaux auxquelsSainte-Beuve pouvait confier que le roi Midas vieillissait, ne les lui envions pas. N'oublions pas que Sainte-Beuve était le collègue de Chateaubriand à l'Académie (il y entra l'année même de *Rancé*) et que, le discours de réception une fois passé, il n'est pas d'usage entre académiciens d'échanger publiquement autre chose que des compliments. Combien doivent rêver au jardin secret d'une *Revue Suisse* !

Mais une ligne de son livre sur *Chateaubriand* nous donne la note juste. "Dans la *Vie de Rancé*, dit-il, ouvrage de sa vieillesse, et *où il avait moins la force de retenir son secret*, il a trouvé moyen de laisser à tout instant échapper les regrets les plus profanes, les plus en contradiction avec l'austère sujet. Il avait bu de bonne heure le philtre, et il n'a jamais voulu l'oublier.

"Ceux qui l'ont connu savent qu'il n'a jamais pu se consoler de vieillir, qu'il n'y a jamais consenti; il a pris la vieillesse comme un simple affront, et nul n'a mené si bruyamment le deuil de sa jeunesse; il était, à ce sujet, comme ces rois d'Asie, qui, de colère, déchirent leurs vêtements."

La *Vie de Rancé* est bien cela: à propos de Rancé un thrène désespéré de Chateaubriand sur sa vieillesse. Il est peu de femmes même qui aient regardé avec plus d'indignation la vieillesse comme une injustice et une damnation. Sainte-Beuve, qui faisait, pour lui seul, chez Mme Récamier et à l'Académie, d'impitoyables crayons du grand homme, me rappelle David dessinant à une fenêtre Marie-Antoinette sur la charrette qui la conduisait à l'échafaud. Et ce Chateaubriand nous apparaît en effet très vivant dans la *Vie de Rancé*. Mais c'est tout de même une singulière idée d'avoir écrit les Regrets de M. Chateaubriand sous le prétexte d'une biographie de Rancé, dont tous les traits demeurent dans le vague et ne décèlent jamais cet art du portraitiste dont Chateaubriand a donné ailleurs de si beaux modèles.

Ce n'est d'ailleurs pas à la psychologie de Chateaubriand que je m'intéresse ici. Ce que j'appelle la question Rancé est une simple question de style, comme la "question Taine" qu'a traitée Remy de Gourmont. De bons juges ne voient dans le style de *Rancé* qu'un pathos de mauvais goût, et d'autres bons juges n'en parlent qu'avec enthousiasme. Qui a raison? Quelle réponse faire à cette question: *Rancé* est-il bien ou mal écrit?

* * *

Je n'éluderai pas la nécessité de juger. Mais avant de juger, il faut ici comprendre, essayer de regarder ce style en lui-même, sans le ranger encore dans aucune catégorie de bon et de mauvais. Or il donne trois impressions très nettes.

D'abord ce style ne ressemble pas aux autres styles de Chateaubriand. J'emploie le pluriel. Car il existe chez lui une pluralité de styles qu'on ne retrouve au même degré que chez M. Barrès. Non seulement la *Vie de Rancé* ne nous rappelle pas la narration simple de l'*Itinéraire*, ni l'ampleur oratoire du *Génie*, ni les cadences arrangées des *Martyrs*, mais ses rythmes et sa construction ne sont pas ceux des *Mémoires d'outre-tombe*, dont on a pu la considérer comme un appendice. Ou plutôt, les formes qui dans *Rancé* sont ramassées en un petit espace, si elles se rencontrent dans les *Mémoires*, y paraissent neutralisées par la rareté, la distance, l'aération, le courant narratif. Car, si Chateaubriand a plusieurs styles, il est bien certain que les *Mémoires* les comprennent tous, et d'autres encore qu'il eût pu exploiter et utiliser.

En second lieu, bien que le style de Rancé nous paraisse plutôt qu'un style lâché, un style forcé, il n'en est pas moins vrai qu'il nous donne, tout aussi bien que le fond même de l'oeuvre, l'impression exprimée dans cette phrase de Sainte-Beuve que j'ai soulignée plus haut, que là "il avait moins la force de retenir son secret". Non seulement le secret de sa vie, mais le secret de son style, ou plutôt — n'exagérons rien — l'un de ses secrets de style.

Et enfin, ce secret de style qu'il ne retient pas, il se confond ici avec le secret même de sa vie, le secret triste et un peu ridicule de *Rancé*. Sainte-Beuve, observant malicieusement, de sa chaise chez Mme Récamier, Chateaubriand, lui voit lancer sur la jeunesse des regards furieux, s'indigner comme d'un outrage personnel qu'on ose être jeune, qu'on aborde et qu'on regarde la vie avec des yeux neufs, devant René qui vieillit et un monde qui se décolore. La scène à la Goncourt, que Sainte-Beuve a notée le soir même, de Lamartine chez Mme Récamier, et de l'exclamation de Chateaubriand quand le poète est sorti: *Le grand dadais!* a une belle valeur de symbole. Le terrible était qu'en littérature Chateaubriand ne pouvait se consoler comme il faisait en politique. En politique il se disait qu'après tout il laissait derrière lui un monde où il ne valait plus la peine de vivre, où aucune individualité ne s'élèverait plus après ces deux colonnes d'Hercule de l'ancien monde: "Bonaparte et moi". Mais dans les lettres il voyait monter une génération éblouissante. Et une génération de poètes, lui qui, né à la fin du siècle de La Motte, avait tant souffert de n'être poète qu'en prose, avait été, dans sa vieillesse mal résignée, jusqu'à écrire un *Moïse* en cinq actes et en vers, comme Socrate dans sa prison versifie les fables d'Esope, et comme Descartes, la dernière année de sa vie, écrit un ballet pour la reine de Suède.

Et il essaye de se consoler comme un père en pareil cas se console d'être poussé peu à peu au tombeau par la jeunesse de ses enfants. Il se dit que ces enfants sont sortis de lui et que c'est encore lui qui vit en eux. Les *Mémoires d'outre-tombe* abondent en réflexions, en sourires un peu dédaigneux et ironiques sur "mes enfants", qui sont les écrivains de 1830, dont il parle comme de fils prodigues qui gaspilleraient son beau patrimoine, sèmeraient au vent ses louis d'or. Il s'est complu et dessiné dans cette dernière attitude de père nourricier du romantisme.

En réalité, c'est un peu le contraire qui s'est passé. Chateaubriand n'avait rien du pélican de Musset. Il a été le père de ses enfants, un peu comme il était le mari de Mme de Chateaubriand, d'une manière assez précaire et distante. Et après 1830 ce sont ses enfants qui le nourrissent. Le style de la *Vie de Rancé* est fourni à l'illustre vieillard en partie comme une pension alimentaire.

Ce n'est pas que Chateaubriand se soit mis à l'école du romantisme. Rien ne pouvait lui paraitre plus ridicule, en 1830, que la troupe pleureuse où il n'y a pas de collégien "qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes, de bambin qui, à seize ans, n'ait épuisé la vie". Si René a contribué à la désillusion de ces jeunes coeurs, cela ne l'empêchait pas, tout de même, à cinquante ans, de murmurer le

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.

Et ses goûts littéraires le portaient vers Homère et Racine. Il reste simplement ceci, que Chateaubriand était un des artistes en prose les plus délicats et les plus subtils qui aient existé, qu'il eut dans l'oreille toute la prose française comme Victor Hugo y eut tout le vers français. Et comme Victor Hugo sut s'inspirer des vers de ses "enfants", prendre son bien dans les *Poèmes antiques* ou les *Emaux et Camées*, de même et mieux encore Chateaubriand, après 1830, voit que la prose française a conquis des domaines nouveaux, et il se met à son école, d'un air d'ailleurs dédaigneux et protecteur: le fier disciple se place dans la chaire du maitre et laisse à celui-ci son banc d'écolier.

Précisément il n'écrira plus, après 1831, avec une préface à sa traduction de Milton, que des oeuvres autobiographiques, les *Mémoires d'outre-tombe* auxquels il n'y a qu'à joindre leurs annexes du *Congrès de Vérone* et de la *Vie de Rancé*. C'est dire que toute son oeuvre consistera en un monologue, monologue descriptif, narratif, lyrique, et que toutes les formes et tous les rythmes pourront prendre place dans ce libre monologue sans subir aucune loi préconçue de tradition ni de gloire. Il aura, pour renouveler sa prose, le champ libre dans ce sujet de littérature personnelle. Toutes les strates de son style, malgré les remaniements continuels, se reconnaissent dans ces bancs superposés de souvenirs, depuis les souvenirs d'enfance, rédigés en 1810, jusqu'aux faux souvenirs de la *Vie de Rancé*, écrite en 1844.

* * *

Le style de Chateaubriand, dans la *Vie de Rancé*, est sous l'influence de Hugo et de Michelet comme le style des *Natchez* révélait celle de Thomas, le style du *Génie du Christianisme* celle de Massillon et de Rousseau. Et je sais bien qu'il n'y a dans tout cela aucune imitation laborieuse, que Rousseau (qui a écrit une oraison funèbre du duc d'Orléans) a, lui aussi, bien imité les sermonnaires, que si Chateaubriand a imité Thomas tout l'honneur est pour Thomas, et que ces influences, circulation bienfaisante et vie normale de la prose comme de la poésie françaises, n'empêchent pas Chateaubriand d'être lui-même un créateur et une source. Si le style c'est l'homme, c'est aussi l'homme vivant en société, société littéraire avec les écrivains morts ou actuels. Mais enfin on avoue moins volontiers, on reconnait moins volontiers devant soi-même les imitations que l'originalité. Cela fait partie d'un secret. Et c'est bien là un des secrets que Chateaubriand a moins su retenir dans la *Vie de Rancé* que dans ses autres livres.

Dire qu'il n'a pas su le retenir, c'est dire que ce secret y est plus visible, et dire qu'il y est plus visible, c'est dire qu'il nous choque davantage par un certain aspect d'insolite et d'étrangeté. Lorsque je retrouve dans *le Génie du christianisme* les belles cadences de Massillon (ce Massillon dont Chateaubriand au collège lisait les sermons avec la même fièvre que les enfants après lui ont portée sur Musset et Baudelaire), je ne vois là qu'un partage naturel et une circulation normale dans notre grande vallée littéraire, un paysage comme celui que l'on contemple des terrasses de Saint-Germain ou de Blois. Il y a moins imitation que participation à une nature commune. Et participation aussi à cette jeunesse, à ce bonheur lumineux des années où Chateaubriand réalise sa nature, s'épanouit au triple soleil de l'art, de la gloire et de l'amour.

Avec la *Vie de Rancé* tout est puisé à un climat différent, d'une Loire à une Bretagne, d'une Seine à un Morvan. Le secret plus visible devient un secret triste, et la nature de Chateaubriand une contre-nature. Cet homme qui ne sait ni ne peut vieillir, tient à son style comme il tient à son visage. Il ne peut épargner les rides à celui-ci, qui ne dépend pas de sa volonté. Il essaiera de les épargner à celui-là. Il sentait à quel point ce romantisme, qu'on se plaisait à faire descendre de lui, l'avait en réalité gêné et vieilli; il sentait que 1830 avait couvert d'une couche de poussière *le Génie du christianisme* et surtout ces *Martyrs*, l'oeuvre sur laquelle il avait le plus compté pour le placer au premier rang; il avait travaillé longtemps à son pauvre *Moïse* qui s'était trouvé prêt pour le théâtre au temps où paraissait *Cromwell*, et qu'il avait fallu rejeter dans un tiroir obscur, pour ne pas sembler aussi ridicule en pleine aurore romantique que Sully arrivant à la cour de Louis XIII en costume du temps du roi défunt. Il a fourni au romantisme des sentiments, mais il ne lui a pas fourni un style. Il le lui emprunte au contraire, il essaye adroitement dans les *Mémoires*, avec plus de raideur et de procédé dans *Rancé*, de mettre son style à la mode du jour, ou plutôt à la mode de deux ouvrages qui ont dû faire sur lui, quoiqu'il n'en ait jamais rien dit, une longue et forte impression: *Notre-Dame de Paris* et les premiers volumes de l'*Histoire de France* de Michelet.

Les années 1830 à 1836 avaient été décisives dans l'histoire de la prose française. Elles avaient vu naitre *Notre-Dame de Paris*, le *Tableau de la France*, les premiers *Portraits* de Sainte-Beuve et *Volupté*. Et si on ne pouvait sans réserve classer la prose de Sainte-Beuve parmi les grandes créations, il n'en est pas moins vrai que ce style composite, moulé sur les tours et les détours d'une intelligence chercheuse, jamais en repos, a exercé une grande influence sur les analystes et a contribué à leur fournir un instrument; il reste aujourd'hui plus souple, plus solide, plus substantiel et succulent que celui de Taine et même de Renan. Chateaubriand ne paraît pas s'être douté que le style de Sainte-Beuve ait apporté quelque chose de nouveau (et il n'aurait eu sans doute aucun bénéfice à s'en douter). Mais il est certain que le puissant style descriptif de *Notre-Dame*, ce torrent de formes, d'images et de coupes, cet album prodigieux et si neuf de dessins verbaux que le jeune Hugo (il n'avait pas trente ans) couvrit en quelques semaines, ayant pour prétexte un roman aussi insignifiant en soi que le livret sur lequel Mozart jeta la mosaïque de *la Flûte Enchantée*, tout cela saisit Chateaubriand d'admiration et d'envie. Il ne put penser sincèrement que cela procédait de lui, il put tout au plus le dire. Ce qu'il avait écrit de sage et de mesuré dans *le Génie*, sur le gothique, comme cela paraissait lointain et mince à côté de cette prose qui ne disait pas le gothique, mais qui était le gothique, qui faisait du gothique au même titre qu'en avait fait l'architecte de Reims! Ces éblouissantes fantaisies de Victor Hugo sur les motifs architecturaux, voyez ce que Chateaubriand essaie d'en incorporer à sa forme après tout classique:

"Chambord n'a qu'un escalier double, afin de descendre et de monter sans se voir ; tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée, en éclatant, forme des dessins fantastiques, qui semblent avoir retombé sur l'édifice: cheminées carrées ou rondes, enjolivées de fétiches de marbre, semblables aux poupées que j'ai vu retirer des fouilles à Athènes. De loin l'édifice est une arabesque; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure; de près cette femme s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours ; c'est alors Clorinde appuyée sur les ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante."

Evidemment les images de *Notre-Dame* ont une tournure plus directe et un jaillissement moins forcé. Celle-ci figurerait une fille un peu malingre et romanesque. Et surtout il faut que Chateaubriand écrive son nom sur ces images comme un bourgeois écrit le sien sur les cheminées de Chambord. Il faut qu'à Chambord, on l'évoque encore sur l'Acropole, et le nom d'Athènes ressemble ici à ces étiquettes d'hôtel que les vieilles Anglaises promènent sur leurs chapelières du Caire au Righi. Et cette Clorinde appuyée sur des ruines représente une sorte d'image emblématique de la Muse de Chateaubriand, comme Corinne au cap Misène en faisait une à Mme de Staël. La note est plus juste quand Rancé se relie à Eudore en campagne chez les Francs et à Chateaubriand au camp des émigrés. "A la Trappe, il me semblait, en effet, pendant ces silences ouïr passer le monde avec le souffle du vent. Je me rappelais ces garnisons perdues aux extrémités du monde et qui font entendre aux échos des airs inconnus, comme pour attirer la patrie: ces garnisons meurent, et le bruit finit."

Plus encore que l'influence de Victor Hugo on retrouverait dans la phrase courte et imagée de *Rancé* l'exemple de Michelet. Chateaubriand avait toujours rêvé la gloire de l'historien, et ses essais hâtifs de vieillesse sur l'histoire de France et celle d'Angleterre témoignent qu'après tout il n'eût pas échoué dans cette voie. Je suis même persuadé que si l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*, du *Génie* et des *Martyrs* eût consacré sa maturité à écrire, au lieu de ces trois oeuvres qu'on ne lit plus, un grand livre d'histoire, à refaire par exemple un *Siècle de Louis XIV*, il eût produit un chef-d'oeuvre, digne pendant des *Mémoires d'outre-tombe*. Seul il eût été capable de nous rendre ce grand style historique des anciens, qui manque à notre littérature. Aussi les premiers volumes de l'*Histoire de France* de Michelet durent l'intéresser prodigieusement. Il lui emprunte dans *Rancé* des raccourcis et des dissonances auxquelles on ne se trompera pas. Curieuse destinée pour le style de Michelet que d'avoir fécondé comme une influence vivante Chateaubriand et Barrès. On a vécu vite dans ces années pressées du XIXe siècle.

Dès lors les appréciations sur le style de *Rancé* diffèrent beaucoup selon que l'on considérera ce qu'il est en lui-même ou bien les associations qu'il évoque. En lui-même je crois qu'il mérite les jugements un peu sévères qu'ont portés sur lui les critiques classiques. Ses panégyristes peuvent en citer des belles phrases, ils ne sauraient en détacher une belle page, ni à plus forte raison une belle suite de pages, comme on peut en tirer encore abondamment du *Génie* et des *Martyrs*. L'ensemble est d'un vieil homme qui a perdu le contrôle de lui-même, s'abandonne et bavarde. Les imitations du style romantique, ce rajeunissement de vieille coquette, nous paraissent pitoyables. Mais si nous songeons en lisant *Rancé* à Chateaubriand, si nous cherchons dans les faiblesses et les tristesses du style les faiblesses et les tristesses de l'homme, alors ce style volontaire et maladroit prend un intérêt presque tragique. Non seulement Chateaubriand n'y a pas la force de retenir son secret, mais il emploie à l'étaler toute la force qui lui reste. Il s'accroche pour le retenir et pour se l'incorporer à tout ce romantisme qui le recouvre, le déclasse et le rejette dans le passé. Et cela, qui est humain, n'est pas méprisable. On songe au vieux Corneille s'exténuant à imiter les tragédies d'amour de Racine, et aussi invinciblement attiré vers ces personnages de vieillards amoureux où il exprime à la fois sa tristesse intérieure et, homme et poète, ses nostalgies d'un double rajeunissement. Au moins cela lui fit-il quitter le théâtre sur la belle pièce de *Suréna*, et l'on ne saurait mieux honorer *Rancé* qu'en voyant en lui presque le *Suréna* de Chateaubriand.

Albert THIBAUDET.

(La Revue critique des Idées et des Livres.)

Tableau d'honneur

Un éditeur, ces jours-ci, a refusé "cent mille francs" que lui offrait une dame du monde pour qu'il publiât un de ses ouvrages.

UN MUSÉE DU CHEVAL

Combien de Français connaissent l'existence de ce musée? Moins nombreux encore sont ceux qui l'ont visité. Et cependant, tout ce qui touche au cheval devrait intéresser les esprits curieux de ce qui a trait à l'histoire même de l'humanité.

Aussi loin, en effet, que l'on remonte dans la nuit du passé, l'on constate que l'histoire du cheval est inséparable de celle de l'homme. Certains savants prétendent même qu'elle l'a devancée de plusieurs centaines de milliers d'années, et ils citent à l'appui les grands mammifères des temps préhistoriques, comme le pachynolophus et le palocothénium ancêtres de l'hipparion et de l'hippotérium, ancêtres eux-mêmes du cheval. Quoi qu'il en soit, l'histoire de l'homme et l'histoire du cheval se perdent dans les brumes de la fable et s'y confondent au point que l'imagination poétique a voulu voir des hommes-chevaux dans ceux de nos pères qui furent simplement les premiers cavaliers.

Sans vouloir faire un cours d'hippologie, on peut rappeler que le cheval est un vertébré, de la classe des mammifères, de la famille des pachydermes, du genre des équidés ou solipèdes.

On connait à ce propos l'amusante boutade d'Alphonse Allais:

"Le cheval, un solipède?.... C'est exactement comme si un épicier prétendait que les pains de sucre appartiennent à la famille des petits pois! Qu'est-ce qu'un solipède, en effet? Etymologiquement ("solus", seul; "pedis", pied), un animal qui n'a qu'une patte, dans le genre de la grue. Alors, pourquoi avoir classé dans la catégorie de ces oiseaux unijambistes la plus noble conquête, qui a quatre jambes, comme vous et moi?"

Le roi de nos fantaisistes avait-il tout à fait tort? Il est certain que, au mot solipède est préférable monodactyle, "qui n'a aucun doigt ou dont les doigts n'en forment qu'un". Si la jambe du cheval, en effet, se termine par un seul doigt, de chaque côté des os métatariens ou métacarpiens — qui forment le canon — existent des stylets osseux représentant deux doigts latéraux. Ces tiges osseuses ne portent de doigts dans aucun des types vivants du genre; mais, dans les espèces fossiles, dont on a retrouvé des squelettes, chacune d'elles était terminée par un doigt, de sorte que les pieds de ces équidés avaient trois doigts complets, comme ceux du rhinocéros. Suivant l'opinion généralement admise, le doigt unique des espèces actuelles est formé par la soudure intime des deux autres doigts, qui restent au contraire, indépendants et distincts chez les ruminants, dont ils constituent la fourche. L'anatomie du pied du cheval donne, en effet, la trace des trois doigts principaux qui caractérisent les animaux compris dans l'ordre des pachydermes.

D'où vient le cheval?... Vraisemblablement des hauts plateaux de l'Asie, d'où il se répandit sur la terre, subissant dans chaque contrée, les influences du milieu, du sol, de la nourriture, des exigences auxquelles il fut soumis par l'homme, influences qui, à la longue, créèrent tant de variétés, différente dans une même race.

On comprend de quel intérêt serait, pour l'histoire même du développement de l'humanité à travers les âges, une documentation complète sur le cheval, depuis les origines les plus reculées.

Il existe, sans doute, dans des collections particulières, des pièces rares s'y rattachant. Mais, éparses çà et là, accessibles seulement à quelques privilégiés, elles n'apportent aucune contribution à l'étude de la question.

C'est cette préoccupation du groupement, bien certainement, qui a guidé le vétérinaire-major, Joly dans la création d'un musée du cheval. Soutenu dans sa tâche par la Société du cheval de guerre, il sut gagner à ses idées la municipalité de Saumur, qui mit à sa disposition le second étage du vieux château, dont les remparts surplombent les vallées de la Loire et du Thouet. Classé parmi les monuments historiques, ce châteaufort, qui fut tour à tour prison d'Etat et arsenal, a été abandonné finalement à la ville de Saumur, qui l'a fait restaurer et y a aménagé un musée municipal.

Grâce aux dons particuliers, le musée du cheval put être inauguré le 20 juillet 1912. Le joyau en est la collection complète des éperons, des étriers et des mors de toutes les époques et de tous les pays, offerte par M. de Lamaugarnie.

* * *

Michelet affirme que l'invention de la ferrure a eu une importance au moins aussi grande que celle des chemins de fer dans l'histoire du monde. La maréchalerie devait donc attirer l'attention des organisateurs. Cette section est complète en ce qui concerne les hipposandales et les fers.

Modèles de brides et de cravaches y sont aussi rassemblés. La sellerie et la bourrellerie sont également intéressantes, bien qu'aucun exemplaire n'y figure des selles d'armes du moyen âge et des riches caparaçons de la Renaissance. Mais on y voit le harnais de gala, orné de ciselures d'argent, qui appartint au maréchal de Mac-Mahon et qui servit une dernière fois au chef de la mission française envoyée à Berlin au mariage de Guillaume II.

La pièce la plus rare de la section anatomique est le squelette de Flying Fox, le fameux étalon anglais que feu Edmond Blanc paya près d'un million, ce qui fut considéré comme une folie. Bien à tort, d'ailleurs, car ses produits gagnèrent plus de quatre millions d'argent public sur les hippodromes et en rapportèrent presque autant en ventes à l'étranger. Le squelette de Flying Fox présente cette particularité — qu'on n'a rencontrée que chez Eclipse, le cheval quasi fabuleux — d'être plus long que haut. Il ne mesure, en effet, du garrot à terre, que 1 m. 64, contre 1 m. 85 de la pointe de l'épaule à la pointe de la fesse.

En attendant qu'on reconstitue une exposition complète de tous les véhicules hippomobiles qui ont été employés, depuis les chars assyriens jusqu'au lourd camion de livraison de nos jours, on peut voir, sur une des terrasses du château, deux anciens omnibus parisiens, un deux-chevaux et un trois-chevaux, qu'a chassés le rapide mais trépidant autobus.

Quelle richesse et quelle source d'étude constituerait une bibliothèque renfermant tout ce qui a été publié d'intéressant sur le cheval! Nulle part il n'en existe. Celle du musée tient à combler cette lacune.

Bronzes, plâtres, aquarelles, dessins, représentant les cavaliers et les chevaux célèbres sont en grand nombre. Tous les gagnants du Grand-Prix de Paris sont là. On y trouve aussi une jolie collection de Carle Vernet, qui fut, sous la Révolution, un des vainqueurs des courses renouvelées de l'antiquité, organisées au Champ-de-Mars.

Enfin, des spécimens de toutes les graines et plantes qui, sur la surface du globe, participent à l'alimentation du cheval, ont été réunis avec soin.

Rien n'a été négligé, comme on le voit, pour assurer la documentation de ce musée hippique. Mais la guerre en a naturellement paralysé le développement. Le musée du cheval — fondation particulière — n'a pas de budget. Il ne se complète que par les dons volontaires. Que tous ceux qui ont aimé, qui aiment le cheval, pensent à lui. La mine est inépuisable des objets de toute nature qui pourraient contribuer à l'enrichir, pour le plus grand profit de tous. Que l'on songe, en effet, que le cheval n'a pas joué qu'un rôle capital dans l'histoire de l'humanité. Il a eu ses à-côtés graves ou comiques et, parfois, il a même servi, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'agent matrimonial.

Pélops, roi de Lydie, remporta— en soudoyant, il est vrai, les palefreniers de son rival — la course dont la main d'Hippodamie était le prix, comme, beaucoup plus tard, Bodrick, roi des Bretons, donna sa fille Aliénor en mariage au gagnant d'une épreuve hippique instituée à cet effet.

Le cheval fit mieux encore: il servit de marchepied au trône. Basile 1er, sorti du peuple, ne dut d'être nommé empereur d'Orient qu'à ses seules qualités d'écuyer. Et l'Histoire nous apprend que les Polonais, au début du neuvième siècle, ne sachant, au milieu de leurs dissensions politiques à qui donner la couronne, décidèrent qu'elle appartiendrait au vainqueur d'une course qu'ils organisèrent dans ce but.

Plus fanatiques encore du cheval que les Polonais sont les Hongrois, ces magnifiques cavaliers. C'est pour l'avoir méconnu peut-être que, tout récemment, Charles III échoua dans sa tentative de restauration. Qui sait si, entrant à Budapest sur un coursier blanc d'écume, il n'eût pas électrisé un peuple que laissa froid la vue d'une 40 HP poussiéreuse!

Henri LEE.

UN ROI EN EXIL

FERDINAND DE BULGARIE EST A PRESENT LE "COMTE DE MANOURY".

Il se trouve, à l'heure présente, tant de princes et de souverains déchus que l'auberge de Venise, où vint souper Candide un soir de carnaval, serait à coup sûr trop petite pour les contenir. La plupart d'entre eux se rappellent de temps à autre à notre attention. Mais il en est un, le plus original de tous, qui semble avoir pris à coeur de se faire oublier: c'est Ferdinand, ci-devant tsar de Bulgarie. Depuis le jour où il a été précipité du trône, nous n'avons pas une seule fois entendu parler de lui. Où vit-il? Que fait-il? Quels sont ses soucis, ses projets ? ce sont tout autant de questions qui demeuraient sans réponse. Un voile très épais enveloppe, depuis deux ans et plus, son existence. Il se dérobe, avec persistance, à tous les regards.

Or, voici qu'un coin de ce voile vient enfin d'être soulevé. Un familier du souverain, quelqu'un qui vit apparemment dans son intimité, a confié à un de nos confrères britanniques quelques renseignements des plus curieux. Presque tout de suite après son abdication, en octobre 1918, Ferdinand est allé se réfugier dans une villa, tout près de la ville de Saxe-Cobourg. Il a pris le nom de "comte de Manoury". Pourquoi, dans une petite capitale allemande, avoir choisi ce nom tout à fait français? Serait-ce pour rappeler au monde qu'il a du sang français dans les veines et qu'il est le petit-fils de Louis-Philippe? Beaucoup d'entre nous l'avaient oublié et ils avaient de solides raisons pour cela.

Le comte de Manoury mène, semble-t-il, un train assez modeste. Il n'a gardé près de lui que deux ou trois membres de sa suite; tout le reste se trouve avec le prince Cyril, son second fils, et les deux princesses ses filles, au palais Augustina, dans la ville de Saxe-Cobourg. Il passe dans sa bibliothèque la majeure partie de son temps. Il lit et il écrit ses Mémoires. Soyons convaincus que la plupart des souverains en exil, sans oublier leurs ministres, leurs chambellans, leurs généraux, doivent en faire autant. Quelle formidable masse de Mémoires va s'abattre sur nos descendants ! Il faudra agrandir partout les rayons des bibliothèques. Et ce n'est pas cela, je le crains, qui rendra plus compréhensible ni plus claire l'histoire des événements.

Ferdinand reçoit, de temps à autre, la visite de professeurs et de savants, allemands et autrichiens. Il ne manque jamais de leur déclarer que sa carrière politique est terminée à tout jamais. Mais est-ce lui qui s'est retiré de la politique, ou plutôt la politique qui s'est retirée de lui? Et si, un jour ou l'autre (souhaitons que ce jour n'arrive pas), les événements prenaient un certain cours! Il est, au demeurant, plein d'éloges sur Stambouliski, le premier ministre actuel. Si le jeune roi Boris, dit-il, a pu rester sur le trône, si la Bulgarie a surmonté la crise qui a suivi l'armistice, c'est à l'énergie de Stambouliski qu'elle le doit.

Sa principale récréation, c'est le théâtre. Il est le protecteur de l'Opéra, qui doit être excellent à Saxe-Cobourg, comme dans toutes les petites cours allemandes. Quand il pénètre dans sa loge, l'audience tout entière se lève pour lui marquer son respect. Il s'adonne à l'automobile et au jardinage. Les fleurs, surtout les plus difficiles à cultiver, les plantes les plus rares ont toujours été sa passion. M. Paléologue, qui fut longtemps, on le sait, notre représentant à Sofia, m'a raconté qu'il fut admis, un jour, à visiter son jardin. Ferdinand lui montra, avec fierté, toute une collection de mousses alpines qui ne poussent qu'à trois mille mètres d'altitude, et que ses artistes jardiniers avaient obtenues au prix de mille efforts. Ajoutez-y les oiseaux exotiques, les perruches au plumage flamboyant, les colibris des tropiques, les pierres précieuses dont il a toujours une sébile pleine sur sa table et que sa main se plait à caresser amoureusement — vous aurez ce curieux, cet étrange, cet énigmatique personnage qui rappelle à la fois Pétrone et le des Esseintes de Huysmans.

L'argent ne lui manque pas. Car, bien qu'il fût l'allié de l'Allemagne (et ce dernier trait achève de le peindre), c'est en Angleterre qu'il avait placé la meilleure part de sa fortune. Ayant ainsi à choisir entre la couronne, le mark et la guinée, il n'avait pas hésité; il avait pris délibérément cette dernière. Toutes ces centaines de mille guinées, après avoir été mises sous séquestre, viennent de lui être rendues.

Ce qui lui manque, par contre, et ce qui lui a toujours manqué, c'est ce qu'on pourrait appeler le sens du droit chemin. A force de lire et de méditer Machiavel, il a fini par devenir son contemporain. Cet amoureux des "sentiers obliques", ce prince sinueux et louvoyant s'est trompé d'époque et aussi de milieu. C'est en Italie, du temps de la Renaissance, qu'il aurait dû régner.

R. R.

Le conférencier facétieux

Aux mémorables soirées de l'Oeuvre de Lugné-Poë, au théâtre des Bouffes-du-Nord, "Un ennemi du peuple", que l'on va reprendre chez Molière, eut ses admirateurs et ses adversaires.

Si la première partie de la causerie de Laurent Tailhade fut accueillie par des applaudissements commandés, en mesure, l'épilogue fut moins heureux et des tabourets empruntés aux ouvreuses caressèrent un peu trop brutalement l'épiderme du conférencier.

Et celui-ci, durant une accalmie, murmura cet aparté:

—Mesdames et messieurs... jusquici... jai été très touché par de sympathiques et nombreux bans... mais des petits bancs!... j'estime que vous exagérez...

Les noms inséparables

La "Croix" publie cette amusante anecdote:

Tout au début de la guerre, M. Robert de Flers, aujourd'hui académicien, s'était engagé comme volontaire et conduisait une automobile.

Un jour qu'il était venu du front en mission à Paris, avec un autre soldat, leur automobile est arrêtée sur le pont de la Concorde par un adjudant du gouvernement militaire de Paris.

L'adjudant examine attentivement le papier que lui présente l'automobiliste, pour attester la régularité de sa situation. Ce nom de Robert de Flers lui dit quelque chose. "De Flers et Caillavet", combien de fois n'a-t-il pas vu ces deux noms accolés sur les affiches:

—Ainsi, c'est vous de Flers! dit l'adjudant.

—Oui, mon adjudant.

—Alors, l'autre, c'est Caillavet, bien sûr. Allez.

LA VIE SPORTIVE

TOUS LES FERVENTS DU BASEBALL SERONT AU TERRAIN DE MAISONNEUVE

C'est au National que les clubs Saint-Henri, Crescent, Athlétique et Lachine joueront. — Deux joutes au Shamrock. — Les arbitres.

Les clubs de la Ligue de baseball de la Cité n'attendent que le moment de paraitre en scène pour leurs avant-dernières parties de la première série, dimanche, à Maisonneuve et au Mile-End. Le programme de cette séance qui aura une importance capitale pour décider du championnat de la première moitié de la saison est le suivant :

A Maisonneuve :

1.30—Saint-Henri vs Lachine.

3.30—Crescent vs Athlétique.

Au Shamrock :

1.30—Saint-Arsène vs Royal Canadien.

3.30—Indiens vs Métropole.

L'intérêt s'attache surtout aux deux parties du Saint-Henri avec le Lachine et du Crescent avec l'Athlétique. Ces deux joutes compteront pour beaucoup dans la course au championnat de la présente série. Passé dimanche, il ne restera plus qu'une séance pour finir la première moitié de la saison. C'est donc dire que les parties de demain ont une importance énorme. Le Saint-Henri pourra-t-il vaincre le Lachine? L'Athlétique réussira-t-il à triompher du Crescent, le club de Jean Dubuc? Les partisans de ces deux clubs se posent cette question avec inquiétude. Il est certain toutefois que le public qui se rendra au terrain du National et à celui des Shamrocks verra deux bonnes parties.

La première série se terminera le 24 juillet.

Au National les arbitres seront Payette et Patenaude et au Shamrock, Desrochers et Gosselin officieront.

LE CAS DE J. COULON

C'EST UN PHENOMENE INEXPLIQUE, DECLARE LE DOCTEUR RUFFIER.

Le cas de Johnny Coulon continue à passionner le monde sportif, à exciter la curiosité des milieux scientifiques et à intriguer vivement tout le public. Le "Petit Journal" est allé demander au docteur Ruffier, le spécialiste connu de la culture physique, de lui exposer son opinion sur la question. La voici:

* * *

La puissance mystérieuse de Johnny Coulon que nul ne peut soulever contre son gré semble ouvrir à la science des horizons inconnus. Mais aussi elle découvre une fois de plus la vaniteuse faiblesse de l'esprit humain qui ne peut se résoudre à ne pas comprendre. La rage d'expliquer emporte les plus intelligents à conclure avant d'examiner, à résoudre le problème sans se donner la peine d'en connaitre les données.

Un homme ne peut être soulevé? Allons donc! Il s'agit d'un truc, d'une supercherie...

Mais les médecins qui ont étudié les phénomènes affirment qu'ils ont pris leurs précautions.

—Alors, hypnotisme, suggestion?

—Ce sont des phénomènes que les médecins connaissent; ils disent qu'il ne s'agit pas de cela. J. Coulon n'hypnotise personne; il réussit son expérience "immédiatement, avec n'importe qui", sans même le regarder. On n'a jamais fait de la suggestion instantanée que sur des sujets spéciaux, entrainés dès longtemps à agir sous la volonté d'autrui.

—C'est donc encore plus simple, la mécanique explique tout! Une petite retraite du corps, et, Johnny Coulon déplaçant son centre de gravité, voilà l'athlète obligé d'agir sur un bras de levier qui double ou triple le poids à son lever...

—Mais Cadine, le champion olympique des poids et haltères, soulève et manie Coulon dans toutes les positions; même en se plaçant horizontalement le boxeur n'annihile pas le pouvoir de soulèvement de l'athlète!

—C'est que l'athlète est gêné dans la position que Coulon lui impose, car sa tête est repoussée en arrière par la main posée sur la carotide et son poignet abaissé par l'autre main du boxeur.

—Nullement, il a été dit et répété que Coulon pose ses mains "délicatement", sans faire la moindre pression, sans gêner en rien l'athlète, qui reste libre d'avancer ou de reculer la tête, de s'accroupir à fond, de ramasser ses bras pour l'effort, enfin, de pousser dans la meilleure position, celle où il sent lui-même qu'il peut déployer toute sa force. Dans la position où il échoue sur Coulon, Cadine affirme pouvoir développer 150 kilos!

—Les Japonais, dans leur "jiu-jitsu" et "kuatsu", font des choses aussi surprenantes; la pression sur la carotide détermine sans doute des troubles circulaires, de l'anémie cérébrale, un état syncopal...

— Ce n'est qu'une explication par analogie; il n'en resterait pas moins que ce "coup de jiu-jitsu" serait physiologiquement des plus mystérieux. Mais, en vérité, la manoeuvre de Coulon diffère essentiellement de celles qu'emploient les Japonais; il n'y a ni choc ni pression en un point très déterminé; car c'est avec une certaine imprécision que Coulon prend son double contact; il ne frappe, ni ne serre; enfin l'expérimentateur n'éprouve aucun trouble, aucune gêne, pas plus avant que pendant et après la tentative. Il a exactement la sensation de pousser sur un poids très au-dessus de ses forces; dès qu'il cesse ses efforts, il se trouve dans son état normal...

Alors que reste-t-il de toutes les explications données? Bien, absolument rien.

Et je ne crois pas qu'il y avait savant qui puisse faire autre chose qu'avouer son ignorance.

Toutefois, le problème étant posé, les expériences bien exécutées, on peut faire les hypothèses qui ne sont pas en contradiction avec les faits observés. Ces hypothèses resteront à vérifier suivant la méthode scientifique: s'il en est qui résistent à des contre-épreuves sévères, on découvrira peut-être la vérité.

Pour le moment, la seule hypothèse qui se présente est une perturbation de l'influx nerveux. Coulon qui n'agit pas sur le psychisme du souleveur, qui ne l'hypnotise pas, arrive peut-être à dévier dans son système nerveux sympathique et périphérique une partie de son propre influx nerveux. Cet influx, qui paraissait jusqu'ici ne pas s'extérioriser, quitter le corps de celui qui le fabrique, sortirait par les extrémités digitales, si richement innervées, pour entrer dans le corps étranger au niveau des régions carotidienne et radiale, toutes deux également très fournies en filets nerveux. Et l'influx nerveux de Coulon, savamment et puissamment dirigé, troublerait la commande personnelle de celui qui la reçoit à son insu.

—Hypothèse! et bien vague!

—Mais, que voulez-vous? C'est tout ce que l'on peut faire pour le moment.

Docteur RUFFIER.

TRENTE ANS APRÈS

LE 4e PARIS-BREST ET RETOUR

2, 3 et 4 septembre 1921. Epreuve cycliste de 1,200 kilom. organisée par le *Petit Journal* et *l'Auto*, sous les règlements de l'U. V. F.

Paris-Brest et retour est sans conteste l'événement-type du cyclisme. Cette grandiose épreuve, créée par le *Petit Journal* en 1891, a marqué la naissance de la bicyclette de course et, depuis tous les dix ans, permet de se rendre compte des progrès de celle qu'on surnomma la "petite reine".

Nous sommes au seuil de 1921! Pour la troisième fois nous allons fêter l'anniversaire de la victoire de Charles Terront. Un quatrième brave inscrira son nom sur le palmarès, derrière ceux de Terront, M. Garin et Emile Georget. Durant 1,200 kilomètres, il pédalera avec la noble ambition de faire mieux que ses glorieux devanciers. La fatigue, le sommeil, les multiples incidents du parcours lui permettront-ils de réaliser son rêve? L'avenir nous l'apprendra. Et nous saurons admirer comme il convient ce champion, ce géant de la route, pour employer une expression vraiment trop galvaudée.

Rendons hommage au créateur de l'épreuve, notre ancien rédacteur en chef Pierre Giffard, qui, il y a trente ans, par son idée, sut faire pour le cyclisme ce que des années d'efforts et de discours n'auraient pu réussir. Car Paris-Brest-Paris fut et restera l'épreuve de vulgarisation par excellence: elle frappe les foules, forme des adeptes et enthousiasme même le profane. C'est pourquoi le *Petit Journal* ne saurait abandonner l'oeuvre si brillamment commencée.

De même qu'en 1901 et en 1911, notre excellent confrère l'*Auto* nous apportera son concours en 1921, et c'est avec lui que nous organiserons le 4e Paris-Brest et retour, les 2, 3 et 4 septembre 1921.

Comme il y a 30 ans, les opérations de contrôle et le départ en groupe se feront rue Lafayette. L'itinéraire de l'épreuve ne sera pas modifié, les contrôles fixes et volants seront installés aux mêmes endroits, ainsi que le virage à Brest. Seule, l'arrivée aura un autre théâtre qu'en 1891: le premier Paris-Brest et retour se termina boulevard Maillot, à Neuilly, mais les courses sur route ont été depuis lors interdites dans le département de la Seine. Aussi, comme en 1901 et en 1911, la fin de la lutte se déroulera-t-elle au vélodrome du Parc des Princes.

Dix mois nous séparent de cet événement: nous avons tenu toutefois à en parler dès maintenant de façon à permettre à tous les intéressés de se préparer.

Car, ne l'oublions pas, Paris-Brest-Paris n'est pas une épreuve comme les autres.

Les sports féminins

MLLE THERESE BRULE EST LA FRANCAISE SPORTIVE IDEALE

Devant une assistance aussi nombreuse qu'élégante, dans laquelle on remarquait les personnalités les plus notoires du monde des lettres et des arts, se sont déroulées hier, au Stade Elisabeth, les épreuves de la Française Sportive Idéale. L'originale idée de notre confrère, la "Vie au Grand Air", remporta le plus vif succès et on peut dire que la multitude qui s'était dérangée fut enthousiasmée par ce spectacle de sport, de grâce et de beauté. Dans les épreuves athlétiques, le 80 m. revint à Mlle Suzanne Liébrard, (en 10 s. 4-5) devant Mlles Maugard, Thérèse Brûlé, Jeanniot, Bréard. La finale des secondes fut gagnée par Mlle Delapierre (11s.), celle des troisièmes par Mlle Marlo (12s.), celle des quatrièmes par Mlle Guellier (12 s.). Au saut en hauteur, Mlle Maugard passa 1 m. 33, Mlles Bréard et Guellier, 1 m. 30, Mlles Kuzel, Thérèse Brûlé, Vialade, 1 m. 20, etc... Dans le lancement du javelot, Mlle Pommiès réussit un jet de 16 m. 75, triomphant de Mlle Janiaud (16 m 42), Mme Lévêque (15 m. 91), Mlle Suzanne Liébrard (15 m. 22). Les concurrentes présentèrent ensuite une production de danse rythmique où se firent acclamer particulièrement Mlles Kuzel, Joly, Thérèse Brûlé, Maugard. Le classement général fut le suivant: 1 Mlles Tr. Brûlé, 2 Kuzel, 3 Liébrard, 4 Welker, 5 Jeanniot, 6 Pommiès, 7 Marlot, 8 Delapierre, 9 Maugard, 10 Guellier, 11 Bréard, 12 Joly, 13 Vialade, 14 Janiaud, 15 J. Brûlé, 16 Lévêque, 17 Bichet, 18 Renault, 19 Plain, 20 Bine. M. Laurent Eynac, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique, qui présidait la réunion, procéda lui-même à la distribution des prix. Et pour terminer cette séance, qui fit plus pour le sport féminin que toutes les exhibitions outrancières, Mme Irène Potard, ses solistes Odette Courtiade, Yvonne Chabert, et ses 200 élèves furent follement applaudies dans les exercices de gymnastique harmonique qui terminèrent en apothéose ce spectacle d'art et de santé.

LE CYCLISTE VOLANT

GABRIEL POULAIN, SUR SON AVIETTE A PLANE PENDANT 10 METRES

On connait les essais successifs des avietteurs et particulièrement ceux du champion cycliste et aviateur Gabriel Poulain. Celui-ci, ainsi que tous les inventeurs, est tenace. Loin d'être découragé par ses insuccès, Poulain a continué à chercher la solution du problème de l'aviette. Cette solution, il ne l'a pas encore trouvée indubitablement. Mais il a fait hier dans la voie de sa découverte un pas décisif. Hier, à plusieurs reprises, Poulain a *volé* pendant une dizaine de mètres, à un demi-mètre du sol.

L'appareil de Poulain est essentiellement une bicyclette de forme et de dimensions normales sur laquelle prend place l'avietteur et à laquelle sont fixés deux plans, le plan supérieur au-dessus du guidon, le plan inférieur au-dessus de la selle, d'une surface portante totale d'environ quinze mètres. La roue arrière est munie d'un dispositif, sorte de gouvernail de profondeur, qui permet à l'appareil de s'élever à un moment donné.

Hier matin, vers 5 heures, à Longchamp, Poulain a exécuté cinq vols.

Le premier fut d'environ cinq mètres à 0 m. 50 de hauteur, le second de huit mètres à 0 m. 60. Le troisième vol fut moins bon. Poulain s'élança à nouveau, mais en changeant de côté, c'est-à-dire avec la brise dans le dos. Au quatrième essai, Poulain se fit accompagner par un cycliste qui lui indiqua sa vitesse. Parvenu à 48 à l'heure. Poulain fit jouer le déclic actionnant le dispositif de décollement et l'appareil se cabrant soudain et trouvant aussitôt son équilibre vers 60 ou 70 centimètres de hauteur, franchit une dizaine de mètres. Un cinquième et dernier essai donna un résultat analogue.

En fait, l'expérience réalisée hier est une expérience de planeur perfectionné utilisant sa lancée. Elle n'en est pas moins extrêmement intéressante parce qu'elle rappelle les première tentatives de C. Ader, des Wright et de Santos-Dumont. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que l'aviette a gardé parfaitement son équilibre et a repris normalement contact avec le sol.

A l'issue de ces essais, Poulain a déclaré qu'il altalit poursuivre ses recherches et notamment tenter d'ajouter à son appareil une hélice tractive qu'il serait, selon lui, possible d'utiliser sans très grand effort musculaire à condition de se lancer d'un tremplin afin d'éviter les difficultés du décollage.

On voit qu'un vaste champ d'étude s'offre désormais à ceux qui cherchent la meilleure solution du vol humain.

On sait qu'il existe un prix Peugeot de dix mille francs, appelé prix du Décamètre, lequel doit être attribué au premier avietteur qui aura quitté le sol pendant dix mètres, dans les deux sens. Il est très possible que Poulain, qui renouvellera prochainement son expérience sur une piste en soit le gagnant très prochain.

Georges BRUNI.

LES CHAMPIONNATS DU MONDE DE TENNIS

Admirablement bien organisés par la *Fédération française de tennis* et par le *Stade français*, les championnats du monde de tennis m'ont procuré deux joies sportives:

D'abord, la *réhabilitation de la "coupée"* par l'extraordinaire *Tilden*, le vainqueur du championnat-hommes. Je me suis toujours étonné que le "drive", le "smash", le "lob" fussent considérés comme des coups nobles, alors que le "coupé" vouait aux gémonies le joueur assez méprisable pour l'employer! Notre jeune génération recherchait gravement un style immuable et se désintéressait des moyens fructueux.

Changera-t-elle d'avis, maintenant que le grand diable d'Américain a tordu ses balles et.... ses adversaires, avec le sourire (1) ?

Le jeu de Tilden est incomparable de vigueur, d'habileté, de *variété*; avec un à-propos extrême, il emploie tous les coups connus et il use largement du "coupé" qui écrase la balle, change le sens de son rebondissement, déroute le drive majestueux de l'antagoniste.

Ma seconde satisfaction fut d'assister à *la leçon de culture athlétique* donnée par *Mlle Lenglen* à MM. les joueurs et en particulier à la plupart des joueurs français. Je m'explique: nos joueurs croient s'entrainer en tapant à jet continu sur des balles, au cours de parties quotidiennes. Grave erreur. Ils y acquièrent beaucoup d'adresse et une certaine "forme", cela va sans dire, mais ils s'effondrent lorsqu'ils trouvent en face d'eux des constitutions, athlétiques supérieurs.

L'effort nécessité par une partie de championnat, pour dur qu'il soit, ne se peut comparer à celui d'une course à pied de fond, par exemple. Or, regardez un Kohlemainen venant d'abattre 20 kilomètres en une heure et quelques minutes, il n'apparait chez lui aucun des signes extérieurs de la fatigue; voyez au contraire nos braves tennismen réendosser leurs blazers: dos voûtés, faces congestionnées ou livides, tremblements dans les mains, etc., presque tous présentent les symptômes d'organismes forcés.

Mlle Lenglen, elle, suit un entrainement méthodique et, d'après ce que je crois savoir, elle a adopté la "méthode naturelle" — que je ne cesserai de prôner. Son régime, alimentaire est très frugal et très sévère; elle marche, elle court, elle saute, etc. Elle arrive ainsi à posséder un moteur coeur-poumon d'une qualité exceptionnelle. Elle ne joue au tennis que pour perfectionner ses coups.

Aussi quels résultats! et quel spectacle! Torse puissant et souple, belle musculature du triangle formé par le dos, le cou et les épaules, dont le développement complet est si rare chez la femme, jambes robustes et élégantes...

Combien je souhaiterais que les innombrables contempteurs de la force féminine pussent voir Mlle Lenglen! Ils ne pourraient qu'être convaincus de leur erreur devant cette grâce souveraine du geste, devant cette silhouette digne d'une Nikè antique.

(1) *Tilden* a été battu dans un match-exhibition par le joueur espagnol *Alonso*, d'ailleurs remarquable, mais cette partie ne signifie rien. Tilden, très fatigué, pris au dépourvu, avait consenti à se montrer au grand public de la dernière journée; j'ai eu l'impression qu'il se contentait d'observer un concurrent sérieux de Wimbledon dans quelques jours.

D. STROHL.

Un sportman français

M. Edmond Blanc, dont nous avons annoncé la mort, était l'un des sportsmen français qui ont, au cours de ces cinquante dernières années, fait les plus grands sacrifices pour le développement de l'institution des courses et l'amélioration de la race chevaline. Ses couleurs — casaque orange, toque bleue, — qu'on regrettait de ne plus voir que très rarement depuis quelques années, ont été particulièrement populaires.

Propriétaire du célèbre haras de Jardy (Seine-et-Oise), d'où sont sortis d'innombrables gagnants, il possédait à la Fouilleuse, près de Saint-Cloud, son champ d'entrainement particulier.

M. Edmond Blanc a remporté sept fois le Grand Prix de Paris: en 1879, avec "Nubienne" ; en 1891, avec "Clamart" ; en 1892, avec "Rueil" ; en 1895, avec "Andrée" ; en 1896, avec "Arreau" ; en 1903, avec "Quo Vadis," et en 1904, avec "Ajax."

L'année 1903 fut particulièrement glorieuse pour lui, car à l'arrivée du Grand Prix de Paris, ses deux autres chevaux, "Caius" et "Vinicius," suivaient le gagnant, "Ajax", qui gagna l'année suivante, était issu du fameux étalon "Flying Fox," que M. Edmond Blanc n'avait pas hésité à payer 750,000.

Ancien député des Hautes-Pyrénées, M. Edmond Blanc était un homme d'une grande bonté, d'une grande générosité et d'une parfaite courtoisie. Très aimé dans le monde des sports, il y sera unanimement regretté.

BON ÉLÈVE ET BON SPORTIF

Il m'est assez délicat d'insister sur l'intérêt de la réunion d'athlétisme qui se déroulera aujourd'hui à deux heures au Stade Pershing. Le concours du Scolaire complet, créé par la *Vie au Grand Air* est, en effet, trop intimement lié à mes pensées pour que je cherche à en faire valoir les mérites. Je me contenterai d'en indiquer la genèse.

L'idée étant venue d'encourager le sport scolaire, il fallut chercher le moyen utile et efficace de réaliser ce désir. Une réunion banale s'ajoutant à beaucoup d'autres, n'aurait ni procuré un adepte de plus, ni converti de nouvelles familles. Ce que nous voulions, c'était prouver que la culture physique ne nuit pas à la culture intellectuelle et réciproquement. Le vieux principe d'après lequel le bon élève ne peut qu'être rachitique et que le fort en gymnastique doit obligatoirement être un cancre a vécu. Mais encore fallait-il le démontrer.

C'est ainsi que naquit le concours du Scolaire complet, ouvert cette année, aux établissements universitaires de l'Académie de Paris et auquel ne pourront prendre part que les élèves ayant obtenu dans leurs études une moyenne d'au moins 10 sur 20.

Le fameux *mens sana in corpore sano* sera ainsi résolu. L'idée a plu puisque la réunion est organisée sous le patronage du ministre de l'Instruction publique et de M. Appell, recteur de l'Académie de Paris, et que près de 300 élèves, représentant 13 lycées et collèges sont engagés.

Il fallait, de plus, considérant que nous sommes en pleine période d'examens, ne pas surmener outre mesure les apprentis-champions. Le programme fut étudié par des spécialistes de valeur, MM. Marcel Delarbre, Bernard, Roger Labric et le capitaine Cambier, qui choisirent des épreuves sinon faciles, tout au moins normales, tels que 60 mètres, 300 mètres, 1,000 mètres, 500 mètres relais, grimpé à la corde, saut en hauteur et en longueur avec élan, lancement du poids scolaire. D'autres épreuves hors concours (200 mètres-haies, perche, javelot) s'ajouteront au programme. Les organisateurs ont décidé de ne pas encourager les spécialistes, mais former de vrais athlètes; le grimpé à la corde de 5 mètres est obligatoire, de même que la participation à une course et à un saut ou à un lancement. Le lycée dont l'équipe gagnera le challenge du Scolaire complet, offert par la *Vie au Grand Air*, aura à coeur de défendre vaillamment le trophée dans l'avenir. C'est on le voit, la fondation d'une sorte de match Oxford-Cambridge qui doit profondément intéresser les proviseurs, les lycéens et la foule.

Les champions eux-mêmes ont tenu à manifester leur intérêt pour cette nouvelle épreuve. Ils participeront à la réunion pour montrer aux jeunes qu'ils suivent attentivement leurs efforts: par le geste, ils viendront donner l'exemple. Quatre tentatives de records de France seront faites par Bernard (200 mètres haies), Brossard (1,000 mètres haies), Lorrain (220 yards), Biget (300 mètres). D'autre part des exhibitions de style seront accomplies par l'athlète complet Geo. André, sur les haies notamment, et par Picard au javelot, tous deux champions et recordmen de France. Enfin quatre grandes courses seront disputées par les membres du célèbre Club de la Société Générale.

La journée du Scolaire complet sera, on le voit, une véritable solennité athlétique. Des ministres, des sous-secrétaires d'Etat, l'archevêque de Paris, des généraux, les proviseurs de l'Académie de Paris, l'honoreront de leur présence. L'idée est en marche: le champion de demain sera formé dès le lycée, nous permettant de fournir de nombreux vainqueurs aux Olympiades. Et ces champions n'auront pas que les jambes travaillées, ils posséderont un cerveau cultivé!

Jacques MORTANE.

Commission des Liqueurs

Appel au Public de la Province de Québec

LE 1er mars dernier, le Gouvernement de Québec nommait une Commission de cinq membres chargée, le 1er mai suivant, de l'application de la "Loi des Liqueurs de Québec."

La tâche était considérable et rendue plus difficile encore par une puissante coalition d'intérêts affectés par la nouvelle loi et le délai—2 mois—très court pour créer de toutes pièces dans toute la Province l'organisation requise pour l'administration, non pas d'une loi modifiée, mais d'une loi entièrement nouvelle.

Cette loi, entièrement nouvelle, a été votée à l'unanimité par les deux Chambres de la Législature de Québec.

C'est une loi de tempérance réclamée par la grande majorité de l'opinion publique; elle conserve à toute Municipalité le droit de permettre ou de défendre à la Commission l'octroi de licences sur son territoire.

C'est une loi de liberté, parce qu'elle conserve à tout citoyen qui n'est pas en faveur de la prohibition le droit d'obtenir des boissons pures sans recourir à des moyens détournés.

C'est une loi de protection contre la vente des boissons frelatées. La Commission ne vendra au public que des alcools purs, des vins naturels, soumis à l'analyse de chimistes de réputation bien établie.

La Commission n'a qu'un but, c'est de coopérer avec le public afin de lui donner le meilleur service possible.

La Province de Québec jouit à juste titre d'une réputation enviable au point de vue du respect des lois. Tout le continent a les yeux tournés vers notre Province pour juger des résultats de l'application de la nouvelle loi.

Pour l'honneur et le bon renom de la Province, la Commission, sans hésitation, fait appel à tous les bons citoyens et les engage à coopérer avec elle pour assurer l'observance fidèle et intégrale de la nouvelle loi.

Dans des annonces subséquentes, la Commission se propose de familiariser le public avec la loi des liqueurs, ses clauses essentielles et les sanctions qu'elle comporte. Tous ont intérêt à suivre cette campagne et à s'inspirer de ses enseignements.

Cette annonce n'est pas publiée dans le but de favoriser la vente d'aucune liqueur alcoolique, mais dans le but de faire connaître cette nouvelle loi au public et d'obtenir sa coopération

Commission des Liqueurs de Québec

Le réveil du lion

Du "XIXe Siècle":

Les huissiers de la salle des séances de la Chambre ont pour mission de recueillir les votes dans les travées et de faire la police de l'Assemblée. Quand celle-ci devient un peu houleuse, on entend une voix caverneuse qui crie, dominant le tumulte et la sonnette présidentielle: "Silence, Messieurs!"

L'autre jour, on discutait le programme naval et M. Bouisson était à la tribune. Il s'interrompit quelques secondes pour chercher un document dans son dossier.

Très intéressée, la Chambre attendait sans mot dire que l'orateur reprit son développement. Un silence impressionnant régnait. Tellement impressionnant, qu'un des huissiers, qui somnolait sur son tabouret de velours, bercé par le ronronnement des discours, fut brusquement réveillé par ce calme inattendu. Et l'habitude l'emportant:

—Silence, Messieurs! rugit-il.

La chose était tellement comique qu'un éclat de rire général secoua les assistants et qu'il fallut alors rétablir le silence pour tout de bon.

La Revue Hebdomadaire

Sommaire du numéro du 2 juillet:

Maurice Denis... Notes de voyage en Sicile et en Italie (1).

Martial Piéchaud... La dernière auberge (1).

François Mauriac... La gloire de Georges Carpentier.

André Antoine... Mes souvenirs sur le Théâtre-Libre (VI).

André Lamandé... Les Femmes à l'Académie.

Edmond Jaloux... Le Centenaire de Beaudelaire.

Le sixième centenaire de Dante:

André Thérive... La légende de Dante hérétique.

Jules Véran... Dante et les troubadours.

Chroniques et documents.

Projets

Mme Sarah Bernhardt compte achever un roman pendant ses vacances à Belle-Isle. Elle compterait également écrire un volume de "Conseils sur l'art dramatique".

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

Quelques résultats

La conférence impériale a fait réaliser la tenue d'une réunion sur les problèmes du Pacifique et sur la question irlandaise.

Londres, 16.—(Par Grattan O'Leary, correspondant de la "Canadian Press"). — Le congrès des premiers ministres de l'Empire britannique touche à sa fin et on peut dès maintenant faire un résumé de ce à quoi il a servi. D'abord, la conférence intercoloniale aura contribué à rendre possible la tenue de la grande conférence internationale sur le désarmement. Ses délibérations auront résulte en la décision que l'alliance anglo-japonaise doit être harmonisée en conformité avec le pacte de la Ligue des Nations, ce qui signifie que la clause militaire du traité anglo-japonais devra être éliminée. De plus, la conférence impériale a poussé l'idée d'une conférence portant sur les problèmes de l'océan Pacifique, qui, si elle aboutit, rendra inutile l'alliance anglo-japonaise. Le congrès de Londres a aussi créé une atmosphère favorable à l'initiative d'une démarche pour régler la question irlandaise. Un des premiers ministres, le général Smuts, s'est lancé sur la brèche au moment critique pour empêcher les négociations de tourner à rien. En outre, les hommes d'Etat des Dominions auront pu apprendre et comprendre parfaitement les principes qui guident la politique britannique vis-à-vis de l'étranger et ils connaîtront davantage quel effet l'application de ces principes produit sur la situation internationale. La conférence impériale a aussi réglé la fixation de la somme de réparations allemandes que chacune des parties de l'Empire recevra, à la satisfaction d'icelles. Elle aura servi à définir certains principes essentiels au développement constitutionnel de l'Empire, et débrouillé certaines questions, telle, par exemple, que la question de la nomination d'un ambassadeur canadien à Washington. Les délégués ont, enfin, discuté et adopté des résolutions utiles touchant la colonisation outre-mer, le transport par voie aérienne, l'amélioration de la radiocablographie et des autres moyens de communication interimpériaux.

Comme on le voit, et comme on l'a vu d'ailleurs par les dépêches précédentes, la question navale n'a pas été discutée. Tout le problème paraît avoir été remis à après la conférence de Washington.

De la prudence

Sir James Craig demande aux journaux de ne pas faire de commentaires déplacés qui pourraient nuire à la conférence anglo-irlandaise.

Londres, 16. (S.P.A.) — Sir James Craig, le premier ministre de l'Ulster, refuse de donner des interviews aux journaux. En cela, il se montre aussi réticent qu'Eamon de Valéra, qui a préféré garder ses paroles pour le premier ministre Lloyd George, bien qu'il eut aimé donner certains conseils au peuple anglais. Sir James dit que le moindre commentaire un peu hasardé pourrait compromettre la situation. On sait cependant que M. de Valéra accorde peu d'importance au séjour du premier ministre de l'Ulster à Londres ; le chef républicain prétend que sir James aurait dû venir le voir à Dublin, il y a une dizaine de jours, avec les autres chefs unionistes de l'Irlande.

DOCILE AUX ORDRES.

Londres, 16. (S.P.A.) — L'ajournement à lundi, des pourparlers entre MM. Lloyd George et Eamon de Valéra ne signifie point que l'avenir des négociations soit en danger. Au contraire, on a l'impression que la situation est moins tendue qu'elle ne l'était udrant la semaine.

Commentant les deux entrevues de Londres, le *Irish Bulletin* déclare que si la paix ne se fait pas, les Irlandais reprendront les armes pour résister à la domination étrangère. Avec de la volonté et de l'endurance, le journal prétend que le peuple irlandais pourra mener sa cause à bien.

Au sujet de l'observance de la trêve, le *Irish Times* dit qu'on a ainsi la preuve que l'esprit de discipline et de soumission à l'autorité qui est de l'essence même de tout gouvernement autonome, imprègne la nation irlandaise. Si la presse anglaise s'est étonnée du respect que les républicains irlandais ont montré envers l'armistice, c'est que cette presse est incapable, comme toujours, de saisir les réalités.

Une bataille imminente

Les Grecs occupent Kutaie en Asie Mineure. — Les Turcs reçoivent du renfort.

Athènes, 16. (S.P.A.) — Les troupes grecques ont occupé la cité de Kutaie et les Turcs reçoivent des Tartares et des Kurdes à titre de renforts. Une grande bataille semble imminente en Asie Mineure.

Kutaie est un important centre du chemin de fer de Bagdad et se trouve situé à 75 milles au sud-est de Brousse.

Le correspondant du Khronikos, qui est au front en Anatolie, rapporte que des colonnes grecques s'avançant de Jendiz et d'Adranos ont investi Kutaie, hier, pendant que d'autres détachements helléniques marchaient sur la place en débouchant au sud-ouest.

Il paraît qu'avant d'abandonner Afiun-Karahissar, les Turcs ont pillé et détruit les habitations des Arméniens, leurs traditionnels ennemis.

Quatre ans de prison

Leipzig, 16. (S.P.A.) — Les lieutenants Dittmar et Boldt, deux Allemands accusés de meurtre au premier degré pour avoir tiré sur les chaloupes de sauvetage du navire-hôpital Llandovery Castle, torpillé pendant l'été de 1918, ont été condamnés chacun à quatre années d'emprisonnement.

Un message

M. HARDING FAIT LE VOEU QUE LES RELATIONS AMICALES FRANCO - AMERICAINES SE CONTINUENT.

Washington, 16. (S.P.A.) — Le président Harding a envoyé le message suivant au président Millerand, à l'occasion du 14 juillet.

"En ce jour où vous commémorez l'indépendance de la France, je vous transmets, M. le Président, mes salutations amicales et je suis l'interprète des sentiments de mes concitoyens en vous exprimant mon ardent désir de voir les peuples français et américain continuer la plus cordiale amitié, et les liens traditionnels de sympathie et d'estime se resserrer encore."

Une réception a eu lieu ce soir à la résidence du conseiller de l'ambassade de France, M. le prince de Béarn et de Chalais.

Une explosion

Soissons, 16. (S.P.A.) — Des entrepôts de munitions situés à quelques kilomètres de Soissons et contenant 450 tonnes de matières explosibles, ont pris feu aujourd'hui, par suite d'une combustion spontanée causée par la chaleur. Dix mille obus ont fait explosion et la population a reçu des masques à gaz. Jusqu'à présent aucun accident n'a été signalé.

Les délégués américains

Québec, 16 (S. P. C.). — Les délégués américains de l'Association de la navigation ont été les hôtes d'honneur, hier après-midi, du gouverneur-général et du lieutenant-gouverneur de la province.

Sir Sam est plus faible

Lindsay, 16. — (S.P.C.) — Le général Sam Hughes faiblit graduellement tous les jours; son médecin déclare qu'il peut vivre encore de longues heures, à moins d'un changement subit. Le malade a passé une meilleure nuit et a conversé quelque peu avec les membres de sa famille.

Le 12 septembre

Ottawa, 16. — (S. P. C.) — Un plébiscite sera tenu dans la ville de Québec le 12 septembre entre 8 heures a.m., et 6 heures p.m., pour décider si la loi Scott continuera à être en vigueur dans la ville.

Des aspirants

Genève, 16. (S.P.A.) — Les noms de candidats aux fonctions de juge à la cour de justice continuent d'arriver. On cite: M. Gonzalez, Argentine ; Alvarez, Chili; Ruybarosa, Brésil ; Ordenez, Uruguay ; Elihu Root, Etats-Unis ; lord Finlay, Grande-Bretagne.

Le "Saturnia" dans le port

CE PAQUEBOT, LE PREMIER QUI AIT TRAVERSE LE DETROIT DE BELLE-ISLE, EST ARRIVE A MONTREAL AUJOURD'HUI.

Trois transatlantiques sont dus à Québec aujourd'hui, le "Victorian" venant de Liverpool, le "Scandinavian" venant d'Anvers et du Havre, et le "Pretorian" venant de Glasgow.

Un quatrième paquebot, le "Saturnia", de la ligne Anchor Donaldson, venant de Glasgow, est arrivé à Québec hier. C'est le premier transatlantique à traverser le détroit de Belle-Isle avec des passagers, et comme il a pris la ligne la plus courte, il est une journée en avant des trois autres. Il arrivera à Montréal aujourd'hui. On dit dans les cercles maritimes que le trafic n'est pas considérable sur la ligne du détroit, mais on s'attend à ce qu'après que les deux Express du Pacifique Canadien auront suivi cette route, les autres feront de même dans leur voyage vers Liverpool.

SERVICE AVEC L'ALLEMAGNE

On a déclaré dans les cercles maritimes que par suite de la concurrence, les taux de passagers entre New-York et les ports allemands ont été réduits matériellement. Les prix de ce voyage par les principaux paquebots qui font le service de l'Atlantique ont été établis par la conférence des armateurs qui vient de les fixer à $248 pour le voyage d'été, et à $215 pour le voyage d'hiver, avec départ à New-York. Comme le commerce allemand reprend beaucoup, on aurait également décidé d'avancer la date où on établirait le service d'hiver. Le "Manchuria", qui est parti pour Cherbourg et Hambourg, ces jours-ci, et le "Mongolia", qui doit partir sous peu, transportent les passagers suivant les nouveaux taux. Montréal n'est pas affecté par cette décision.

ENCORE DES CITRONS

Une autre grosse cargaison de citrons doit arriver à Montréal le 20 juillet venant des îles Bahamas et de la Jamaïque. La cargaison nous arrivera à bord du "Canadian Fisher".

ARRIVAGES DE NAVIRES

New-York, 15. — "Drottningholm," de Gothenburg ; "Rochambeau," du Havre.

Southampton, 15. — "Adriatic," de New-York.

Rotterdam, 15. — "Zeeland," de New-York.

Liverpool, 15. — "Canadian Hunter," de Montréal ; "Canadian Aviator," de Saint-Jean, N.-B.

Glsgow, 15. — "Ross Castle," de Sydney, C.-A.

DEPARTS

Greenock, 15. — "Hochelaga," pour Sydney, C.-A.

Havre, 12. — "Montreal," pour Montréal.

Vineyard Haven, Mass., 15. — "Marjory Austin" (Br.) de New-York pour Saint-Jean, N.-B., "St. Clair Thereault" (Br.), de New-York pour Yarmouth, N.-E. ; "Wapiti" (Br.), de New-York pour Halifax, N.-E.

LES RAPIDES

Le service des rapides de Lachine, qui devait être abandonné cette anné, sera repris le samedi, 23 juillet courant. La "Canada Steamship Line" en a décidé ainsi à la demande générale des amateurs de ce petit voyage.

Le "Rapids Queen" sera affecté à ce service. Il partira du quai de la rue McGill à 2 heures 30 le samedi et à 1 heure 30 le dimanche.

A l'étude de la pharmacie

Les examens préliminaires à l'étude de la pharmacie ont eu lieu les 7 et 8 juillet dernier à Montréal et à Québec avec le résultat suivant:

Admis à l'étude de la pharmacie: MM. B. Crépault, J. L. Gosselin, H. Lefebvre, D. Caplan, W. Johnson, Eug. Caouette, H. J. Tanenbaum, Roger Girard, A. H. Archambault, R. Beaudot, Oscar Peltier, L. Mondor, Marc Morin, J. A. E. Brault, Jean Ethier, R. Dulude, M. Schacter, Emile Leduc, N. Viau, Eug. Bernier, P. Chopin, R. Laflamme, Léonide Dupont, Palmer Perras.

Admis sur les lettres: MM. Paul Dion, R. Baillot, Paul Brunet, Ph. O'Brien, E. Lavallée-Smith, W. H. Tabb, M. Morency, A. Budman, H. Shmerling, G. L. Pouliot, L. Bédard, Alcide Dupras, J. M. L'Heureux, E. R. Dubé, J. Baillargeon, Eug. Havard, L. Poissant, J.-E. Choquette, E. Elie, Donat Bergeron.

Admis sur les sciences: MM. Robert Barry, Germain McAvoy, E. Dubue, F. Champagne, E. Rosen, S. Mazur.

Les candidats suivants ont une matière à reprendre : MM. Robert Roberge, Paul Brunelle, E. Archambault, G. L'Ecuyer, A. Lavoie, J. P. Denys, H. Gélinas, E. Dubuc, E. Lambert, R. Coupal, A. Milliman, Paul Arcand, S. Mazur, Ph. Hébert, L. Rover, R. Moquin, G. Leblanc, J. M. L'Heureux, L. A. Francoeur, A. Thaoret, E. A. Reed.

Les examinateurs étaient MM. le professeur I. Gammell, du Montreal High School, J. P. Labarre, H. Laplante-Courville, avec J. A. Gover, comme assesseur-général et J. A. Leclerc proviseur pour Québec et H. J. Pilon, secrétaire.

Les prochains examens auront lieu le 19 septembre à l'Université Laval, à Québec.

Président des espérantistes

Boston, 16. — Charles F. Bardorf, de Montréal, a été élu hier président de l'Associatios Esperanto, de l'Amérique du Nord.

DE RETOUR DANS SON PAYS

LE MARECHAL FAYOLLE SE DIT ENCHANTE DE L'ACCUEIL QU'IL A REÇU EN CANADA.

Paris, 16. (S.P.A.) — La mission Fayolle a été saluée à la gare Saint-Lazare par les représentants de MM. Millerand et Briand et les délégués de l'Institut.

Le maréchal Fayolle a déclaré au représentant de l'agence Havas que l'accueil qu'il reçut au Canada fut excellent, franc et enthousiaste. Dans les provinces de Québec et d'Ontario, il retrouva, a-t-il dit, des frères aimant la France d'un amour ardent.

Le succès de sa mission fut complet : elle contribua à développer les rapports amicaux entre la France et le Canada.

"Ma mission a été reçue d'une façon extrêmement cordiale par le président et Mme Harding."

Le président lui a dit:

"J'espère aller bientôt en France. J'y suis allé déjà plusieurs fois. Lorsque je la quitte, je songe déjà à y retourner."

Le maréchal Fayolle avait envoyé au maire du Havre un radio dans lequel il déclinait l'invitation à déjeûner de la municipalité havraise par suite de la mort de M. Lippman, membre de l'Institut, survenue à bord pendant la traversée.

Les catholiques anglais

Londres, 16. — (S.P.A.) — D'après le "Catholic Directory" de cette année, il y a dans le Royaume-Uni d'Angleterre et d'Ecosse (sans Irlande), 4,570 prêtres, tans réguliers que séculiers, pour 2,360 églises et chapelles. Pour l'Angleterre proprement dite, y compris le Pays de Galles, mais non compris l'Ecosse, la population catholique s'élève à 1,915,475 âmes, une augmentation de 16,632 sur les chiffres de l'an dernier. Le nombre des conversions a passé de 9,402, en 1918, à 10,592, en 1919.

Une intrusion

Un nommé Lucien Lépine a été traduit samedi matin, devant le magistrat Leet, pour répondre à l'accusation d'avoir pénétré dans la maison de Mme Hébert, rue Ontario est, et là d'y avoir volé différents objets pour une valeur de $200. Il est de plus accusé d'avoir volé, le 5 avril dernier, une bicyclette appartenant à M. Bélair. Il s'est dit innocent. L'enquête aura lieu plus tard.

Une tempête à Paris

Paris, 16 (S. P. A.). — Des dommages considérables ont été causés ici, hier, par la tempête que nous avons eue et qui a été accompagnée d'un grand vent. Des cheminées ont été arrachées des toits, des automobiles renversées, les enseignes de plusieurs magasins des boulevards enlevées. Des arbres ont même été déracinés sur l'avenue des Champs-Elysées ainsi qu'au Bois de Boulogne.

Quelques personnes ont été blessées par des débris qui se sont échappés de certaines maisons.

L'état de sir Sam

Lindsay, Ont., 16. (S.P.C.) — Sir Sam Hughes, ex-ministre de la Milice, malade depuis plusieurs mois, a repris un peu de mieux et a bien reposé la nuit dernière. Sir Sam n'est pas souffrant, mais depuis une couple de jours, il a faibli à vue d'oeil.

M. Myron T. Herrick

Paris, 16. (S.P.A.) — M. Myron T. Herrick est arrivé au Havre, jeudi. Il a été salué au débarcadère par M. Jozon Meyer, maire de la ville, M. Duparquier, président de la chambre de commerce, M. Edde, représentant la Compagnie générale transatlantique. Trois cents pupilles du Comité France-Amérique étaient venus le saluer.

A la morgue

Un verdict de mort naturelle a été rendu à la morgue, samedi matin, dans le cas de M. D. A. Gillies, qui est décédé subitement, vendredi après-midi, à la piste de courses du parc King Edward. La mort a été causée par une indigestion aiguë.

Jubilé

Londres, 16. — (S.P.A.) — S. E. le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, a célébré, au commencement de mai, le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale.

Congrès de jeunes

Glasgow, 16. — (S.P.A.) — La conférence annuelle de la jeunesse catholique de Grande-Bretagne se tiendra, cette année, à Glasgow, ville où l'on compte environ 450,000 catholiques.

Pour le gouvernement

Ottawa, 16. (S.P.C.) — Sir George Foster, premier ministre intérimaire, et M. C. J. Doherty, ministre de la justice, représenteront le gouvernement canadien aux cérémonies d'adieu du duc et de la duchesse de Devonshire, lesquelles auront lieu ce soir, à Québec.

Une garderie

La Garderie du Saint-Enfant-Jésus, tenue par les Soeurs Franciscaines de Marie, ouvrira ses portes, lundi prochain, le 18. Les enfants de deux à six ans y seront admis, et ceux de six à sept ans, par faveur, durant les vacances.

Cette garderie est située au No. 1941, rue Saint-Dominique.

Des chiffres intéressants

LE BUREAU DU RECENSEMENT ETABLIT UNE PROPORTION ENTRE LA RACE BLANCHE ET LA RACE NOIRE DANS LES ETATS DU SUD, AUX ETATS-UNIS.

Washington, 16. (S.P.A.) — Le Bureau du recensement a annoncé que le population étrangère de race blanche du Minnesota était de 20.4 pour cent en 1920, comparée avec 26.2 pour cent en 1910. Durant cette décade, la population de race noire a augmenté de 24.4 pour cent, et la population de race blanche de 15 pour cent. La population en 1920 est divisée comme suit : Blancs, 2,368,936; noirs, 8,809 ; Indiens, 8,761 ; Chinois, 508 ; Japonais, 85; autres nationalités, 26.

La population blanche de l'Etat de Washington a augmenté de 19 pour cent entre 1910 et 1920, tandis que la population noire a augmenté de 13.6 pour cent. La population étrangère forme les 18.4 pour cent de la population, contre les 21.1 pour cent en 1910.

Dans le South Dakota, la population étrangère de race blanche a diminué de 17.2 pour cent en 1910 à 12.9 pour cent en 1920. Durant cette décade, la population de race blanche a augmenté de 9.8 pour cent, tandis que la population de race noire a augmenté de 1.8 pour cent. Le recensement de 1920 indique pour l'Etat 619,147 personnes de race blanche, 832 nègres, 16,384 Indiens, 142 Chinois, 38 Japonais et 4 autres.

La population de race noire de la Virginie occidentale a augmenté de 34.6 pour cent durant la dernière décade, tandis que la population de race blanche n'a augmenté que de 19.1 pour cent.

En 1920 la population de cet Etat se compose de 1,377,235 blancs, 86,345 noirs, 98 Chinois, 10 Japonais, 7 Indiens et 6 Coréens. La population étrangère de race blanche constitue les 4.2 pour cent de la population.

LES NOUVEAUX NOTAIRES

VINGT-NEUF ETUDIANTS SONT ADMIS A LA PRATIQUE DU NOTARIAT.

Québec, 16. — (D.N.C.) — Les résultats des examens des candidats à la pratique du notariat ont été connus, ce matin, à 11 h. 30, et la Chambre des notaires a fait connaître que vingt-neuf nouveaux notaires ont été admis dans ses rangs. Les nouveaux notaires sont, par ordre de mérite : MM. F.-X. Forest, Montréal; Aristide Cournoyers, Bagot; Claude Taschereau, Québec ; J.-Adélard Plourde, Lac St-Jean ; Charles Cantin, St-Romuald; Alexandre Dussault, Portneuf ; David Michaud, Kamouraska; Maurice Delage, Québec; Ed.-B. Picher, Québec; Lambert Lamarche, Montréal ; J.-Cyrisse Godbout, Kamouraska; A.-Napoléon Dumais, Québec; Philippe Plante, Beauce; Maurice Cloutier, Montmagny ; Lucien Baillargeon, Québec; Albert Naud, Portneuf ; Antonio Benoit, Québec; N.-Alfred Dumontet, Montréal ; J.-H. Brunet, Hull; Pacême Coupal, Iberville ; Hector MacKay, Montréal ; Ludger Labrosse, Montréal; Roméo Comeau, Iberville; J.-Camille Paré, Montréal; L.-G. Michaud, Montréal; Olivier Tourigny, St-François ; Armand Beaudoin, Montréal, et Laurent Desjardins, Ste-Thérèse.

A L'ETUDE DU NOTARIAT

Les candidats admis à l'étude du notariat sont les suivants : MM. Louis Labelle, W. Manley Bourke, M. F.-W. Pratt, F.-W. Stevenson, H.-C. Rewat, Ernest L'Heureux, Antonio Grandpré, Ovila Tétrault, René Meloche, J.-F.-X. Déom, Paul Gauthier, Jos. Choquette, Armand Dugas, Elz. Pouliot, M. de la Bruère Fortier, Paul Beaudoin, Robert Poirier, Georges Côté, Roméo Bruneau, Paul Noël, J.-L. Deschênes, Léo. Lévesque, Rodolphe Hudon, Athanase Frechette.

Un incident

GEORGES CARPENTIER AGITE PAR MEGARDE UN DRAPEAU SINN-FEINER A BORD DE LA "SAVOIE".

New-York, 16. — (S.P.A.)—Georges Carpentier, le pugiliste français, a provoqué un incident lors de son départ par la "Savoie", jeudi dernier.

Dès son arrivée à bord, le boxeur français s'est rendu dans sa cabine et quelques instants après a reparu sur le pont, un petit drapeau français à la main qu'il agitait violemment.

Un incident plutôt comique s'est produit à ce moment-là. Profitant du désarroi général, un débardeur, un vrai loustic, devrions-nous ajouter, préposé à l'embarquement des bagages, glissa dans la main de Georges un petit drapeau des Sinn-Feiners. Carpentier, sans se rendre compte de sa couleur, le réunit au drapeau français qu'il avait déjà et continua à agiter ensemble les deux oriflammes, d'abord à la surprise, ensuite à l'indignation de l'équipage du vapeur anglais "Menominee" qui se trouvait ancré près de là. Ayant découvert son erreur, Georges s'empressa de manifester avec les trois couleurs françaises seulement.

Du beau temps

Toronto, 16. — La pression atmosphérique est relativement élevée des Grands Lacs au Golfe Saint-Laurent et très basse en Saskatchewan. Il a plu abondamment aux Provinces Maritimes et un peu dans l'Ouest. On prédit pour demain, du beau temps et un vent léger le long des rives du fleuve Saint-Laurent.

En audience

Londres, 16. (S.P.A.) — Le pape Benoit XV a reçu le prince Hirohito, héritier de la couronne du Japon, en audience solennelle, vendredi, suivant un message transmis de Rome à l'*Agence Centrale*.

Un cambriolage

DEUX PERSONNAGES, ACCUSES D'AVOIR FAIT DES PERQUISITIONS A L'ETRANGER, SONT TRADUITS EN COUR DE POLICE.

Depuis quelques jours la liste des cambriolages paraît s'allonger quelque peu. De nouvelles plaintes sont portées à la Sûreté et dans bien des cas, les coupables demeurent introuvables.

Récemment M. Arthur Saint-Jean, de la rue Saint-André est venu se plaindre au chef Lepage que des cambrioleurs s'étaient introduits chez lui, durant l'absence de sa famille, à l'aide de fausses clefs. Ce n'est qu'à son retour qu'il s'est aperçu de la visite des cambrioleurs. Ces derniers avaient fait le tour de toutes les pièces et n'avaient eu qu'à se servir. Les armoires étaient ouvertes et une partie de leur contenu se trouvait sur le plancher. Ils avaient ensuite quitté les lieux en emportant pour environ $400. de lingerie.

Les détectives Adélard Laberge et Robillard ont été chargés de faire une enquête qui a abouti à l'arrestation de Roméo Langevin et de Joseph Labrecque. Tous deux ont comparu, samedi matin, devant le magistrat Leet, de la Cour de police, et se sont dits innocents. L'enquête a été fixée au 22.

Des professeurs en voyage

Londres, 16 — (S.P.C.) — Quatre-vingts professeurs anglais partiront, le 30 juilet, de Liverpool pour venir assister à la conférence de l'*Imperial Teacher's Association*, à Toronto, qui commencera, le 10 août. Après la conférence, les professeurs feront le tour du Canada. Le voyage des professeurs est organisé par le Grand Tronc.

Juste châtiment

Valleyfield, 16 (D.N.C.) — Harry Stone, le grand trafiquant de drogues, qui était accusé d'avoir passé en contrebande pour $100,000 de drogues des Etats-Unis au Canada, a été arrêté il y a quelque temps à Massena, avec cette marchandise en sa possession. Il a été condamné, hier, par le juge Cooper à un emprisonement de six ans et à une amende de $5,000.

Les alarmes

Sept alarmes ont été sonnées au cours des dernières vingt-quatre heures. Voici comment elles ont été enregistrées.

Matin: Appel par téléphone au No 160, rue de la Roche. Feu de cheminée.

Soir: 3 h. 24. Boite 313, angle des rues Wellington et Murray. Légers dommages au No 23, rue Wellington.

6 h. 54. Boite 8161, rue Lasalle, près de Boyce. Légers dommages au No 986, rue Lasalle.

7 h. 20. Boite 48, angle des rues Beaver Hall et Lagauchetière. Fausse alarme.

8 h. 10. Boite automatique 246, chez Geo. Philips and Co., 585, rue Saint-Timothée. Pas de feu.

10 h. 08. Boite 27, angles des rues Menai et Forfar. Légers dommages au No 82, rue Menai.

11 h. 57. Boite 8134, angle des rues Pie IX et Lafontaine. Dommages considérables à la salle des Chevaliers de Colomb, 460, Boulevard Pie IX.

La semi-finale de mercredi soir

La direction du *National Sporting Club* a annoncé, hier soir, qu'elle avait obtenu la signature de Sailor Butler pour un combat de dix rondes avec Louis Hamelin. La rencontre sera donnée en semi-finale à l'assaut Battling Levinsky — Eddie Ricard, mercredi prochain, à l'Aréna Mont-Royal.

Hamelin est déjà populaire ici et il est certain qu'il est de taille pour l'habile Butler. Il y aura peut-être quelque différence dans la pesanteur des deux boxeurs, mais l'Irlandais se croit assez rapide, non seulement pour opposer une belle résistance au protégé de Jean Dubuc, mais bien le vaincre.

L'Ascociation a aussi déclaré que Levinsky serait à Montréal, lundi matin.

Un congrès d'agriculteurs

Toronto, 16. (S.P.C.c — Le conseil canadien d'agriculture se réunira à Toronto, les 26 et 27 juillet courant. Toutes les provinces de la Puissance du Canada y seront représentées. Les fermiers unis de la Colombie anglaise et de l'île du Prince Edouard y enverront aussi des délégués.

C'est la seconde fois que cette organisation se réunit à Toronto. Le programme des séances n'a pas encore été fixé.

Le 9e centenaire de saint Dominique

Rome, 16.—Le Saint-Père vient de lancer une encyclique à l'occasion du 9e centenaire de saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Dominicains, et défenseur de la doctrine catholique contre l'hérésie des Albigeois. Le Pape fait l'éloge des fils de saint Dominique et leur demande de continuer à propager la dévotion à la Sainte-Vierge et la récitation du rosaire.

Des rapports sont adoptés

LA COMMISSION TRIOMPHE EN DERNIER RESSORT DES OBSTRUCTIONS DU CONSEIL. — DES TRAVAUX DE VOIRIE POUR UNE SOMME DE $382,104.45. — LA LISTE OFFICIELLE.

Les administrateurs ont gagné leur point. Leur programme de travaux de voirie, couvrant une dépense de près de trois-quarts de million, est maintenant adopté et sera bientôt en pleine voie d'exécution, malgré les tactiques d'obstruction du conseil.

Aujourd'hui les derniers rapports recommandant des pavages, des trottoirs et des égouts, deviennent adoptés automatiquement, après les trente jours de leur présentation ; le conseil n'a pu cette fois les rejeter comme il l'avait fait déjà, grâce à la pression du maire à la séance de fin de mai. Ils sont au nombre de vingt-six, dont dix-neuf pour des pavages, cinq pour des trottoirs, et deux pour des égouts; ils entraineront une dépense globale de $382,104.45, toute à la charge des propriétaires riverains, directement intéressés.

Le maire a prétendu que pendant les vacances la loi des trente jours se trouve suspendue temporairement; mais sans fondement, car la charte ne précise rien à ce sujet, elle dit tout simplement et bien clairement (art. 21h):

"Le conseil pourra, à une majorité des trois quarts de tous ses membres, rejeter ou amender les rapports de la commission, dans les trente jours de leur réception par le greffier de la ville; sinon ils seront censés adoptés nonobstant toute disposition contraire dans la charte ou dans une autre loi générale ou spéciale."

Les campagnes du maire contre le programme des travaux de la commission n'ont donc servi qu'à les retarder et à priver pendant deux mois quelques milliers de journaliers d'un pain bien mérité, puisque la ville les aurait engagés plus tôt à l'exécution de ces travaux.

Voici la liste complète des travaux recommandés et adoptés:

Pavages :

$269,863.45, distribués ainsi:

Un crédit de $6,575.55 pour le pavage d'une partie de la rue Cathcart ; (17 juin).

Un crédit de $3,430.00 pour le pavage de la rue Sainte-Julie ; (17 juin.)

Un crédit de $3,100.00 pour le pavage d'une partie de l'avenue Viger ; (17 juin)

Un crédit de $6,633.00 pour le pavage de la rue Emery ; (17 juin).

Un crédit de $3,843.40 pour le pavage de la ruelle Perreault ; (17 juin).

Un crédit de $4,675.00 pour le pavage d'une partie de la ruelle des Fortifications ; (17 juin.)

Un crédit de $4,346.98 pour le pavage de la ruelle Sainte-Agathe ; (17 juin).

Un crédit de $11,100.00 pour le pavage de la rue Normand ; (17 juin).

Un crédit de $2,542.00 pour le pavage de la rue Dumarais ; (17 juin).

Un crédit de $32,100.00 pour le pavage de la rue Ash ; (17 juin).

Un crédit de $17,330.00 pour le pavage de la rue Leber ; (17 juin).

Un crédit de $13,800.00 pour le pavage de la rue Labelle ; (17 juin).

Un crédit de $15,941.75 pour le pavage de l'avenue Wilson ; (17 juin).

Un crédit de $21,950.50 pour le pavage d'une partie de l'avenue Harbard ; (17 juin).

Un crédit de $17,539.50 pour le pavage d'une partie de la rue Beaconsfield ; (17 juin).

Un crédit de $31,803.20 pour le pavage d'une partie du chemin de la Côte Saint-Antoine ; (17 juin).

Un crédit de $39,672.88 pour le pavage d'une partie de la Côte St-Antoine ; (17 juin).

Un crédit de $15,344.45 pour le pavage d'une partie de la rue Belgrave ; (17 juin).

Un crédit de $13,165.24 pour le pavage d'une partie de l'avenue Vendôme ; (17 juin).

Trottoirs :

$40,598, ainsi repartis :

Un crédit de $784.00 pour la reconstruction d'un trottoir sur le côté ouest de la rue Mansfield ; (17 juin).

Un crédit de $2,100.00 pour la reconstruction d'un trottoir sur le côté sud du chemin de la Reine Marie (17 juin).

Un crédit de $33,340.00 pour la construction de trottoirs sur l'avenue Girouard ; (17 juin).

Un crédit de $3,480.00 pour la construction d'un trottoir sur l'avenue Beaconsfield ; (17 juin).

Un crédit de $894.00 pour la construction d'un trottoir sur le chemin de la Côte Saint-Antoine ; (17 juin).

Egouts :

$61,743.

Un crédit de $4,743.00 pour la construction d'un égout dans l'avenue Walkley ; (17 juin).

Un crédit de $57,000.00 pour la construction d'un égout dans le boulevard Gouin ; (17 juin).

En Italie

LES JOURNAUX NE VEULENT PAS D'ALLIANCE AVEC LES ANGLAIS EN ORIENT.

Rome, 16. (S.P.A.) — Tous les journaux de Rome repoussent la possibilité de s'associer à une politique anglaise en Orient. Les journaux qui soulevèrent la question de la collaboration italienne en dénoncent maintenant les dangers.

ENTRE COMMUNISTES ET FASCISTES.

Des échauffourées entre communistes et fascistes se sont produites à Turin et à Berra. Il y a eu trois blessés. A Trévise, les fascistes ont saccagé les bureaux du journal républicain "Riscossa." Un républicain a été tué et cinq blessés.